

LIBRAIRIE

# Le Prince Jaffar

Laissez-le donc aller, c'est un animal fantasque.

MAHOMET.

QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIV

Arizona  
University  
Library



Presented by

Mrs. Arthur H. Otis  
1947









**LE PRINCE JAFFAR**

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*Cinquante-cinq exemplaires sur papier de Madagascar, numérotés à la presse de 1 à 55.*

*Quatre-cent quarante exemplaires sur Hollande, numérotés à la presse de 56 à 495.*

*Mille six cent cinquante exemplaires sur pur fil Lafuma, savoir : mille six cent vingt-cinq numérotés de 496 à 2120 et vingt-cinq (hors commerce) marqués de A à Z.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

4070



GEORGES DUHAMEL

---

# Le Prince Jaffar

Laissez-le donc aller, c'est un animal fantasque.

MAHOMET.

QUATORZIÈME ÉDITION

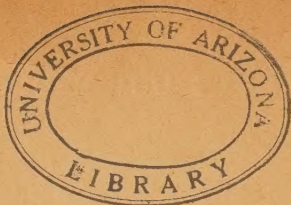


PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

---

MCMXXIV



DU MÊME AUTEUR

---

*Prose.*

VIE DES MARTYRS, 1914-1916.....	1 vol.
CIVILISATION, 1914-1917 ( <i>Prix Goncourt 1918</i> )....	1 vol.
LA POSSESSION DU MONDE.....	1 vol.
ENTRETIENS DANS LE TUMULTE.....	1 vol.
CONFESION DE MINUIT.....	1 vol.
LES HOMMES ABANDONNÉS.....	1 vol.
LES PLAISIRS ET LES JEUX.....	1 vol.
DEUX HOMMES.....	1 vol.

*Critique.*

LES POÈTES ET LA POÉSIE.....	1 vol.
PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES.....	1 vol.

*Théâtre.*

LA LUMIÈRE ( <i>Figuière et Cie</i> ).....	1 vol.
LE COMBAT.....	1 vol.
DANS L'OMBRE DES STATUES ( <i>Nouvelle Revue Française</i> )....	1 vol.
L'ŒUVRE DES ATHLÈTES ( <i>Nouvelle Revue Française</i> )	1 vol.
LA JOURNÉE DES AVEUX, suivie de QUAND VOUS VOU- DREZ.....	1 vol.

*Poésie.*

COMPAGNONS ( <i>Nouvelle Revue Française</i> ).....	1 vol.
ÉLÉGIES.....	1 vol.

343.91  
D86 p

*A CHARLES NICOLLE*

183315



## CHAPITRE PREMIER

DU IL EST PARLÉ NON SEULEMENT DE LA CRÉATION  
DU MONDE, MAIS ENCORE DU TEMPS, DE L'ESPACE,  
DE MOKRANI, DU PRINCE JAFFAR ET DE DIVERS  
AUTRES OBJETS.

### I

**D**U temps que se construisait la nouvelle maison du prince Jaffar, Mokrani, le maître maçon, fut mandé par lettre au Bureau d'hygiène.

Tous ceux qui fréquentent chez le prince ont rencontré Mokrani. Ce n'est pas un géant, mais un homme de très haute taille. S'il se laisse pousser quelque peu la barbe, à la façon des magistrats, c'est pour dissimuler en partie les cicatrices blanches de la variole, car il est profon-

dément grêlé. Il est vêtu non sans recherche et porte, sur une gandoura souillée de plâtre et de cambouis, un burnous de laine moelleuse. La soie d'un fixe-chaussettes mauve chatoie entre les poils de ses jambes et ses sandales sont de basane safranée.

Mokrani se fit expliquer plusieurs fois le contenu de la lettre qui l'invitait à se présenter au Bureau d'hygiène de Tunis dès le lundi suivant. Puis il déposa la lettre en lieu sûr, c'est-à-dire dans le capuchon de son burnous, avec d'autres objets précieux : son tabac, son canif, un pot d'onguent contre la fluxion des jointures, et les comptes de ses fournisseurs juifs. Après quoi, Mokrani s'en alla prendre le thé à la menthe et jouer aux cartes avec le prince, dont il ne déteste pas la société.

L'expression « lundi suivant » est une expression vicieuse. Pour qui songe à l'avenir, tous les lundis sont « suivants ». Nombreux seront encore nos lundis, s'il plaît à Dieu ; mais comment, dans cette suite de lundis, choisir celui qui est plus « suivant » que les autres ? Mokrani laissa donc passer trois lundis. Le quatrième, celui qui vit enfin Mokrani s'acheminer vers le Bureau d'hygiène, le quatrième fut, par surcroît de prudence et peut-être par hasard, un mercredi.

Le maître maçon attendit quelques minutes

as la chambre des chaouchs, puis passa chez le directeur, qui était, en ce temps-là, le docteur Lami.

Mokrani le connaissait bien : il l'avait consulté sur les dernières couches de sa femme, il lui avait son cinquième fils.

Le directeur travaillait sur une montagne de papiers. Il demanda, sans les quitter de l'œil :

— Comment t'appelles-tu ?

Le maître maçon répondit :

— Abdallah.

— Comme tout le monde, c'est entendu, fit Lami. Et maintenant comment t'appelles-tu ?

— Mokrani.

— Ah ! vraiment ! s'écria le docteur en levant son petit nez tout droit, tout court. Ah, c'est toi ! t'avais convoqué, si je ne me trompe, un maçon. Il est trois heures de l'après-midi.

— Est-ce possible ? murmura Mokrani. Je suis sorti de chez moi au lever du jour et je n'ai encore mangé qu'un ftäir. La matinée est longue.

Le docteur consulta ses dossiers, fit observer que la convocation datait de plusieurs semaines, eut un bref accès de colère bredouillante, se calma, sourit et en vint à l'objet même du rendez-vous.

— Tu es, dit-il, en train de construire une petite maison pour le prince Jaffar. Il y a mainte-

nant un décret : tu dois me montrer le plan. Montre donc.

— Le plan ? demanda Mokrani.

— Oul, le plan de cette maison que tu es en train de bâtir.

Mokrani répéta deux ou trois fois « le plan » et plissa les lèvres. Il regarda le docteur Lami avec respect, car il savait que les mains du praticien iraient en paradis ; mais il le regarda quand même avec une grande commisération mêlée d'ironie.

— Le plan ! reprit-il. Mais, comment te le montrer ? La maison n'est pas finie !

Mokrani ne dit rien de plus ce jour-là. Non qu'il soit toujours laconique ; cela dépend du vent, de l'heure et des rayons : certains matins, plus décent que le cheikh El Islam ; certains soirs, plus bavard et plus querelleur qu'un portefaix sicilien.

L'étranger qui, derrière le valet noir, chemine de chambre en chambre et de couloir en cour, monte et descend maints degrés, franchit maintes portes et cherche les raisons du maître à travers les raisonnements de la demeure, cet étranger, je voudrais, Mokrani, qu'il eût ton nom sur les lèvres, comme un sourire.

Le voyageur qui s'arrête au fond d'une impasse blanche et bleue et qui, avant de revenir



ses pas, observe rêveusement une touffe  
voine folle, frissonnante, au faîte de la mu-  
lle, qu'il pense à toi, Mokrani !

Qu'il invoque aussi ta précieuse sagesse,  
omme du nord, l'homme aux yeux bleus,  
and il cherche, avec une audace malhabile, à  
contrer ton regard sombre où, parfois, nagent  
vapeurs.

Comme tant d'autres, j'ai longtemps cru  
avant de se mettre à l'ouvrage Dieu posa de-  
it soi le plan complet du monde et le pro-  
omme des six jours.

Je n'en suis plus certain, ce soir, à l'heure où  
commence mon livre que je voudrais, Mokrani,  
l'image de ta cité, de ton âme et de ta maison.

## II

Quand le prince Jaffar est tourmenté par la  
lagre et qu'il en gémit, Mokrani se rappelle  
il a, lui aussi, les jointures craquantes et  
nme bourrées de pois secs ; il se met aussitôt  
ousser de longs soupirs.

Un moment, le prince prend plaisir aux lamen-  
ions de Mokrani, puis il s'en fatigue et lance  
a figure du maître maçon de menus objets do-

mestiques, tels que cafetières de fer-blanc, gargoulettes d'argile, aiguères de cuivre.

Mokrani se lève avec beaucoup de dignité et quitte la place, cependant que le prince, exténué, bafouillant, rassemble ses cuisses sous sa bedaine, s'éponge, s'évente, se découvre et se répand sur le crâne un demi-flacon d'eau de Cologne.

Mokrani traverse la cour et va jeter aux gâcheurs de plâtre un coup d'œil enflammé. A titre d'encouragement, il leur distribue des douceurs de son répertoire personnel : « Puisse ta mère enfanter un porc-épic ! » ou : « Que Dieu te fasse pisser de façon risible et misérable, comme le chameau ! »

Après quoi, pour cuver sa disgrâce, Mokrani va passer une heure au Saf-saf.

La salle en est fraîche et déserte. Mokrani s'accroupit sur sa natte préférée et fait, de la paupière, un signe à Mansour El Graïb. Le cafetier connaît sa clientèle. Il pose sur la natte, devant Mokrani, un verre à fleurons d'or dans lequel baigne une touffe de narcisses exaltés. Le maître maçon rêve à des choses que Dieu seul pourrait dire. De temps en temps, il porte le bouquet à ses narines. Il ne le flaire pas de trop près, comme font les chrétiens et les femmes. Il le respire à juste distance et doucement, avec la délicatesse d'un chien de race en quête de l'amour.

Quand Mokrani est satisfait et qu'il sait, du bouquet, tout ce qu'un homme raisonnable en peut savoir, il fait un autre petit signe et, tout aussitôt, El Graïb apporte un verre d'eau. L'eau du puits magique, le breuvage renommé pour les vins. Mokrani boit et s'en va.

S'il recherche, dans le tramway qui doit le ramener en ville, le voisinage des Français, sans doute est-ce pour fuir la compagnie des Italiens et des Juifs. Ceux-là hébergent un monde de puces faméliques et fument un tabac injurieux ; ceux-ci, durant tout le voyage, dévorent des graines de courge dont les débris souillent à plaisir vêtements, banquettes et plancher.

A pas mesurés, Mokrani traverse la ville européenne et gagne la rue Bab El Khadra. C'est là qu'habite Caruana, le marchand de bois, dans un ancien fondouk badigeonné de rose groseille.

Caruana est un Maltais qui a débuté dans la vie comme cocher de fiacre et qui mourra millionnaire. Il vend de la charpente à plusieurs centaines de grosses et petites pratiques. Il ne sait pas lire, il ne sait pas écrire et n'a pas l'intention d'apprendre. Tous ses comptes sont soigneusement en ordre dans sa mémoire, qui est monstrueuse et féroce.

Mokrani tend à Caruana une main plate, aux doigts sans souplesse et sans chaleur. Le Maltais la serre à peine : il est nerveux, fure-

teur, d'une politesse affilée. Il louche avec passion derrière un pince-nez verdoyant.

Mokrani passe deux heures à palabrer dans le bureau de Caruana. De minute en minute, le Maltais bondit, décoche des ordres, embauche ou congédie un homme, engloutit ou distille quelque argent. Il compulse sa mémoire comme un registre obèse. Il arpente, les poings aux flancs, la cour de l'ancien fondouk où hennit une prodigieuse odeur d'ammoniaque et de crottin.

Mokrani, qui est instruit et tient ses comptes par écrit, aurait plaisir à duper Caruana. Non pour le profit, mais pour le jeu, pour la gloire. Peine perdue. Caruana ne se trompe jamais : l'erreur est le propre des infirmes qui demandent assistance à l'encre et aux paperasses.

Mokrani s'en va donc, déçu, non découragé. Il reviendra.

Il chemine dans des ruelles qui sentent l'huile d'olive, le charbon de bois incandescent, la graisse brûlée, les excréments et le benjoin. Depuis longtemps, Mokrani ne remarque plus l'odeur de sa patrie, l'odeur familière mêlée à toutes les pensées des hommes.

Mokrani habite rue El Khati, dans l'ombre de la mosquée Sidi Mahrez, aux coupôles nombreuses, pareilles à autant de suaves mamelles blanches.

C'est là que, sa journée finie, Mokrani vient

ormir. Il y vit en bonne intelligence avec Manana, qu'il a honnêtement dotée jadis et qui lui a donné cinq fils. Privé de filles, Mokrani, voici douze ans, adopta, selon la loi, une enfant perdue du quartier de Médina. Il l'a nommée Mabrouka et la fait élever déceimment par Manana. Encore quelque temps et Mabrouka sera une belle personne ; Mokrani la prendra pour seconde femme, car Manana donne des signes de lassitude.

### III

Là-bas, au sud du pays, dans le grand chott, on remarque un affleurement du sol ferme, situé sur la piste de Kriz et auquel les cartes accordent l'importance et l'aspect d'un îlot.

C'est, sur la banquise de sel, le débris d'un bordj ruiné, un maigre tas de pierrailles que recouvre en partie le fumier des caravanes.

Les Arabes appellent ce lieu El Mensof, ce qui signifie le milieu. S'il faut en croire les géographes, les géomètres, les arpenteurs, les serviteurs du chiffre et de la raison, El Mensof n'est au milieu de rien, ni du chott, ni de la piste. Il n'est

peut-être qu'au milieu du désir, au milieu de la soif, au milieu de la peur.

J'aime El Mensof et je respecte son mensonge. Le voyageur qui vient de Fatnassa et distingue El Mensof entre les mirages pense avoir accompli la moitié de sa peine. C'est réconforté d'espoir qu'il s'élance pour le plus morne du trajet. Le chamelier qui vient de Kriz et qui a marché tout le jour à l'ombre de sa bête, qu'il dorme en paix sur les pierres noircies d'El Mensof, car, s'il croit n'être qu'à moitié chemin, une aimable surprise l'attend : il verra demain, dès midi, les premières palmes du Nefzaoua.

Quatrième dimension de l'espace, dimension sentimentale, toi qui corromps malignement tous nos calculs, tu es la plus humaine des mesures, fille de nos rêves.

Je rencontraï naguère, sur un chemin du Dauphiné, deux petits paysans à qui je demandai si le but de ma promenade était encore lointain. Ils me répondirent, en même temps, presque d'une même voix. L'un dit : « Pas bien » et l'autre : « Encore assez ».

Montagnards de chez nous, que ne connaissez-vous Mokrani, votre frère étranger ! Il vous enseignerait à toiser l'espace avec des instruments mystérieux : l'espoir, la fantaisie, la rancune, la paresse.

Mokrani calcule : le jardin aura cent pas de

largeur. Pas du fiancé ? Pas du débiteur insolvable ? Pas du condamné à mort ? La sottise quelle ! Pas de Mokrani, évidemment.

Mokrani ne craint guère la discussion, mais il est grammairien d'abord. Il querellera des mots, des syllabes et des lettres jusqu'à l'heure du grand jugement.

S'il t'invite à lui rendre visite, il omet soigneusement de te donner son adresse, car il n'a jamais pris peine de la retenir. Il dit, fermant un œil à cause de la grande lumière : « Tout le monde sait où habite Mokrani. »

D'ailleurs Mokrani ne s'appelle pas Mokrani. Il portait, dans son enfance, à Kairouan, sa ville natale, un autre nom dont il s'est défait et qu'il a bien vite oublié, car ce nom néfaste « avait l'œil ».

Chose surprenante, Mokrani sait son âge, et cela tient à une grave intervention étrangère : Mokrani est né l'année même où les Français se sont établis dans le pays.

Il ne méprise pas les inventions nouvelles. Il se sert parfois du téléphone, chez le prince Jaffar, et principalement pour appeler le docteur Lami. Il saisit donc l'appareil et articule : « Dites au docteur de venir me voir. » — « Qui es-tu ? » demande la voix aigrette de Zarah, la servante du médecin. — « Oh ! reprend Mokrani, le docteur me connaît bien. » Et il raccroche l'appareil.

Le docteur vient, en effet, dans la journée, et tout le monde trouve ça naturel.

C'est Tahar qui est malade, le quatrième fils de Mokrani. Il gémit, ployé en deux, la tête sur ses genoux.

— Depuis combien de temps est-il malade ? demande monsieur Lami.

Mokrani répond sans hésiter :

— Depuis deux jours.

Le docteur devête l'enfant — ce n'est pas commode — le palpe, le tourne, le tapote, lui met un doigt dans la bouche et demande sournoisement :

— Depuis combien de temps est-il couché ?

— Depuis huit jours, fait Mokrani.

— Alors, il est malade depuis huit jours ?

— C'est ça, il est malade depuis huit jours, répète Mokrani avec sérénité.

Parfois le docteur tarde à venir. Mokrani ne s'en irrite guère : il n'est pas plus exigeant pour autrui que pour soi-même.

A qui sait mesurer le monde, évaluer la gloire est chose aisée. La petite ville de Nabeul s'honore d'une rue Gustave-Flaubert. Mokrani se rend à Nabeul, de temps en temps, pour ses affaires. Je l'y rencontre et lui demande :

— Qui donc était ce Gustave Flaubert ?

Mokrani cligne de l'œil, lève deux doigts et, gravement :

— Un roi.



## IV

A côté de Mokrani, à côté du prince Jaffar, j'ai réservé, dans mon cœur, une petite place pour Mnasser ben Ismaïl. Non qu'il soit en rien comparable à ces personnes magnifiques : Mnasser est moins qu'un moucheron. Non même qu'il soit leur concitoyen : Mnasser végète à l'autre bout de la régence, dans les sables du Djerid.

Au début de nos relations, je n'avais pas, pour Mnasser ben Ismaïl, une sympathie particulièrement vive. Il me semblait paresseux. A dire vrai, il ne s'abstenait pas de tout travail, comme ses parents, ses amis et la plupart de ses pareils. Mnasser se livrait ou, si vous aimez mieux, s'abandonnait à de menues besognes. Mais il les accomplissait distraitement, sans conviction apparente.

S'il tendait la main pour mendier, c'était d'un air accablé. S'il acceptait de passer sur mes chaussures une petite loque de laine, c'était avec une indolence voisine du mépris. S'il consentait à tenir la bride de ma mule, c'était entre deux doigts : un pouce indifférent et un index désa-

busé. Je l'ai vu porter des fardeaux, je l'ai même vu piocher la terre ; la vie a de ces traverses. Encore faut-il dire que les fardeaux de Mnasser semblent surtout destinés à l'équilibrer, à le soutenir et que la pioche dont il s'orne parfois est un instrument magique, plein d'initiative et dont l'homme suit les évolutions avec une certaine complaisance.

D'ailleurs, Mnasser pioche tout habillé, son burnous aux épaules, son turban sur la tête. C'est tout habillé que Mnasser mange et dort. C'est drapé, embobiné, enturbanné qu'il fait l'amour. Ainsi garde-t-il figure de prince. Si le vent vient à le décoiffer, Mnasser a, tout aussitôt, l'air d'un forçat.

Donc, je n'éprouvais pas une sympathie exagérée pour Mnasser ; j'étais, comme tous les gens de mon pays, bourré de maximes absurdes et de préjugés rétifs.

La sympathie me gagna tout d'un coup. Mnasser, ce jour-là, venait d'aborder, avec quelques paroles d'une humilité désarmante, un voyageur anglais de passage parmi nous.

Cet Anglais était un gentleman considérable, moustache blanche, visage foie de bœuf. Il lança vers l'horizon, par-dessus la tête de Mnasser, un regard plus cinglant qu'un coup de cravache, et dit, entre ses dents dorées : « Va-t'en ! »

Dès cet instant, et à jamais, je me sentis le

ère de Mnasser. J'éprouvai pour lui, à compter de ce soir-là, une sympathie qui ne s'est pas encore démentie.

Cette sympathie est peu dispendieuse. Quand j'aperçois Mnasser, j'échange avec lui quatre mots, pas davantage : je ne tiens pas à le surprendre. Puis je lui donne une cigarette et un sou, car l'aumône est la seule chose que l'on puisse encore faire avec un sou, la seule chose qui n'ait pas augmenté de prix.

Chaque jour, Mnasser se réveille sans profession, ce qui simplifie beaucoup les calculs et les soucis de la matinée. Il sort de chez lui et va accroupir contre la muraille de l'est, celle qui regarde la palmeraie et le désert salé du grand royaume. Mnasser tire son capuchon sur son visage et goûte un sommeil ensoleillé, plus sain et plus durissant que le sommeil nocturne.

À droite et à gauche de Mnasser, d'antiques veugles considèrent le ciel avec leurs yeux ouillis. Les heures s'évanouissent dans un bourdonnement de mouches. S'il y a, d'aventure, quelque chose à manger, Mnasser mange. S'il y a quelque chose à faire, Mnasser exprime des vœux sincères pour que ce quelque chose soit, quelque jour, fait par quelqu'un.

Vient l'heure où le soleil descend vers les mares couleur d'argile, l'heure où les éphémères inquiets commencent à danser le ballet de la fin

du monde. Mnasser se lève et juge qu'il est temps de se choisir une carrière.

En fouillant minutieusement sa maison, il rassemble une bonne douzaine de sous. Il se rend alors chez Allouche Fradji et réussit à lui emprunter deux francs qu'il faudra rendre dès jeudi, avec cinquante pour cent d'intérêt. Mnasser se procure, aux mêmes conditions, une somme équivalente chez Mardochée Zebouloun. Dès lors il est en mesure d'acheter, chez Chouchan Mouzad, l'épicier, un petit paquet de bougies. La décision est prise : Mnasser a fait son choix. Puisque maintenant ce sera la nuit, Mnasser va s'établir marchand de bougies.

La nuit vient, en effet. Les hommes et les femmes du village constatent avec étonnement qu'il faudra bientôt se procurer des bougies, puisque le soleil s'en va.

Qu'ils aillent sur la place, ils trouveront Mnasser installé, ses bougies en tas devant lui, dans la poussière, Mnasser l'adroit négociant qui sait mettre à profit les grands événements naturels et les nécessités d'une époque.

D'ailleurs, Mnasser n'est pas seul : de nombreux marchands de luminaire ont surgi sur la place de Tozeur. Le commerce des bougies prend un développement merveilleux.

Demain matin, un soleil tout neuf se lèvera sur les sables du grand chott. Mnasser se réveil-

ra sans profession, sans souvenir, sans soucis, comme un adolescent à la fleur de son règne.

Souvent, pendant que nous prenons, côte à côte, un petit café au Saf-saf, il arrive que mon ami Mokrani, le riche maître maçon, me regarde avec le regard de Mnasser, son frère inconnu.

Mokrani a froid, l'hiver, dans sa belle maison de la rue El Khati. Il s'en plaint à Manana, qui lui fait aussitôt apporter un grand canoun plein de braises ardentes.

Mokrani chauffe ses rhumatismes pendant un quart d'heure. La braise usée, il recommence de souffrir.

— Tu es maître maçon, lui dis-je, il te faut construire une belle cheminée dans ta maison.

— J'y vais songer, répond Mokrani.

Il y songe tous les hivers, depuis qu'il fréquente les chrétiens. Mais, après chaque hiver, l'hiver survient et, dès qu'il en éprouve la brûlure, Mokrani oublie jusqu'au sens du mot cheminée. Au surplus, Mokrani ne sait pas construire les cheminées. Personne, dans sa famille, n'a jamais construit, n'a jamais fait construire de cheminée. Et Mokrani n'entreprend quelque chose qu'après y avoir réfléchi pendant au moins quatre ou cinq siècles.

## V

Le prince Jaffar se plaît à honorer ses visiteurs selon leur mérite.

— Tu aimes les livres, me dit-il. Je vais t'en montrer un beau : un manuscrit ancien. Il a plus de six cents ans.

— Un manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle de notre ère ?

— C'est ça, un manuscrit de ton xiv<sup>e</sup> siècle.

Le prince frappe dans ses mains et des servantes accourent.

— Donnez-moi, dit le prince, le petit coffre d'argent.

On apporte le coffre d'argent. Il est vide. Vides aussi le coffre noir et le coffre bleu. Le prince entre dans une grande colère.

— Où est mon livre ?

— Quel livre ? s'écrie la princesse Schriffa, la troisième et dernière femme de mon hôte.

— Le livre ! précise le prince, pour bien indiquer que l'état de sa bibliothèque ne permet aucune confusion.

Une battue en règle est aussitôt organisée et donne un heureux résultat : le livre est découvert dans l'appartement des enfants, derrière l'armoire à linge.

— Regarde, dit le prince en l'essuyant d'un revers de manche. C'est un manuscrit sur parchemin. Nous le possédons dans ma famille depuis dix-neuf générations.

Je m'empare avec respect du précieux bouquin. Il est, chose curieuse, orné d'une coruscante reliure romantique. C'est un manuscrit, en effet, sans enluminures, sans ors. Les feuillets en sont d'un papier mince et piqué. Par transparence on peut lire dans le filigrane : « Manufactures impériales. Paris ». Je rends « le livre » à son possesseur princier.

— Bel ouvrage, assurément. Et de quoi traite-t-il ?

— Je ne sais, dit le prince avec simplicité. Je le ferai lire à Mokrani.

Le prince est, dans l'intimité, vêtu sans le moindre appareil ; mais, par les trous de sa vieille unique, on aperçoit une gandoura brodée, à larges macarons d'argent. L'un de ses quatre menons s'enorgueillit d'une barbiche grise. Il a les pieds nus dans des babouches de satin.

Le prince Jaffar a voyagé. Il connaît l'Europe, les cours étrangères, Paris, ses femmes, ses maisons de nuit.

Il respecte la loi religieuse sans y prêter une attention trop servile. Deux grosses larmes couleur vin de Bourgogne roulent sans cesse entre ses paupières. Il fit naguère, à Vichy, une cure célébrée dans les annales de cette station. C'est un prince libéral, plus instruit que ceux de sa parentèle. Il régnera peut-être, si la mort met quelque complaisance à lui frayer le chemin de ce fauteuil, — velours et dorure — dans lequel s'assoient chaque jour les visiteurs du Bardo. En attendant, le prince pleurniche sur la liste civile et, par d'audacieuses démarches, tâche à grossir sa pension. Dès qu'il apprend qu'une somme est sans emploi quelque part et demande à être dépensée, Jaffar se précipite, avant tous les autres princes, et il tend la main, énergiquement.

Il a des dettes royales. C'est son luxe, sa grandeur. Il est avare et généreux, pille son tailleur, saigne son avocat, égorge son fermier, ne donne jamais d'aumône inférieure à cinquante francs.

Il consacre ses journées à l'amour, au jeu de cartes, à la table, aux projets, à la musique, à l'intrigue, à l'appréciation des affaires publiques.

Il s'assied, le matin, dans son verger, pour y méditer à l'ombre. Il fume et regarde le chameau blanc qui fait tourner les mécaniques de la noria. Le bruit de l'eau gargouillant dans les outres rafraîchit le loisir du prince. Parfois le chameau



alentit son allure. Le prince, alors, non sans adresse, jette de petits cailloux à la tête de l'animal, qui repart en hurlant. Le prince Jaffar soufre et tombe dans des réflexions plus profondes que le sommeil.

Chaque jour, Jaffar rend visite à la princesse Aziza, sa seconde femme. C'est une personne d'âge et de sens dont l'entretien demeure plaignant. Voici plus de quinze années qu'elle n'a pas quitté sa chambre, car elle est appesantie par l'hydropisie et par mille petites habitudes. Mais la princesse, dans sa retraite, perçoit tous les événements du monde. Elle connaît les événements avant même que la nature les ait engendrés ou que les hommes les aient conçus. Elle sait que Rahiem songe à donner sa démission, que la femme de Gaïssouma est dans les douleurs de l'enfantement, que le général Allala Zlassi ira, dès demain, déclaré concussionnaire, qu'on a coupé un olivier à la Cébala, qu'il va pleuvoir au Kef, que Djamila Limam a pleuré toute la nuit de ses noces.

Le prince Jaffar écoute la vieille Aziza en hochant du chef. Parfois, il s'assoupit, la bouche entr'ouverte, un fil de salive aux lèvres, et ronfle. Parfois il se prend à rire : un rire orageux qui ébranle tout entier, tripes et lard. Parfois, il cède à de brusques fureurs mêlées de menaces, de chiffres, de protestations. Puis il s'en va.

C'est chez la princesse Schriffa qu'il vit ; c'est là qu'il traite ses amis ; c'est là qu'il m'accueille souvent avec la plus courtoise bienveillance.

## VI

Le prince Jaffar aime à faire admirer ses portraits de famille.

D'un poing énorme et mou, il pousse les volets du grand salon. La brise maritime entre, avec la lumière, et effarouche la poussière de ce lieu solennel. Alors le prince me promène devant les cadres dorés qui titubent le long du mur. Ce ne sont pas des tableaux de Bonnat. Ce sont, pour la plupart, d'honnêtes agrandissements photographiques, ornés de larges hachures imitant le fusain et d'une signature, celle de l'artiste : Tramontanetta. Une signature vigoureuse, avec paraphe, pleins et déliés.

De temps en temps, le prince cite un nom, narre une historiette.

Il dit, clignant de l'œil :

— Azeddine !

Je connais le prince Azeddine. C'est un courtud puissamment moustachu. Il est héritier du trône en onzième ou douzième ligne. Il a peu de chances de régner. Il a passé toute sa vie dans une villa du Mornag, n'en sortant qu'aux heures graves où l'on peut espérer une part d'héritage, un rabiot de pension. La cinquantaine révolue, il est décidé, non sans angoisse, à un petit voyage dans ce pays qu'il appellera peut-être un jour ses états », si quelque astucieuse épidémie s'apaisantit sur la famille souveraine.

Il a manifesté, dans le train qui l'emportait vers le sud, une gaîté touchante et vraiment inédue. Puis il s'est endormi, le nez à la vitre, comme les enfants. L'officier de la garde qui accompagnait le prince Azeddine a jugé bon de le réveiller à El Djem pour, d'un geste discret et respectueux, lui montrer l'ampithéâtre romain.

— Beau bâtiment ! a murmuré le prince en se frottant les yeux.

Avant de se rendormir, il a demandé d'une voix pleine d'envie :

— Et qui est-ce donc qui habite là-dedans ?

Cris des autours qui peuplez la ruine prodigieuse, le petit prince moustachu ne vous entendra jamais.

Pendant que je contemple le mâle visage d'Azeddine, le prince Jaffar observe un silence reconspicieux. Sa lèvre inférieure pend, lourde de

réserve. Aucun de ses mentons ne bouge. Il cligne de l'œil toutefois : un clignement d'une haute signification diplomatique.

Mon hôte fait quelques pas et s'arrête devant une petite épreuve daguerréotype qui miroite entre quatre baguettes d'ébène. Il s'incline avec une nuance d'égard et prononce :

— Mon oncle, Amor.

Je m'incline à mon tour. Amor appartient à l'histoire. Ce fut un grand prince.

Une minute de silence et de méditation.

Amor, pendant son long règne, eut l'occasion de rendre des services appréciables à certain gouvernement d'Europe. Prié d'accepter un présent, en juste retour, et de formuler ses désirs, Amor, après réflexion, demanda des canons rayés. Quoi de plus simple ? Le gouvernement d'outre-mer se rendit bien volontiers à cette prétention bénigne et le prince, deux mois plus tard, reçut une paire de canons décorés, dans toute leur longueur, de magnifiques rayures grises et bleues, peintes à l'huile. Ces engins ont été, longtemps, l'honneur et la sauvegarde du palais.

C'est à son ministre Attap que le prince Amor confia la restauration de la marine nationale. Attap, dévoré de présomption, fit construire dans le port d'Halk El Oued un navire formidable et si volumineux qu'il fut impossible de lui faire franchir le goulet. On balançait entre deux

rtis extrêmes : recommencer le bateau, démolir les jetées.

— Laissez faire à Dieu ! dit le prince.

Dieu, dans la suite, envoya une nuée de rats qui rongèrent le grand navire. C'est ainsi que le port redevint libre et que se manifesta la sagesse du prince.

Amor était une âme profondément religieuse, pieux, sensible aux malheurs publics. La fin de sa vie fut attristée par une maladie de vessie. La veille de sa mort, un grand concile de médecins décida de lui poser une sonde. Le prince, nu, de la redingote officielle, tous ses ordres au cou, au flanc ou en bandoulière, attendait avec résignation, étendu sur un divan, la sentence des praticiens. Cette sentence l'indisposa, et, même à l'agonie, il souffrait d'une pudeur très ombrageuse. Il exigea un voile, du calme et Rachida.

Un grand silence se fit, un linge décent fut employé et une petite fille de douze ans parut à son chevet, glissant sa main sous l'écran protecteur, et seconda sans gaucherie le médecin chargé de l'opération.

Le soir de cette journée mémorable, le doyen des praticiens convoqua les princes du sang. Ils avaient tous le visage frais, la moustache rasée, des cravates vermeilles. « Le souverain, dit l'homme de l'art, le souverain va mourir s'il

ne peut jouir du repos le plus complet. » Les princes se regardèrent, se recueillirent un instant et partirent tous ensemble d'un rire cordial, profond et qui dura.

Derrière une tenture, la vieille souveraine, les poings aux dents, regardait la scène d'un œil noir.

Le praticien réunit ensuite les ministres pour leur tenir même discours. Mais les ministres ne voulurent pas se réunir, ce qui simplifia tout.

Amor mourut le lendemain. La paix soit avec lui !

## VII

Le prince Jaffar m'entraîne hors du grand salon et chemine de pièce en pièce, les savates claquantes. Sa respiration fait songer à un cyclone, avec des bruits de grêle, des rafales de vent, des sifflements aigus et, parfois, le tonnerre d'un hoquet.

En parlant, il lève un doigt dont l'ongle est mal tenu, un doigt plein de noblesse pourtant. Car le prince Jaffar est un grand seigneur, en dépit du bourgogne, des passions ancillaires, de

basse crapule, des amitiés douteuses. Le geste aisé, déjà royal. Je le vois fort bien, devant trône crasseux, debout, haut de taille, majestueux, comique et terrible, je le vois dans la salle du jugement, en train de jeter au condamné la parole terrible : « Va-t'en ! ». La sentence sans appel.

Parfois le prince s'arrête pour reprendre haleine, tousse, crache, se mouche d'un pouce-lier, et s'essuie les mains à un foulard de soie. La princesse Schriffa se mêle volontiers à son entretien. C'est une maîtresse femme, encore jeune et qui, certes, aura un nom entre les princesses, si Jaffar ne bronche pas trop tôt. Elle est vêtue à l'européenne, d'une robe de pilou bleu. Comme elle ne porte pas de corset, sa gorge paraît hardie et ses hanches téméraires. Elle se pose sans embarras, entre des accroche-cœur, avec son beau visage régulier que l'on pense avoir aperçu dans les petites rues qui avoisinent le vieux port, à Marseille. Elle est maquillée sobrement. Entre ses sourcils, qui sont riches et luisants, s'étagent trois petits points de tatouage bleu. Elle appartient à une famille illustre.

Elle s'empare de ma femme, l'embrasse et m'emmène, avec toutes sortes de câlineries tyranniques, admirer une profusion de voiles, de foulards et de pantalons.

Le prince parle politique intérieure, destinée

de l'Etat, développement du commerce, relations diplomatiques. De temps en temps, les poules accouées sur les tapis nous partent entre les jambes et, voletant, caquetant, s'en vont lâcher leurs fientes sur une mosaïque moderne au dessin vertigineux.

Le prince me fait admirer ses appartements dont le meuble, — palissandre, acajou fantaisie — trahit les ressources extrêmes du style Louis-Philippe. Et nous voici dans un autre salon, vaste mais intime, où voisinent avec bonne humeur un piano, une machine à coudre et un appareil téléphonique. Du plafond, pendent un lustre de verre et une cage à serins. C'est une fausse cage sur laquelle les oiseaux sont peints.

Sur nos pas, les servantes envahissent la pièce ; elles ne sont pas fort sauvages, elles donnent à tout propos leur sentiment sur nos discours et sur nos personnes. Elles portent le costume local : larges braies de lainage, froncées sur le ventre, fouta rayée comme les canons du prince Amor. Elles sont décolletées jusqu'à la pointe des tétons, car le prophète a dit, des femmes : « Qu'elles aient le sein couvert ! » Mais le prince est fort tolérant. Il applique de petites claques mécontentes sur la croupe de Zorah, belle fille au visage de biche, aux yeux égyptiens, longs, obliques, Zorah qui se cache dans les coins pour dévorer les savons de toilette.



— Maintenant, crie le prince, qu'elles dansent !

Elles dansent. Zorah saisit un tam-tam en l'absence de Nabeul ; Ghzala se met au piano. Elle est assise sur un tabouret sculpté qui supporte la rocaïlle et dont le siège forme une coquille dorée : on l'ouvre si l'on souhaite un sonner.

Zorah et Ghzala jouent avec grâce. Les doigts de Zorah, qui frappent la peau sonore, se transforment à ce jeu : on dirait soudain d'acier les doigts de singe. La troupe des femmes battonne une rapsodie barbare à laquelle le piano inflige son rythme de bastringue. Haoua, la fillette un peu grêlée, le regard indolent, glissée déjà par le trachome, glisse sur les dalles : sa danse imperceptible, une sorte de roucoulement des pieds et des reins. D'une main enfoncée à même la tignasse, elle se tient la tête. On croirait qu'elle souffre, qu'elle va tomber et se rouler par terre en proie à une crise convulsive. Le prince l'encourage d'un cri, d'un petit rire sur son ventre, d'un gémissement. Il la couve d'un regard à la fois paternel et obscène.

Et, tout à coup, un appel pressant, une voix étrangère qui sort, irritée, d'un autre monde : sonnerie du téléphone.

Tout s'arrête : chants, musiques et danses. Le prince se dirige vers l'appareil d'un pas inquiet

mais solennel. Il décroche le cornet et l'approche de son visage avec les gestes mesurés de quelqu'un qui accomplit un exercice en plusieurs temps, comme à la caserne. Il converse quelques secondes en arabe, réclamant, de sa main libre, le plus complet silence. Enfin il articule en français le mot rituel : « terminé ». C'est comme s'il disait : « Sésame, ferme-toi. » Et il raccroche l'appareil, avec un grand hoquet de soulagement.

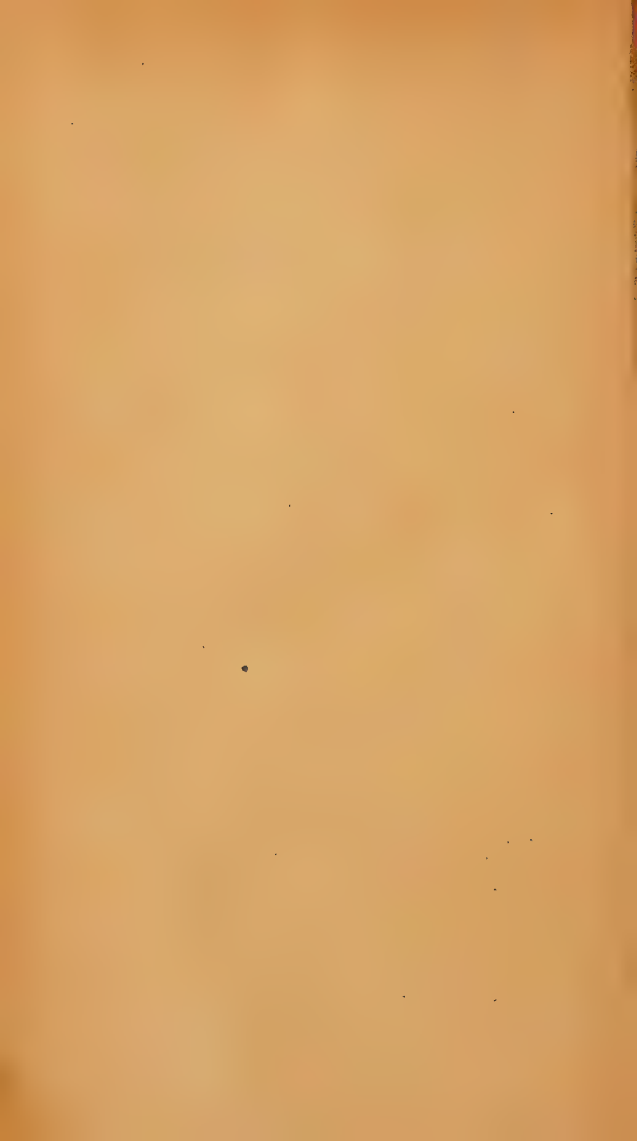
Assez de danses et de vacarme. Nous irons prendre le café en bas, en compagnie de Mokrani dans la petite salle basse, la vraie salle de réception, à la porte de laquelle les caprices de l'architecture ont si curieusement placé des cabinets « à la turque » dont le regard et l'odorat surprennent le mystère obscur, le message expressif.

C'est là que nous achèverons la journée, dans le calme d'un colloque souriant. C'est là que le prince — il n'a pas de secrets pour nous — recevra son barbier et prendra un bain de pied chaud, au henné, ce qui est excellent pour raffermir la plante.

Ah ! cher prince, libertin plantureux, monstrueux sympathique, parasite débonnaire et vorace, tu m'as fait entrevoir ce que purent être, jadis, les petites cours des roitelets de la légende, ceux qui, pour reconquérir Hélène, mirent à la voile et s'élancèrent sur cette même Méditerranée do-

souffle agite aujourd'hui les cyprès de ton  
din.

Vieillis en paix, prince Jaffar, avec tes intri-  
es, tes dettes et tes maladies. Bénis la servitude  
la molle amertume des temps. Tu mourras sur  
r divan, entre tes familiers et tes concubines,  
gné proprement par un médecin en jaquette.  
Et, pourtant, je t'ai vu en rêve — ne crains  
n, il y a maintenant des gendarmes — je t'ai  
saigné, égorgé, dépecé par les spadassins de  
frères, traîné, tête rebondissante, tripes à  
ir, sur les marches de ton palais, cependant  
e tes servantes se déchiraient le visage et que  
chiens lapaient, sur les dalles, ton sang prin-  
er, ton sang trois fois impur.



## CHAPITRE II

L'ON TROUVERA LE PORTRAIT D'HABIB ET NOMBRE  
DE PETITES HISTOIRES.

### I

N'EUT été son extrême curiosité à l'égard des boissons européennes, Habib pouvait passer pour le modèle des serviteurs. Il est réservé, respectueux et docile. Certains soirs, son respect se colorait de lyrisme et sa docilité de béatitude. Il se livrait à de rêveuses expériences sur l'équilibre du corps humain et marquait l'éloignement pour les discussions subtiles. Arnould est le plus humain des maîtres ; mais aime bien Habib et regrette de le voir étudier trop près l'activité des substances toxiques. Considérerait le chaouch avec humeur.

— Maintenant, mon petit Habib, va te coucher.

Habib disparaissait. Il n'allait pas se coucher tout de suite ou, du moins, n'y parvenait-il pas sans rencontrer d'obstacles. Il revenait, le lendemain, le visage enrichi d'ecchymoses. Arnould se fâchait et donnait au triste Habib un congé illimité.

Les jours suivants, Arnould se montrait soucieux. « Le reprendrez-vous ? » lui demandait-on. Il haussait les épaules : « A coup sûr. Je cherche un prétexte honorable, un moyen digne de lui et de moi. »

Le moyen trouvé, Habib rentrait en fonction l'oreille basse et « le cœur tout petit ». Il reprenait sa place au laboratoire et, tout aussitôt avec une adresse angélique, il recommençait à sustenter des poux, car le docteur Arnould poursuivait, en ce temps-là, de glorieuses expériences dans lesquelles le pou jouait un certain rôle.

Les dérèglements d'Habib se répétaient ; Arnould décida de recourir aux moyens héroïques. Il s'en fut consulter Mokrani qu'il trouva par hasard, en grande conversation avec le prince Jaffar.

— Habib, fit Arnould, me donne du tourment. Il enfreint la loi religieuse.

— Eh quoi ! s'écria le prince, omettrait-il de faire usage du rasoir ?

— Non. Mais il fait fréquemment usage d'al-l.

— C'est vrai, soupira Jaffar, notre religion erdit cette chose agréable.

— En désespoir de cause, reprit Arnauld, j'ai né le projet de lui faire prêter serment. Et ne sais à quel marabout engager l'honneur labib.

Le prince marquait de l'embarras. Mokrani t la parole.

— Le plus sûr, proposa-t-il, serait de le faire er sur Sidi Ben Arous. Pourtant...

— Pourtant ?

— C'est un serment terrible.

Mokrani réfléchit quelques instants et ajouta :

— Il est imprudent et peut-être impie d'exiger tel serment. Fais-le jurer sur Sidi Mahrez, et moins grave.

— Oui, sur Sidi Mahrez, tout au plus, murmura prince libéral.

Labib jura sur Sidi Mahrez et, depuis ce ps, il se parjure avec régularité.

## II

Chaque matin, Habib entrait dans ma chambre pour s'assurer que je n'avais besoin de rien. Il croisait les mains sur sa poitrine et saluait en s'inclinant profondément, mais de biais, ce qui correspond sans doute à un rite spécial de la déférence. Avant de se retirer, il me demandait : « Lui content ? »

Je pris tout de suite le parti de lui donner la main. Habib voulut bien approuver ce nouveau cérémonial et l'appliquer en toutes circonstances. Vraiment, lui donné-je la main ? Difficile à dire. Il me tend la sienne comme un pli cacheté comme un message secret, en s'inclinant quelque peu et moins de travers qu'autrefois. Il me glisse une main roulée en cornet et avec laquelle je n'ai plus qu'à me débrouiller.

Aux heures d'enthousiasme, il ajoute à cette démonstration discrète un certain hochement de tête, une sorte d'oscillation dans un plan oblique. En outre, il me décerne divers brevets : « Bon Français ! Bien tranquille ! »

Habib entend et parle le français, mais ne le



point. Il reconnaît, sur les enveloppes et les fiches, certains noms, comme on reconnaît des essins ou des visages. Le français dont il use est tant sommaire et composé d'un fort petit nombre de termes, Habib l'enrichit d'images et le complète au moyen de gestes bien choisis. Parfois, les mots sont français, le geste arabe. Habib considère son maître, tranche l'air d'une main perpendiculaire au plan du ventre et dit : « Docteur Arnould, toujours comme ça ». Il tranche l'air une seconde fois, mais parallèlement au plan du ventre et conclut : « Jamais comme ça ». C'est un jugement. Tout le monde a dû comprendre.

Pour exprimer l'activité intellectuelle sous toutes ses formes, il suffit d'appuyer l'extrémité de l'index contre la tempe droite. Habib porte donc un doigt à sa tempe, me montre le chat à la joue et déclare : « Lui, très intelligent ! » Parfois, surtout, pas d'injustice. N'oublions personne dans nos éloges. Une seconde fois, Habib porte le doigt au point critique et ajoute : « Docteur Arnould aussi, très intelligent. »

Pour allumer le feu, Habib va querir « du charbon en bois ». Le bon ilote m'a guéri : je ne puis plus dire « une montre en or ».

Il est tolérant et respecte les cultes des infidèles. Il vénère le R. P. Delattre en qui, sans doute, il voit un évêque, un prélat, un pape, un de ces

marabouts considérables qui récitent des prières dans les plus grandes mosquées chrétiennes. Comme il ne parvient pas à se rappeler le nom du bon père, il l'appelle, imitant le bruit des oraisons : « Tralalala... la grande mosquée ».

S'il veut parler de la carrière de pierres, Habib n'est pas embarrassé, il explique : « La mamelle des cailloux ».

Si notre campement est menacé d'une invasion de fourmis, Habib nous en avertit en hâte. Il ignore le mot fourmi. Qu'à cela ne tienne ! il traduit : « Petits chameaux, petites tortues ».

Comme les anciens, il parle de la mort avec une pudeur extrême : « Ma mère m'a laissé moi quatre ans ».

Habib porte avec une élégance débonnaire le costume des chaouchs : pantalon bouffant, ceinture brodée, boléro noir, manches soutachées jusqu'au coude pour prévenir l'usure du drap, car l'ornement n'est pas vain.

Son visage bis, au nez cassé, n'est point du type berbère. Les grandes vagues belliqueuses venues d'Asie ont jadis apporté les ancêtres d'Habib jusque dans l'Ifrikya.

Il est dévoué avec discernement. Certaine nuit à Djerba, un mystérieux coup de feu partit des oreilles d'Arnauld. Habib, sans une parole, se place entre son maître et le danger. Il ne ferait pas pour tout le monde.

Il a visité la France, à la suite d'Arnauld. Il raconte ainsi sa première nuit de chemin de fer : « Moi pas fermé l'œil : la France, un jardin ! » Après Paris, il a marqué de l'accablement : « Tunis, rien du tout ! » La Normandie a pu l'exalter et l'incliner aux examens de conscience : « Tout cultivé. Tout le monde travaille. Arabes dire : la France pas un seul arbre. Aux, menteurs. » Il a vu de l'eau dans tous les ruisseaux, phénomène paradoxal. Il a jugé le peuple par un seul mot : « Eux, bien tranquilles. »

Habib est le chef d'une famille qui sera bientôt assez nombreuse pour compter au rang des triomphes. Il a épousé, voici près de vingt ans, la féconde Mamia. Il ne l'avait pas achetée moins de seize cents francs, des francs-or, s'il vous plaît.

Il avait cru, en la connaissant, à la dévoiler, une grande déception. On ne lui avait dit que Mamia ne soit agréable au regard ; mais son attente amoureuse a de ces déconvenues. Qu'importe ! Habib n'est pas semblable aux époux égoïstes qui, dès le premier soir, pour cacher leur dépit, publient que la mariée n'est pas sage, font témoigner la sage-femme et volent devant le cadi. Habib a, noblement, agréé Mamia.

Quand Mamia manque de complaisance ou d'aménité, Habib la fait mettre en prison pour quelques jours, car la loi est sage et prudente.

Mamia donne à son époux un enfant chaque année. Habib admire cette abondance sans la

comprendre. Du doigt, il désigne le ciel et d'un air modestement : « Lui là-haut ! » Comme les naturels des îles océaniques, il n'établissait peut-être aucune relation précise entre le délectable amour et la naissance des enfants, ce pénible phénomène accidentel. Peut-être ne voit-il qu'un symbole de la domination et du plaisir dans ce attribut masculin qu'il appelle avec respect « Lui le serpent ! »

### III

Entre toutes les grâces du monde, le sourire d'Arnauld est une des plus exquises.

Il arrivait qu'Arnauld fût triste ou malheureux et que son sourire s'évanouît. Ces jours-là nous éprouvions un sentiment de langueur et d'abandon. Le courage nous désertait. Habib partageait notre angoisse ; mais, trop ingénieux pour la juger sans remède et pour attendre sans négocier le bon plaisir de la joie, il enveloppait son maître de soins maternels, il multipliait les témoignages de tendresse et de soumission.

Un soir qu'Arnauld pliait sous la mélancolie et nous tous à son exemple, Habib éleva la voix

ès qu'il s'agit d'Arnault il a moins de timidité que de zèle. Habib cherchait quel baume appliquer sur nos cœurs et dit :

— Voulez-vous que je raconte des histoires ?

Arnault, ému, acquiesça d'un signe de tête.

Cela se passait dans l'île de Djerba. Nous étions sur une plage paisible, non loin du petit port d'Houmt-Souk. Il faisait presque nuit. L'air, lasse de rouler sur des fonds sereins, venait nous faire soupirer à nos pieds.

Pour conter fidèlement les histoires d'Habib, il me faudrait parler ou chanter, non écrire ; il me faudrait imiter son geste, sa voix, son accent, dire, comme lui, avant chaque récit : « Il y a longtemps. Venir beaucoup de sages dans ma tête ; faire oublier. Mais moi sacher, sacher quand même. » J'y renonce et qu'on me parle.

Habib raconta d'abord la légende des montagnes.

Autrefois, bien avant l'arrivée des peuples pasteurs, notre pays n'était qu'une vaste plaine qui s'étendait sans pli, depuis la mer de Tunis jusqu'à Hammamet, vers l'occident et les sables du sud.

Un jour, il se fit grand bruit dans le monde : une caravane de montagnes arrivait de l'ouest. Elles se rendaient en pèlerinage à la Mecque, pour baiser la pierre noire, se laver dans l'eau de

Zemzem, jeter sept cailloux aux pieds du grand Satan et manger, à Mina, la chair d'un mouton sacrifié.

Certaines de ces montagnes étaient opulentes et allaient à la Mecque pour leur compte ; d'autres étaient pauvres et voyageaient pour la purification de riches montagnes paresseuses ; d'autres enfin accomplissaient le hajj, la course sacrée, pour racheter les fautes de montagnes mortes sans avoir pu voir la maison de Dieu. Toutes étaient parties du pied droit, toutes étaient chargées de bénédictions. Les plus puissantes portaient un turban de nuages.

En tête, marchait le djebel Zaghouan, semblable à un lion. Puis venait le Ressas, puis Bou Korneïn, qui, en ce temps-là, n'avait qu'une bosse, comme les chameaux de chez nous, puis les monts des Bajaoua, avec le beau djebel Achkeul, puis une infinité de montagnes magnifiques dont la file se déployait, s'étageait jusqu'à l'horizon. Et il y avait encore d'autres montagnes plus élevées et plus puissantes au delà de l'horizon.

Le soleil allait se coucher quand le djebel Achkeul, qui avait grandement chaud, voulut baigner dans la Garaa. Au regard de ses compagnons inquiets, il parcourut les marécages, impatient de trouver l'eau fraîche et profonde.

Longuement, le djebel Achkeul but et fit s

blutions ; mais, quand il voulut rejoindre sa tribu, il était embourbé dans la Garaa, embourbé comme un buffle. Il poussa de longs mugissements. Toutes les montagnes s'arrêtèrent et vinrent avec curiosité se grouper sur la rive et contempler le djebel Achkeul qui se débattait dans la vase.

Toutes ensemble, elles poussèrent le cri d'alarme pour prévenir la caravane. Les pèlerins décidèrent de camper sur place et d'attendre que le djebel Achkeul se fût tiré de son borbier.

Le Zaghouan avait, lui aussi, souffert de la chaleur : une sueur abondante ruisselait de sa crinière. Le Ressay ressemblait à un poisson fureux qui hérisse sa nageoire dorsale. Il était riche et emportait à la Mecque une grande provision de métaux. Le Bou Korneïn rêvait au bord du golfe de Tunis. Cependant la nuit tomba.

Durant cette nuit-là, les démons de l'armée d'Iblis firent régner un froid si terrible que les pèlerins s'endormirent d'un sommeil plus profond que la mort. La nuit dura longtemps, peut-être des siècles. Quand l'aube parut, la caravane était toute roidie et comme pétrifiée. Des flancs du Zaghouan coulait une eau fraîche et généreuse. Des hommes étaient venus qui mettaient au pillage les trésors du Ressay. Sur les flancs du Bou Korneïn, avaient poussé une multitude de cyclamens semblables à des libellules, parmi

les palmiers nains et les pins, en sorte que la belle montagne exhalait un parfum capiteux, ce que le Livre interdit aux pèlerins. Le djebe Achkeul demeurait prisonnier de la Garaa et, jusqu'à l'horizon, les montagnes dormaient, épaulées les unes aux autres.

C'est ce même jour que, dans les champs du Mornag, Abdallah ben Djaffar fut vaincu par les serviteurs de la Loi. Il prit la fuite et rencontra devant ses pas la montagne Bou Korneïn, toute droite, fleurie et parfumée. Irrité de cet obstacle imprévu, Abdallah, pour fuir plus vite, fendit la montagne d'un coup de sabre. « Lui, très méchant ! » Et c'est pourquoi le Bou Korneïn a maintenant deux cimes jumelles, séparées par un vallon qui est un des plus beaux endroits du monde. Abdallah ben Djaffar était un prince belliqueux. La paix soit avec lui !

Depuis ce temps, les montagnes dorment à la place même où l'enchantement les a surprises. Mais elles repartiront un jour vers la Mecque, tout le monde le sait. Elles repartiront, emportant sur leur dos les villages, les cultures et les routes des hommes. Elles verront la maison de Dieu et, s'il leur est donné de faire, toutes ensemble, la course rituelle entre Arafa et Mozdalifa, il faut croire que ce sera un fameux spectacle.

Ayant raconté l'histoire des montagnes, Habil



a les yeux sur Arnauld. Comme Arnauld paraissait soucieux, Habib raconta l'histoire du moustique.

— Savez-vous, dit-il, pourquoi la mer est salée ? Apprenez qu'elle ne le fut pas toujours. Au commencement, quand Dieu forma le monde, l'eau ne fumée, il fit la mer aussi douce que l'eau du Zaghouan. Ainsi l'homme avait des poissons pour se nourrir, une route merveilleuse pour y envoyer des vaisseaux et un breuvage inépuisable. Un jour, toutefois, Dieu découvrit que l'eau de la mer baissait. Il en chercha la cause et aperçut un moustique attablé au bord du golfe de Soudan et qui buvait la mer. Le maudit animal, inspiré par Iblis, pompait avec tant d'acharnement que, de partout, émergeaient des îles nouvelles. Les poissons expiraient par myriades et le grand chott du sud, qui, jusque-là, avait été relié aux eaux communes, s'en trouvait séparé sous le regard courroucé du soleil.

Dieu ne pouvait sacrifier lui-même une de ses créatures. Il demeurait soucieux devant son œuvre compromise, cherchant à conjurer le malin astre par quelque ingénieux stratagème. L'inspiration lui vint. Il jeta dans la mer une énorme quantité de sel. Le moustique surpris et irrité se détourna ; il recracha plusieurs gorgées dans le grand chott, dont les sables se trouvent à jamais salés, eux aussi. Dieu sourit de

plaisir et, en signe de contentement, distribua le surplus du sel aux hommes, pour leur apprendre à conserver les poissons qui avaient trouvé la mort dans cette affaire. Depuis ce temps, la mer est salée. Les hommes de certains pays ont mis un impôt sur le sel, et c'est un grand péché que Dieu leur reprochera le jour du jugement.

L'histoire du mouslique narrée, Arnauld ne souriait point encore. Habib, qui ne connaît pas le découragement, fit un autre récit.

— Peu de gens, dit-il, savent pourquoi les dauphins ont un petit trou dans le dos et d'où vient l'orgueil intolérable de ces animaux aquatiques. La faute en est au juif Chalom Zarka, le marchand.

Avant qu'il eût rencontré Chalom, le dauphin était obligeant, peu fier et dépourvu de trou dans le dos. Or, un matin qu'il s'amusait à faire des culbutes en eau basse, à l'embouchure de l'oued Chaffar, il aperçut un homme qui, du rivage, lui prodiguait maints signes encourageants. C'était Chalom Zarka.

Le dauphin, sans défiance, nagea vers la côte. Il s'arrêta, le nez à fleur d'eau, la queue joyeuse, pour écouter les paroles de l'homme.

— Je suis bien malheureux, gémit Chalom Zarka. J'ai manqué le bateau que mes parents m'avaient envoyé pour mon service particulier : un superbe bateau orné de soldats et de car-

es. Hélas ! Et cependant ma femme est en train de mettre au monde notre enfant, qui sera, père, un garçon. Oblige-moi, dauphin, passe sur ton dos jusqu'au port de Sidi Youssef, et la maison de mes pères.

Tout cela n'était que pur mensonge, car Chalom n'habite pas les îles ; il y voulait aller pour affaires.

- La chose n'est pas impossible, répliqua le dauphin. Que me donneras-tu pour ma peine ?

- Hélas ! fit Chalom, que te pourrais-je donner ? Ma reconnaissance éternelle, sans nul doute.

- J'aime mieux cet objet brillant que tu tiens en main, avoua le dauphin qui cachait mal sa convoitise.

- C'était un petit couteau dont le manche d'argent figurait un poisson.

- Quoi ! dit Chalom, ce couteau ! Présentable, indigne de toi !

- N'importe, il me plaît, avoua la bête.

- Eh bien, soit ! Tu l'auras.

- Alors, en selle ! Et tiens-toi bien.

On ne peut dire que la mer était mauvaise, mais la brise soufflait et le juif eut grand'peur. Un temps à autre, le dauphin ébauchait un poisson, par jeu, et le passager se répandait en lamentations.

Lorsqu'on fut en vue de l'île Rharbi, le juif

ouvrit son petit couteau et l'enfonça dans le dos de l'animal.

— Eh ! là ! Que fais-tu ? s'écria celui-ci.

— Rien, je te fixe sur le dos ce couteau que tu m'as demandé pour salaire.

— Et comment le fixes-tu ?

— Au mieux. Je ne peux te le mettre entre les dents, il t'incommoderait. Je ne peux te l'attacher aux nageoires, il entraverait tes mouvements, ni à la queue, ce qui serait ridicule. Je vais donc te le piquer sur le dos, bien en vue, et son manche d'argent fin, brillant au soleil, t'attirera la plus grande considération.

— Bonne idée ! Mais, du moins, fixe-le comme il faut.

— Voilà, répondit Chalom.

Et, le plus tranquillement du monde, il découpa dans le dos de la bête une bonne livre de chair bien grasse qu'il dissimula sous son manteau. Puis il referma le couteau et le glissa dans sa poche.

A peine si le dauphin souffrit : cet animal est fort grossier. Il trouvait toutefois l'opération un peu longue et s'en plaignit. A quoi Chalom répliqua :

— Il faut souffrir pour être beau.

Quand l'homme et la bête furent devant Sidi Youssef, à proximité des pêcheries, ils rencon-

rent une langue de sable sur laquelle le juif  
pied.

— Merci, dit-il, j'emporte ton souvenir contre  
mon cœur.

Il n'était pas mentir, car il serrait, à ce mo-  
ment, son larcin contre sa poitrine.

— Et le couteau ? demanda l'animal.

— Il est en place. Il fait un effet magnifique !

Alors, adieu !

Le dauphin s'en fut vers la haute mer. Il bom-  
bait le dos et tournait sur lui-même comme une  
roue pour livrer aux jeux du soleil l'ornement  
qu'il pensait avoir acquis à bon compte.

En vérité, une livre de graisse, ce n'est pas trop  
pour payer l'insolente confiance en soi que le  
dauphin montre depuis. Il est persuadé qu'il fait  
l'admiration des mers. Et le curieux de l'affaire  
est le nombre de poissons, abusés par sa jac-  
te, croient réellement que le dauphin porte  
sur le dos autre chose qu'une cicatrice. Cette  
foi est bien crédule.

Abib réfléchit une minute et reprit :

— Le dauphin voyage beaucoup. Il connaît  
toutes les histoires de la mer. Sans lui, personne  
n'aurait su ce qu'il est advenu des pêcheurs  
saxons.

— De quels pêcheurs parles-tu, mon petit  
Abib ? demanda courtoisement Arnould.

— Des pêcheurs de Sfax. Ils sont encore fort

sots. Ils disent que, les années sèches, les poulpes viennent en plus grande abondance sur le rivage. Mais Badardine, qui sait tout, dit que, par les années sèches, tous les fellahs se font pêcheurs, en sorte que les poulpes sont plus nombreux sur le marché. Badardine est un sage.

Au temps d'Abou Zékéria, les pêcheurs n'étaient pas moins sots ; mais, en outre, ils avaient une fâcheuse réputation. Ils fabriquaient de la boukha avec des figues de leurs jardins et ils s'enivraient presque chaque jour comme les chrétiens.

— C'est un grand péché, fit Arnould.

— Certes, reprit Habib en baissant les yeux pudiquement. Ils s'enivraient et semaient le désordre dans la ville. Tant et si bien que leurs femmes, furieuses, entreprirent, une nuit, de purifier les maisons. Cette nuit-là, elles chargèrent sur leur dos tous les hommes ivres-morts, les portèrent jusqu'à la mer et les déposèrent dans les barques. « Demain, pensaient-elles, ils se réveilleront pleins de honte et Dieu les éclairera. » Dieu fit mieux. Il suscita, pendant la nuit, une brise merveilleuse et toutes les barques sortirent du bassin, emportant les ivrognes. Le vent souffla longtemps et quand, le matin, les femmes de Sfax revinrent au port, la mer était vide, sans une voile jusqu'à l'horizon.

C'était un miracle terrible. Les femmes, regret

ent leur vengeance, se déchiraient le visage en implorant grâce. Dieu, pour les calmer, leur envoya de nouveaux époux. Et c'est depuis ces temps qu'instruits par l'expérience les bons musulmans respectent la Loi.

Le dauphin raconte que les pêcheurs ivrognes boguèrent plusieurs jours et se réveillèrent en bordant sur l'autre rive de la mer. Pour leur punition, ils errent dans les villes d'Europe. Ils ont mauvaise renommée et vivent en vendant des tapis dont un bédouin ne voudrait même pas pour couvrir son chameau galeux.

Habib reprit haleine et demanda :

— Voulez-vous entendre l'histoire de Dhib ?

— Raconte, fit Arnould.

— Eh bien, voici : Dhib le chacal eut un jour l'idée de dérober une poule pour faire un repas à chair fraîche. Dhib n'avait que l'embarras du choix ; mais il aime la difficulté. Il voulait une poule de Chalom, rien de moins.

Les poules de Chalom Zarka sont bien gardées. Dhib dut rôder maintes nuits autour de la maison avant d'accomplir son dessein. Il y parvint un jour, profita d'une porte ouverte, d'une minute d'inattention et saisit un joli poulet de bonne année auquel il tordit le col et qu'il emporta.

Dès l'aurore, Chalom découvrit le rapt. Il entra dans une grande colère en reconnaissant les traces de Dhib. « Qu'il soit maudit ! » hurlait-il.

Il se ravisa et déclara, souriant tout à coup : « Il sera puni sous peu. »

Chalom avait raison, Dhib fut puni. A peine ripaille faite, le chacal commença de se gratter. Qui pénètre dans la maison de Chalom en emporte des souvenirs vivants. Dhib fut bientôt tourmenté par une légion de puces. Elles étaient si voraces, si querelleuses que Dhib perdit le repos et bientôt aussi l'estime de ses pareils. Plus d'expéditions aventureuses. Plus de curées. On s'écartait de lui. Ses poils tombèrent, il connut la déchéance, la détresse, la faim.

Dans cette extrémité, Dhib ne prit conseil de personne. C'est une bête fertile en ressources. Il fit un long voyage. On était au fort de la saison chaude et Dhib souffrit cruellement. Il avait ouï raconter qu'au nord du pays existe un oued merveilleux qui roule de l'eau toute l'année. Dhib, portant toutes ses puces, trotta bien des nuits et finit par arriver à l'oued Medjerda.

Dhib s'assit au bord de l'eau et, pendant quelques minutes, il écouta les puces grouiller dans son pelage lépreux. Puis il tenta la grande purification. Il s'y prit avec ordre et lenteur. Il entra dans l'eau à reculons, la queue basse. Il entra dans l'eau très doucement et sentit les puces, surprises, lui remonter sur l'échine. Alors, Dhib s'assit, le derrière dans l'eau. Toutes les puces,



oyant la noyade, grimpèrent sur les épaules de Dhib. Alors, il entra dans l'eau jusqu'au cou. Toutes les puces battirent en retraite et se rassemblèrent sur le nez de Dhib. Alors, il s'aplatit dans l'eau et ne laissa bientôt plus dehors que le bout de son nez pointu. Nul n'aurait reconnu le nez de Dhib, un nez complètement noir et grouillant de puces, parmi lesquelles régnait une grande panique. Alors, quand il sentit que toutes ces damnées petites bêtes étaient massées là, sur son nez, Dhib avala une bonne gorgée d'air et fit un plongeon, un plongeon très bref, car Dhib n'aime guère le mouillé.

Il sortit de la Medjerda dix secondes plus tard, le poil net. Toutes les puces étaient noyées.

Dhib s'en retourna chez lui, très content. S'il lui arrive, parfois encore, de voler quelque poule Chalom, c'est toujours la veille d'un orage. Il sait qu'il trouvera suffisamment d'eau dans l'oued Chaffar pour noyer les puces du juif.

L'histoire de Dhib racontée, comme Arnould s'ennuyait mélancolique, Habib raconta l'histoire de l'éléphant et de l'éléphante.

Elle se passe au temps d'Hamouda. Le redoutable seigneur, ayant soumis les tribus des sables, reçut un éléphant en présent de vasselage. Quelque temps, le prince prit plaisir aux jeux du pesant compagnon : il le gavait de friandises et, par les jours de sirocco, lui enjoignait d'agiter

les oreilles pour renouveler l'air et rafraîchir les salles du palais. Enfin, dégoûté de nourrir cette bouche exigeante, le prince ordonna que l'éléphant fût envoyé dans le sud et mis en pension dans l'oasis de Fatnassa.

Les gens de Fatnassa furent sensibles à l'honneur qui leur était fait et, pendant plus d'une année, ils comblèrent de nourriture et de caresses cet émissaire du souverain. Puis le fourrage devint rare et bientôt l'orgueil tomba. L'éléphant ruinait le pays, troublait les sources, déracinait les dattiers par jeu, écrasait les maisons par caprice, faisait frissonner les enfants et avorter les femmes.

Le conseil des vieux décida d'envoyer au prince une ambassade dont Hadj Elloumi prit la tête.

Elloumi était un homme de savoir et de résolution. Tout le long du voyage, il prépara, dans son cœur, le discours qu'il comptait tenir au monarque. « Je lui dirai : Seigneur, votre éléphant est un honneur trop lourd pour notre pays misérable. Je lui dirai... »

Parvenue dans la capitale, introduite chez le souverain, l'ambassade se prosterna jusqu'à terre.

— Quelle affaire vous amène ici ? demanda le prince sans trop de douceur.

Hadj Elloumi se releva, fit un pas et se sentit oublié jusqu'à l'âme.

— Seigneur, commença-t-il, votre éléphant...

Le regard du prince s'enflamma.

— Mon éléphant, gronda-t-il... Et qu'avez-vous à dire de mon éléphant ?

— Pitié, Seigneur ! fit Elloumi terrifié. Votre éléphant s'ennuie.

— La faute en est à vous, s'écria le prince. Qu'y puis-je faire ?

— Seigneur, je ne sais trop. Peut-être que...

Le prince, à ce moment, laissa tomber sur Elloumi un regard si pesant que le vieil homme en perdit la tête :

— Seigneur, peut-être que votre éléphant sent besoin d'une éléphante.

— Ce n'est donc que cela, fit le monarque ravi. J'y vais songer.

Hamouda se prit à sourire et, congédiant les gens de Fatnassa :

— Vous l'aurez, votre éléphante. Mais je n'en pas sous la main et vous allez me coûter cher, maudits ! Qu'à cela ne tienne, vous serez contents. Adieu !

Habib s'arrêta sur ces mots. La lune éclairait maintenant le visage d'Arnauld et le bon serfiteur soupira de plaisir, car il ne désespérait plus d'amuser son maître.

— Je peux encore, dit-il, vous raconter l'histoire de Sidi bou Adhal.

— Il me semble l'avoir entendue, mais raconte, raconte, mon ami.

— C'est, dit Habib, une histoire du pays. Sidi bou Adhal est enterré au bord de la mer, à la pointe de l'île qui regarde le couchant. Il fut, durant toute sa vie, un personnage renommé pour le mépris de la fortune et pour sa grande piété. Avant de mourir, il fit savoir que son tombeau posséderait une singulière vertu : tout homme qui, l'ayant honoré, serait capable, en une seule et même journée, de tuer un mouton, de préparer un couscous et de manger couscous et mouton, deviendrait fabuleusement riche.

Sidi bou Adhal mort, son mausolée fut assailli par une foule de pauvres gens. Beaucoup tentèrent l'épreuve. Elle demande une petite mise de fonds et enseigne, dès l'abord, qu'on ne saurait partir les mains vides à la conquête des biens de ce monde. Beaucoup de pèlerins s'endettaient pour se procurer la semoule et le mouton. Ils sacrifiaient leur bête, la dépouillaient, la dépeçaient, roulaient et cuisaient le couscous, puis jouaient des mâchoires. Malheureusement, la nuit tombait toujours avant que le monstrueux repas fût terminé. Les pèlerins s'en retournaient désespérés, malades. Certains mouraient de tristesse, d'autres de rage, la plupart d'indigestion.

Plusieurs années passèrent et l'on vit un jour, avant le marabout, s'arrêter Djemaà Ziouziou portant une brebis, de la semoule, un tamis, un canoun et tout ce qu'il faut. Ziouziou était gaillard résolu. Il avait pris toutes ses mesures, calculé toutes ses chances, jeûné pendant une semaine. Il opéra si lestement qu'au moment même où le soleil plongeait dans la mer, il était dévoré. Il ne restait pas un grain de mouscous. Pour les os de mouton, le marabout écrivit qu'ils soient abandonnés aux chiens. Ziouziou se leva, se mit à parler, à remuer la tête et les bras, et tout le monde put voir alors qu'il était devenu fou. Mais la folie de Ziouziou fut miraculeuse : le malheureux se croyait riche et regardait les pierres même avec mépris. Il vécut dans ce rêve jusqu'à sa mort, qui ne tarda point trop.

Ainsi personne ne peut affirmer que Sidi bouhal fut un imposteur et son tombeau demeure un objet de vénération.

Arnauld donnait des signes d'intérêt :

— Habib, demanda-t-il, qui t'a raconté cette histoire ?

— C'est Hadj Chériff, l'aveugle de Guellala.

— Ce que je sais de ce marabout est fort différent, reprit Arnauld. Je connais le tombeau du saint. J'ai, comme tout le monde, entendu dire qu'il a le pouvoir de procurer l'opulence à ceux

qui viennent l'honorer. Le cadi de l'île affirme que les pauvres ne le visitent jamais. Les riches, en revanche, l'assiègent sans relâche et même il n'est pas rare, les jours de grande fête, de voir, devant le marabout, stationner de somptueuses automobiles. Mais raconte encore, mon ami.

Le visage d'Arnauld s'éclairait subtilement et Habib en ressentit une grande joie.

— Voulez-vous entendre l'histoire de l'enfant qui va chercher le feu ?

Habib raconta donc l'enfant qui va chercher le feu et Arnauld, cette fois, céda : il retrouva son plus beau sourire. Par malheur, j'ai complètement oublié l'histoire de l'enfant qui va chercher le feu. C'était pourtant la plus belle de toutes les histoires d'Habib.

#### IV

Honnête et précieux Habib ! Nous l'emmenions dans nos voyages. Son attachement, sa grande bénignité, la modestie de ses revendications en toute circonstance nous rappelaient ces serviteurs légendaires dont la providence a doté les chevaliers et les dieux.

Arnauld, grand séducteur d'âmes, accomplit dans le monde une carrière fleurie d'amitiés lustres ; mais, plus que celle d'un prince, humble amitié d'Habib émeut le cœur du sage. Un homme de peu de patience eut un jour le courage de frapper Habib à la joue.

— Vous venez, dit Arnauld, rouge de honte, vous venez de perdre mon estime. Faites du moins quelque chose pour conserver celle de votre victime : demandez-lui pardon, sur l'heure.

Habib pardonna, son cœur est sans fiel.

En voyage, Habib transportait la bourse commune. Il lui témoignait une sollicitude religieuse. La voyant maigrir, il s'inquiétait : « Elle, pas très bien ». Il en vint à gémir : « Elle, bien malade. Fatiguée. Bientôt mourir ». Par bonheur, le voyage prit fin.

Une fois, nous dûmes laisser Habib en route et, pour nous retrouver, il fit, de nuit, une étape prodigieuse ; il traversa le grand chott à pied, avec, comme guide, un jeune Ouled Yacoub qui portait le nom avantageusement connu d'Ali Baba.

Habib nous rejoignit à Kebili, dans le Nefzaoua. Il était heureux mais fourbu et sa figure semblait modelée dans une vieille datte. Il célébra sa prouesse par une débauche de lagmi : pour l'onctueux vin de palmier, Sidi Mahrez n'est pas sans indulgence. Le récit d'Habib man-

qua de clarté : « Moi, très peur. Ali Baba raconter soges très effrayantes ». Nul nom n'est sans conséquence : Ali Baba est incorrigible.

C'est à Djerba qu'Habib s'épanouit librement. Dès qu'il aperçoit les terrasses d'Adjim, de l'autre côté de l'oued marin, dès qu'il contemple l'île pareille, entre l'azur et les eaux, à une riche offrande de maisons blanches et de feuillages, Habib est radieux, Habib est lyrique.

Déjà la barque, toute pareille à celle des anciens corsaires barbaresques, nous ravit aux falaises d'Afrique. Déjà nous percevons, comme un parfum flottant, le silence fabuleux de l'île. Et nous sourions, car l'homme ne saurait se contenter d'une seule patrie.

Habib a noué, dans l'île, de robustes amitiés. A pleines lèvres, il baise le visage tanné d'Ham Saïd, puis les fils, Ayed, Amor, et même l'enfant Belgacem.

Habib est de toutes les fêtes et, si nous allons à la pêche, dans les buées d'un matin paisible, il nous faut le plaisir d'Habib pour parfaire notre plaisir.

Politesse raffinée, attentions exquisés, respect et tendresse, c'est ainsi que notre Habib entend l'amitié. Il se tient à l'avant du bateau et quand Ayed, débouchant la nasse, fait ruisseler les poissons à nos pieds, Habib module de petits cris délicats pour exprimer son contentement. Il ne



néprise aucune occasion d'aider, d'encourager ou d'honorer nos hôtes. Qu'Amor veuille pêcher l'éponge, notre Habib lui tend avec enthousiasme la caisse à fond vitré qu'il appelle pompeusement « le microscope ». Il y plonge lui-même la face et décrit en termes poétiques ce qu'il voit au fond de l'eau. Si le maître pêcheur saute d'un trident hardi, parmi les algues, quelque hideux poisson torpille, Habib, avec délice, en reçoit la décharge et s'écrie, transporté : « Le torpilleur ! » Il dit parfois : « Le téléphone ! » Et quand enfin les gens de mer rament pour nous reconduire au port, Habib marque, par maints regards, maints hochements de tête, à quel point il admire la force et l'endurance des nautoniers.

Habib, Ayed, cœurs innocents, visages candides, vous m'avez appris que les hommes ont, en commun, d'humbles richesses, malgré les langages, les lois, les coutumes et les nuances de la peau. Je me suis senti, quelquefois, aussi proche de vous que des paysans dont le sang coule dans mes veines. Vous m'avez, aux heures d'inquiétude, apporté, sans le savoir, du réconfort et des clartés. Il m'est doux de vous en louer et de vous en rendre grâces.

## V

Ne me reprochez pas, cher Arnould, d'incorporer tout vifs à la légende des personnages qui, fort heureusement, n'ont point encore parfait la somme de leurs actions en ce bas monde. Je vous répondrais que la faute en est à vous seul, qui savez donner au présent tous les attraits, tout le parfum du souvenir.

Surtout, gardez-vous de croire que je flatte la vérité. Je me sens tout à fait capable de raconter, pour votre confusion et votre gloire, l'histoire de M. Passalaqua.

Au reste, voici cette histoire :

Sous le règne d'Hussein-bey, fondateur d'une dynastie fameuse, des pirates de la régence s'emparèrent, un jour, d'un honnête négociant italien qu'ils avaient surpris rêvant au bord de son golfe natal.

M. Passalaqua, tel était le nom du captif, fut amené jusqu'à Tunis et acheté par le souverain, car il avait fort bonne mine.

Hussein-bey, fils d'un Grec converti, avait, comme par la suite tous ceux de sa lignée, le bon sens de confier à des étrangers les affaires

de quelque importance. Il s'en était même remis à une captive génoise du soin de donner des héritiers au trône.

Or Hussein, souffrant de maladie, fit venir son nouvel esclave et lui tint, en substance, le bref discours suivant :

— Guéris-moi : je te ferai libre.

M. Passalaqua répondit prudemment :

— Suis-je donc médecin ?

— Sans aucun doute, trancha le monarque en fronçant les sourcils.

Il avait alors d'inquiétants démêlés avec son neveu Ali-pacha et il n'exécrait rien tant que la contradiction.

M. Passalaqua était homme d'esprit. A cette apostrophe, il se sentit médecin. Il le fut même si adroitement qu'Hussein-bey, satisfait, le combla de présents et le délivra des fers. M. Passalaqua se garda bien de profiter de cette dernière faveur. Il resta médecin de la cour et acquit beaucoup de science à ce métier. Il se maria, il eut des enfants et, pour satisfaire sans doute à quelque intime préjugé, envoya ses fils en Europe afin qu'ils y devinssent médecins selon la règle de l'école.

A l'exemple de son auguste patient, M. Passalaqua fut, lui aussi, le fondateur d'une dynastie qui n'a cessé, depuis bientôt deux siècles, de régenter les maladies de la régence.

Ainsi narrée, l'histoire de M. Passalaqua fait le plus grand honneur à la médecine. Elle prouve que le bon sens est la maîtresse vertu, dans cette profession pénible, et que seuls les sots n'y sauraient briller.

Ainsi narrée par vous, cher Arnould, l'histoire de M. Passalaqua donne enseignement et plaisir. Si j'ai voulu la vérifier, c'est imprudence de ma part et, je l'ai bien vu, maladresse.

J'ai rencontré M. Passalaqua-le-moderne. Je lui ai fait conter l'histoire de son ancêtre. Il ne la sait pas, cher Arnould. Il la retrace à sa façon, qui est strictement historique. Il va même jusqu'à prétendre que le grand Passalaqua ne fut pas le médecin d'Hussein-bey.

Je retire toute ma confiance au descendant du grand Passalaqua. Mais je vous la conserve, Arnould, et sans aucune réserve. C'est vous seul qui savez encore l'histoire des Passalaqua.

Et je vous déclare de même que, pour ce qui concerne Habib et son patron, désormais c'est moi seul qu'il vous faut en croire.

Ecoutez donc l'histoire du sage Badardine, telle qu'Habib me l'a contée l'autre hiver.

### CHAPITRE III

CONSACRÉ AU PAYS DES MATMATA, AUX TROGLODYTES,  
A L'HUILE D'OLIVE ET AU SAGE NOMMÉ BADARDINE.

Pensez-vous qu'on vous laissera les biens  
dont vous jouissez...

Et les maisons que vous taillez avec art  
dans les rochers ?

CORAN, XXVI, 146-149.

#### I

**L**ES années 19, 20 et 21 furent, pour Béchir ech Chaâri, des années d'inquiétude et d'irritation. Chaque printemps, comme de coutume, il portait une partie de son huile à Gabès, chez Haouati Bouhnick. Le juif dégustait l'huile et la refusait. « Elle n'a pas goût de santé », disait-il. Béchir bataillait pendant le longues heures, allait successivement proposer

son huile à Ignazio Tedesco, à Kiki Ouaki et même aux frères Teyssier. Partout, des offres misérables, des querelles humiliantes, des échecs. Béchir revenait chez Bouhnick, disputait encore et finissait par céder son trésor, sa belle huile balbah, à des prix désespérants.

Il reprenait le sentier des Matmata, le cœur malade de colère. Le monde entier était-il donc ligué contre les hommes de la montagne ? Béchir n'avait pourtant rien à se reprocher : il était travailleur, attentif et soucieux des lois. Il avait dédaigné de s'enrichir en allant, comme faisaient presque tous ses parents, vendre des beignets dans les villes du nord. Il demeurerait fidèle aux arbres, aux puissants oliviers dissimulés au fond des ravins, honorés comme des dieux sur de petites terrasses qu'il fallait, presque chaque année, reconstruire, étayer, nourrir de terre meuble.

L'arbre ennoblit ceux qui le soignent. Béchir était devenu savant et scrupuleux. Il gardait pour soi les fruits touchés par la mouche ou la teigne ; il savait reconnaître le nèïroun, la cochenille et, quand la moisissure noire enduisait feuilles et rameaux de suie gluante, Béchir priait pour que le vent du sud s'élevât et soufflât trois journées durant. Béchir taillait lui-même ses oliviers à la scie. Il avait accroché, au seuil de l'huilerie, un crâne de gazelle avec les cornes, ce qui suffit d'ordinaire pour conjurer les maléfices.

Au mois d'avril de l'année 1921, Béchir revint chez lui découragé. Les marchands de Gabès avaient déclaré l'huile exécrationnelle, bonne tout au plus pour les chrétiens qui n'ont ni langue ni palais. Le juif, redoutant la mévente, avait acheté l'huile sous condition, et l'avait payée en marchandises de son choix. Béchir convoqua sa famille et tint conseil.

La discussion fut interminable, épineuse. Béchir remplit un bol d'huile et chacun, y trempant un petit morceau de pain, goûta longuement la belle liqueur dorée. Tous se prirent à hocher la tête. Abdesslem et Moktar-le-vieux n'y trouvaient rien à redire ; Mohamed, Chadli, Mahmoud et les autres hésitaient. Béchir ne savait que penser : depuis longtemps il se nourrissait du fruit de ses arbres et ne pouvait lui découvrir d'imperfections. Il vénérail son huile comme le sang même de sa race.

Ils se séparèrent sans rien résoudre. Nul n'osa suggérer que l'huilerie, peut-être, avait « l'œil ». Tous y pensaient cependant avec angoisse. Dès le jour suivant, Moktar offrit un poisson, une figurine de bois précieux qui fut fixée au-dessus du moulin. Chadli, à la pointe du couteau, grava sur la muraille une main écarquillée. Le fils aîné de Béchir, Mohamed, s'en alla seul dans la montagne, avec le vieux fusil à pierre, et tua un mouflon dont les cornes furent

accrochées au pressoir. Halima, femme de Béchir, mangea douze œufs de poule entre le coucher du soleil et l'aurore ; toute cette nuit-là, elle suspendit à la porte de la maison ses bijoux d'argent et ses vêtements précieux, comme on fait pendant la nuit de l'Achoura, la nuit qui ouvre l'année. Halima prépara même le fantoche de bois, la poupée Gaïma ; elle rêvait de la promener en grande pompe, avec ses filles, ainsi qu'aux jours de sécheresse.

Béchir demeurait soucieux. De temps en temps, il allait voir sa mère, M'barka, qui vivait accroupie sur une couchette de bois dur, garni de stuc, et qui n'avait encore rien dit. La vieille femme réfléchit pendant toute une semaine et finit par prononcer une petite phrase :

— Fais venir Badardine.

Béchir hésitait, car il craignait la grande dépense. M'barka répéta :

— Fais venir Badardine. Il est temps. Lui seul !

Béchir baissa la tête et s'en fut chez l'écrivain public pour dicter une lettre et appeler Badardine.



## II

Zarouk, le chanteur aveugle, le poète des îles, raconte que les démons de l'armée d'Iblis étant parvenus, jadis, à effacer le sentier des Matmata, Dieu lui-même mit plus de vingt ans à retrouver la ville.

En fait, la piste est longue, malaisée, incertaine, ravagée par les oueds. Elle se glisse entre des montagnes nues, toutes pareilles les unes aux autres, rampe longtemps, comme au hasard, dans le sable et la pierraille, puis, après mille hésitations, s'élève, s'affermit, contourne d'amples croupes arides, se coule par une fissure du roc et débouche dans un cirque brûlé où quelques dattiers languissent au gré des vents. La ville est là. N'étaient le bordj et la mosquée, on chercherait en vain, de l'œil, la cité des Matmata. C'est une cité souterraine : cinq mille âmes grouillent dans les cavités du sol rouge, comme des vers industriels dans le bois sec.

Badardine chemina tout le jour sur sa mule. Un jeune garçon, claquant sans arrêt de la langue, trotta derrière le voyageur et piquait la

bête. On était au printemps et, dans l'étendue stérile, fleurissait de loin en loin une touffe d'armoise ou un bouquet d'iazoul, d'ail sauvage. Badardine levait son vieux nez bourré de poils blancs, flairait le vent et devinait l'herbe à cent pas, avant sa monture.

Manoubi ben Hamda Badardine habitait Sfax. Il était célèbre dans tout le Sahel et jusque dans l'Arad, jusqu'au pays des Ksour, jusque chez les Fils-du-Magnifique, à cause de son goût, plus délié que celui de Khayam qui, pourtant, connaissait, au lait d'une brebis, le chemin suivi par le pâtre. Badardine était le doyen des dégustateurs d'huile, un personnage respecté.

Il atteignit Matmata peu avant le coucher du soleil. Béchir et ses proches l'attendaient à l'entrée du cirque en tricotant la laine, comme font tous les hommes de la tribu pendant la promenade et le loisir.

Béchir s'inclina devant Badardine et lui baisa le pan de sa tunique. Puis il se lança dans une explication confuse, coupée de plaintes, de soupirs et de menaces à l'adresse des marchands juifs. Badardine lui imposa silence. Il avait mis pied à terre et marchait tête basse. Les noyaux de dattes et d'olives étaient, sur le chemin, plus nombreux que les grains de poussière.

— Les Matmata, dit le vieillard brusquement, les Matmata sont-ils si riches ? Ont-ils tant

de pâture pour leurs chameaux ? Pourquoi jettent-ils le noyau des fruits ?

Badardine avait l'air las et courroucé. Les montagnards l'écoutaient sans rien oser répondre.

Béchir avait creusé sa maison dans une grosse butte solitaire. Le tunnel d'accès s'enfonçait en tournant dans l'épaisseur du mamelon et aboutissait à une sorte de cour intérieure, de patio, large puits découvert sur lequel donnaient les caves aménagées pour le sommeil ou le travail.

Il y avait une pièce pour les femmes, une pour le feu, plusieurs chambres pour les hommes, une écurie dans laquelle on apercevait une machine à coudre auprès d'un chameau agenouillé, enfin la réserve d'olives et l'huilerie.

Badardine fit halte au sortir du tunnel, regarda toutes choses d'un air attentif, huma l'odeur de bouses brûlées qui s'échappait de lâtre et haussa les épaules.

— Est-il sage, dit-il, d'avoir placé le moulin si près du foyer ?

— Manoubi, répondit humblement Béchir, on ne fait point de feu ici, les jours où l'huile coule à l'air libre.

Il ajouta :

— Veux-tu voir la presse ? Veux-tu goûter l'huile ou le fruit ?

— Plus tard, répondit le vieux. Je dormirai d'abord.

Béchir ouvrit aussitôt sa propre chambre. C'était la plus belle de toute la demeure. On y voyait encore les anciens meubles des Matmata, les meubles en bois d'olivier recouvert de stuc ; on y voyait des coffres remplis d'armes et de tissus brodés ; mais Béchir avait cédé aux douceurs du luxe étranger : il y avait, dans la caverne, un lit de cuivre. Il y avait aussi un petit phonographe, vestige d'une époque prospère. De la voûte, pendait par un fil un étui de fer-blanc. Badardine le montra du doigt. Béchir l'atteignit, l'ouvrit, en tira un papier roulé : le certificat d'études primaires de Mohamed, son fils aîné. Badardine hocha la tête sans mot dire et Béchir ne savait s'il devait rougir de honte ou d'orgueil.

Enfin Badardine se coucha. Il refusa le lit et se contenta d'une natte.

Le vieillard endormi, Béchir et les siens passèrent la nuit entre l'angoisse et l'espérance.

## III

Le lendemain, dès le réveil, Badardine aperçut Chadli qui fumait une petite pipe de tabac, et il fronça les sourcils :

— Que veux-tu sentir et goûter, gronda-t-il, si tu te corromps la bouche et le nez avec cette herbe puante ? Jette cette pipe qui offense mon odorat. Il n'y a donc que les Matmata pour fumer dans une huilerie !

Le vieil homme eut un long entretien avec M'barka. Les Matmata ne cèlent pas farouchement leurs femmes. Au surplus, la circonstance apparaissait grave, M'barka était vénérable et le prophète n'a-t-il pas dit : « Les femmes âgées pourront quitter leur voile » ?

Puis Badardine passa toute la demeure en revue. Il fit éloigner les bêtes, enferma les jeunes épouses, à cause des odeurs de leur corps et des parfums de leur chevelure, car l'huile capte toute émanation.

Badardine refusa le poulet farci et les piments qu'Hamila avait fait cuire pour la bienvenue ; il se contenta d'aïch sans sauce, c'est-à-dire de farine d'orge cuite à l'eau.

— Veux-tu, demanda Béchir, goûter l'huile ou le fruit ?

— Non, dit Badardine. Ma bouche est encore salée par la poussière de la route.

Il dormit sur sa natte, comme la veille. Toute la famille de Béchir, l'oreille au guet, écoutait le vieil homme respirer, tousser et marmotter en rêve.

Le lendemain, dès le matin, Badardine goûta les fruits.

On conservait les olives séchées dans des jarres hautes comme un homme. Badardine mangea trois ou quatre de ces olives et approuva du chef. Rien à dire. Puis il visita la chambre obscure où les olives de l'année macéraient avec le sel. Il en prit une poignée, les flaira, les examina de près, y mit la dent et, de nouveau, secoua la tête. Beau fruit, rien à dire.

Alors il goûta l'huile de l'année. Il en prit, dans une jarre, avec une cuiller d'os. Toute la famille le regardait, les yeux agrandis. Chadli et Mahmoud priaient tout bas. Moktar-le-vieux égrenait son chapelet. Béchir sentait ses lèvres trembler.

Badardine absorba une petite cuillerée d'huile et la recracha presque tout de suite. Comme les assistants le considéraient avec frayeur, il dit simplement :

— Elle a goût de fer.

Il ajouta, quelques instants plus tard : « Il faut chercher », et se fit conduire à l'huilerie.

On l'avait installée dans une grande caverne basse où l'on accédait par plusieurs degrés. Au centre, était le moulin, composé d'une auge de pierre et d'un pesant rouleau qu'entraînait une mule aveugle. Les fruits broyés formaient une belle pâtée brune à l'odeur capiteuse. On en remplissait des scouffins d'alfa que l'on portait sous la presse.

C'était une antique presse saari composée d'une table rustique et d'un gros tronc de dattier auquel une grappe d'hommes se suspendait, pour l'actionner comme un levier. Des scouffins empilés, l'huile mêlée d'eau ruisselait jusque dans une cavité du sol. On l'y prélevait pour la transporter dans les jarres.

Badardine demanda de la lumière. Béchir prit au mur une lampe d'argile, une lampe toute pareille à celles des anciens temps ; il trempait dans l'huile sa main, les doigts joints, et laissait ruisseler la liqueur sur la mèche pour alimenter et enrichir la flamme.

Badardine, d'un geste, chassa les hommes dont l'inquiétude l'importunait et resta seul avec Béchir. Le montagnard élevait la lampe à bout de bras et les ombres dansaient, comme des génies, sur les parois de la cave.

Le vieux démontra le moulin, inspectant le

grain de la pierre, grattant de l'ongle ici et là, flairant, furetant, s'appliquant parfois un doigt humide sur le bout de la langue. Il dit :

— Ce n'est pas le moulin.

Alors il visita le pressoir. Ses yeux pétillaient dans l'ombre ; sa barbe, blanche et légère, ressemblait à une nuée de printemps ; il avait des doigts vigoureux, agiles. Béchir devait penser, plus tard : « J'ai vu l'ange de l'huile dans ma maison ».

Le pressoir était sain, propre et bien construit.

Alors Badardine s'accroupit sur le sol et, au moyen d'une grande cuiller de bois, vida le trou dans lequel ruisselait l'huile des scouffins. Il le vida complètement : l'huile d'abord, puis la saumure noire du fond. Et, comme on ne voyait toujours rien, Béchir fut envahi par la détresse.

Le trou vidé, Badardine s'allongea par terre. La flamme dansait à son doigt et, pendant plus d'un quart d'heure, le vieux examina cette cavité où séjournèrent toutes les huiles préparées dans la maison. Béchir retenait son souffle et des gouttes de sueur se gonflaient sur ses tempes.

Enfin Badardine enfonça l'un de ses bras dans le trou et dit tout doucement :

— Voilà !

Les deux hommes coururent au dehors. Pendant un moment, Béchir fut ébloui par la clarté, par l'émotion. Puis il aperçut la paume



ouverte du vieillard et, posé sur cette paume, quelque chose qu'il eut d'abord beaucoup de mal à reconnaître.

C'était, toute rouillée et presque informe, une plume à écrire, une plume d'acier de ce modèle que les écoliers appellent « sergent-major ».

— Voilà ! répéta Badardine avec calme. Et dis à tes fils qu'il n'est pas toujours sage d'abandonner le stylet de roseau pour écrire comme les chrétiens.

Ce jour-là, Badardine accepta de manger du poulet et il y eut grande réjouissance. Béchir alla trouver M'barka et s'inclina sept fois devant la vieille femme. Les fils de Béchir creusaient dans l'huilerie une fosse plus grande et plus profonde pour effacer jusqu'aux traces de l'ancienne. On fit marcher le pressoir toute la semaine et Badardine resta, pour goûter l'huile nouvelle, qu'il jugea saine, comparable en perfection aux plus célèbres.

Moktar-le-vieux composa, en l'honneur de Badardine, un aroubi qui sera chanté pendant plus de cent ans, de Sfax à Médenine, par toutes les personnes de goût et que voici :

Tu me dis qu'Aiescha vit près des murailles, dans la tristesse et l'abjection,

Mais que Manoubi ben Hamda l'embrasse une seule fois sur la bouche.

Et Aiescha redeviendra vierge.

Telle est la vertu de cet homme incomparable.

Badardine régagna Sfax, comblé de présents et de bénédictions. Depuis ce temps-là, chaque année, Béchir lui rend visite et lui porte soit un agneau, soit une ouzera de laine rouge, un coffre, un bijou d'argent pour ses filles.

Quand Badardine mourra, il sera honoré, dans la famille de Béchir, à l'égal d'un saint personnage. Et quand Badardine mourra, ce sera une grande perte pour le monde. Les Français inventeront sans doute des appareils pour juger l'huile, des appareils avec des ressorts, des aiguilles et des sonnettes. Mais les appareils les plus ingénieux ne valent pas la langue d'un sage.

## CHAPITRE IV

RELATIF AUX TRIBUNAUX, AUX MAGISTRATS, AUX  
PRISONS ET A L'INFLUENCE DE LA LUNE.

L'heure approche et la lune s'est fendue.  
Mais les infidèles, à la vue de ce prodige,  
détournent la tête et disent : c'est un enchan-  
tement puissant.

CORAN, LIV, 1 et 2.

### I

**L**E prince Jaffar est processif et chicanier ;  
c'est ainsi qu'il se prépare aux tournois  
diplomatiques.

Les terres du prince Jaffar confinent à celles  
du prince Oltmane. Les deux seigneurs trou-  
vent là prétexte aux plus chaudes querelles. Ils  
se gardent, à vrai dire, d'y compromettre leur  
grandeur ; ils n'y engagent que les fermiers, ces

petites gens que le ciel a créés tout exprès pour comparaître au tribunal, payer l'amende et boire l'eau claire des prisons.

Oukechir, fermier d'Ottmane, possède un petit âne roux, au dos calleux comme une paume, et qu'il nourrit d'épithètes injurieuses. Quand toutes les corvées sont accomplies, tous les fardeaux portés, toute l'eau montée du puits, Oukechir donne campos à l'animal, c'est-à-dire qu'il lui entrave les quatre pattes et qu'il le lâche dans une prairie sablonneuse où il est permis de brouter une grande variété de cailloux.

L'an dernier, le bourriquet d'Oukechir, dégouté des nourritures minérales, parvint à pénétrer sur les terres ennemies, qui sont bien irriguées et fertiles en herbes fourragères. Il prit là, durant une heure, un repas malheureusement interrompu par l'arrivée de Chaâbane, fermier du prince Jaffar .

Coups de bâtons. Injures. Constitution de témoins. Procès.

Les deux princes s'intéressèrent à cette dispute. Ils se rencontraient en ville, comme d'habitude, et se faisaient mille caresses. De l'âne et du foin, pas un mot, cela va sans dire. Mais ils excitaient en secret leurs fermiers, mettaient en branle toute leur clique, jetaient leur crédit dans la balance.

L'affaire vint devant les juges, fut plaidée, ren-

voyée, reprise, tranchée roidement pour finir. Oukechir devait payer cinq cents francs et les frais en outre.

Oukechir est un vieil homme au poil gris. Il écouta la sentence d'un air bourru. Puis on lui demanda son âge. Il répondit avec un beau sourire :

— Quinze ans.

— Oukechir, fit l'huissier, n'insulte pas à la majesté du tribunal. Réponds. Quel âge as-tu ?

— Quinze ans, répéta le barbon.

— Encore une fois, Oukechir, écoute la raison.

— C'est bien ce que je fais, dit le fermier.

Et il n'est pas plus déraisonnable à un vieillard de prétendre qu'il a quinze ans qu'à ce tribunal d'affirmer que mon âne a pu manger pour cinq cents francs d'herbe en une heure. J'ai quinze ans.

Oukechir paya ; mais il eut les rieurs pour lui. C'est un riche dédommagement.

## II

L'après-midi, quand plaideurs et magistrats l'ont déserté, le palais du Divan semble un séjour de plaisance.

Nous y allions souvent, avec Arnould, pour admirer le puits fleuri, les frais dallages, les chambres de justice semblables à des alcôves nuptiales et le brûlant plafond que l'azur prête au patio.

Nous nous arrêtions sous la galerie, à la fenêtre du cachot. Les prisonniers indolents venaient coller leur visage aux barreaux et nous racontaient leur histoire. L'un d'eux riait. Je voulus connaître son crime. Il semblait l'ignorer lui-même. Arnould conclut en souriant : « C'est un blasphémateur. »

Le tribunal du Charâ, qui siège en cet aimable palais, est un tribunal plein d'aménité. Il n'a plus, comme au siècle dernier, sous Mohamed-bey qui l'institua, le pouvoir de livrer les blasphémateurs au bourreau. Il connaît des querelles privées, des divorces, des héritages, de la possession du sol. C'est un tribunal religieux dont les décisions sont inspirées par la sagesse, qu'il est bon de ne pas confondre avec la justice.

Une fois par semaine, le jeudi, le tribunal se réunit en assemblée plénière. C'est un spectacle édifiant. Il me fut donné plusieurs fois d'en jouir.

Les justiciables patientent, dès le matin, dans le patio, en palabrant avec leurs avocats, leurs parents, leurs amis. Les magistrats ne sont pas servilement exacts ; ils prouvent ainsi que la vertu choisit son heure et rejette toutes les

contraintes, même celle de l'horloge. Un grand silence prévient de peu leur venue. On s'écarte avec révérence sur leur passage. Ils portent de somptueux vêtements brodés, des sandales à la poulaine, des barbes taillées avec art sur des visages sévères. Ils ont les mains fines et soignées.

Ils gagnent sans tarder les sofas, sur lesquels ils se pelotonnent. Ce n'est pas une magistrature assise, mais plutôt une magistrature accroupie. L'huissier dispose douillettement une serviette-éponge sur les genoux des juges et toute l'assistance prononce une prière à voix haute. La séance est ouverte.

Les murs sont blanchis à la chaux. Un tapis absorbe le bruit des pas. Le tribunal du rite hanéfite siège d'un côté, le tribunal malékite lui fait face. Entre les deux, se tient le bach-mufti hanéfite : le cheikh El Islam. Derrière le pince-nez d'or, son regard est affable et froid.

Les plaideurs sont introduits par couple ; à leur défaut, les avocats. La plupart s'expriment avec discrétion et parlent bas.

Les juges posent, sur la soie verte du sofa, leur mouchoir, leur tabatière et leurs lunettes. Le chapelet aux doigts, ils écoutent en hochant la tête et balancent rêveusement, du bout de l'orteil, une sandale qui finit par choir. Un mot leur suffit souvent pour rendre la justice : un mot chuchoté comme un conseil. Dans l'incerti-

tude, le cadi consulte de l'œil le mufti qui interroge du menton le bach-mufti. Celui-ci répond de la barbe et la question est vite réglée. Les plaideurs, escortés d'un huissier, vont ensemble faire enregistrer le jugement dans une des boutiques notariales ouvertes à l'entour du palais.

Nous aimions de nous faire traduire les sentences et, parfois, exposer les causes. L'une d'entre elles nous remua : une fille de vingt-cinq ans, pressée par les siens d'épouser un homme qu'elle n'aimait point, avait constitué bravement un avocat pour plaider devant le Charâ. « Je ne suis plus à l'âge, disait-elle, où l'on peut refuser le mariage ; je ne refuse que le mari et, pour montrer ma bonne foi, j'accepte d'avance, quel qu'il soit, l'époux que me désignera le tribunal, à l'exclusion de celui que mes parents prétendent m'imposer. »

Le tribunal différa son arrêt et Si Mustapha, interprète juré et homme d'expérience, nous expliqua pourquoi, de mois en mois et depuis longtemps déjà, le Charâ renvoyait cette délicate affaire.

— C'est, dit-il, la meilleure façon de laisser intervenir le temps, juge suprême dans toutes les choses de l'amour. Lui seul, croyez-le, tranchera comme il convient ce discord, soit en suscitant un prétendant que les juges voudront peut-être agréer, soit en fléchissant la fille, qui



pourrait, à trop attendre, se dessécher dans le célibat.

Mustapha est un homme cultivé. Son visage fin, strié de rides délicates, on pense, en dépit de la chéchia, l'avoir entrevu dans quelque étude de notaire, à Montbéliard ou, sans doute, à Baume-les-Dames, car, sous tous les climats, l'homme de loi montre même sourire. Il choisit ses expressions avec une élégance pointilleuse. Il dit : « La compétence du Charâ s'étend aux affaires de possession et de propriété... » Et il entreprend d'établir, avec sagacité, une distinction entre ces deux termes. Je dresse l'oreille : notre Littré, plus subtil qu'un casuiste, se contente à meilleur compte et définit la possession : « action par laquelle on a la propriété... » Voilà qui, pour Si Mustapha, paraît bien rudimentaire. Il n'admet pas le désinvolte à l'égard des mots sacrés qui précisent le droit des propriétaires. J'entends marquer que j'ai compris et je propose un exemple :

— On peut avoir la possession d'une femme sans en avoir la propriété.

Mustapha rougit, abaisse des paupières pudiques et murmure :

— Parfaitement juste.

Le cabinet de Si Mustapha est encombré de dossiers qui, malgré les inscriptions arabes, ressemblent à tous les dossiers de tous les cabinets

d'archives. Sur la table, une grosse liasse de télégrammes jaunes. L'un d'eux tombe, je le ramasse et Si Mustapha nous dit :

— Ce sont les télégrammes relatifs à la nouvelle lune. Son Altesse le bey a télégraphié aux caïds, cadis et cheikhs de province pour leur demander de l'aviser, par dépêche, dès que le premier quartier de la lune serait aperçu. Ces fonctionnaires ont tous répondu qu'ils n'avaient encore rien vu. Or Son Altesse, se promenant sur la terrasse du palais, a vu distinctement la lune nouvelle. Son Altesse a, sans retard, fait constater la chose par les soldats et les chaouchs. Les magistrats inattentifs seront réprimandés.

J'approuve sans réserve cette application du télégraphe aux querelles astrologiques.

— N'oubliez pas, me dit Arnould, que nous sommes au pays du croissant et qu'ici la lune est, en quelque sorte, un personnage politique.

Mustapha m'a fait savoir que le cheikh El Islam souhaitait de m'entretenir. Avec empressement, je me rends à ce désir flatteur.

Le magistrat est accroupi sur un divan princier. L'ordonnance de son turban fait songer au repos d'un long serpent plus blanc que neige. Son sourire est courtois et lointain. Il baise la pulpe de ses doigts avant d'en toucher sa poitrine. Il n'entend pas la langue française.

— J'espérais, dit-il, vous recevoir en ma mai-

son et je veux croire que vous m'accorderez quelque jour cet honneur. Je connais votre grandeur d'âme, mais vous l'avez portée bien loin en venant assister aux menus débats de notre modeste assemblée.

— C'est pour moi, fais-je, une précieuse faveur que d'être admis, comme spectateur, aux délibérations d'un tribunal dont la sagesse et la dignité méritent toutes les louanges.

— Hélas, reprend en souriant le magistrat, sagesse et dignité sont des vertus qui nous font gravement défaut. Si vous les trouvez en ce lieu, c'est parce qu'elles sont dans votre cœur et que vous les avez apportées parmi nous.

Engagé sur ces propos souriants, l'entretien devient vite un assaut de civilité. Il me faut mettre en jeu toutes mes ressources pour ne pas être battu.

### III

Les arabes seront jugés par les arabes, les juifs par les juifs. Il y aura des juridictions mixtes et, au sommet de cet édifice confus, la justice française, qui connaît de toutes matières graves : la justice du lion.

Vole donc l'orge de ton voisin, incendie les récoltes de ton ennemi, dilapide les biens de tes pupilles, égorge ton rival, tu ne manqueras pas de juges, car le Seigneur, qui est miséricordieux, t'en a procuré un grand nombre.

Tous possèdent leurs sbires, leur terrain de chasse et leur geôle. Ainsi les négociants ont clientèle, commis et magasin. Pas de compétition, chacun cultive son jardin.

Peut-être seras-tu traité humainement. Visitant naguère un palais désaffecté, à la Manouba, nous le trouvâmes gardé par un adolescent qui vivait dans la salle d'honneur, sur une botte de paille, en compagnie d'une chèvre.

— Qui es-tu ? lui demandai-je.

— Un homme puni de prison.

— Les portes sont ouvertes ; qui t'empêche de t'enfuir ?

— Je ne peux, répondit-il : je garde cette maison.

Si ta faute est vénielle et n'intéresse que les gens de ta race, tes mœurs ou ta religion, tu connaîtras les loisirs odorants dans la prison privée du cadî.

C'est une brave femme de prison. Elle se ferme sans appareil, au fond d'une impasse, par une porte de bois dont la clef gigantesque ressemble à un instrument aratoire. Pas d'Administration, de registres, de guichets et de par-

loirs. Tout de suite derrière la porte, commence un boyau voûté qui a l'aspect et le remugle d'un terrier et qu'on dirait creusé à coups de griffes dans une colline pierreuse. Les captifs sont assis là, tout le long de la muraille. Ils rêvent, les genoux aux dents. Parfois ils jouent, quand l'un d'eux peut acheter du luminaire. La fumée des bougies que l'on colle aux parois donne à la voûte un revêtement de suie veloutée. Un baquet rempli d'excréments fermente au fond de ce réduit. De loin en loin, la porte s'entr'ouvre. Un visiteur privilégié paraît. Il fait deux pas dans les ténèbres dont l'odeur lui coupe la respiration tout net. Alors les reclus se lèvent, pliant la nuque pour ne pas se heurter aux moellons et tous ceux que leur famille ne nourrit pas se prennent à hurler pour réclamer des aliments ou des aumônes.

Si ce lieu ne te convient pas, commets quelque grave délit. Tu t'en iras dans des prisons européennes où sommeillent, toute la nuit, des lampes électriques plus fixes que le regard de Dieu. Et, si ton crime est considérable, tu iras peut-être au bague de Porto-Farina.

Je me suis promené tout un soir sur les terrasses de ce bague. C'est une forteresse carrée creusée d'une cour, en son centre. Les roches calcinées du cap la dominant, rigoureuses comme un châtiment. Les eaux de la grande lagune

exhalent une véhémence odeur d'algues malades. Le bague est blanc. Au milieu de la cour, souffre un jardinet en forme d'étoile. Tout autour, le pavage est usé par les pas des forçats : deux fois par jour, les hommes sortent des cachots et marchent là, en rond, pendant un petit quart d'heure. Ils ont des faces d'aliénés ou de cadavres. Puis on les remet à l'ombre : ce sont des forçats qui ne font rien, absolument rien.

Je me suis promené tout un soir sur les terrasses percées de cheminées à barres de fer. Par chacune de ces cheminées montait un bruit métallique, assez grêle, semblable à celui que ferait un avaré en comptant des pièces de cent sous : le tintement des chaînes.

Si le bague te déplaît, tâche au moins d'être condamné à mort.

Tu seras, un matin, poussé dans la salle de justice, au palais du Bardo. Tes parents auront refusé d'acquitter le prix du sang. Le prince Jaffar, qui sera peut-être bey, alors, se lèvera devant toi, triste, énorme, chargé de décorations dorées, et il proférera, d'une voix fâchée, la parole qui tue : « Va-t'en ! »

Si quelque prince étranger visite, par hasard, la régence, on avancera peut-être la date de ton supplice pour lui en offrir le spectacle, comme cela se faisait encore il y a une vingtaine d'années.

Tu seras pendu par le cou. N'aie pas trop peur : on agira vite, on te précipitera. C'est tout ce qu'a pu obtenir, après bien des débats, Arnauld exaspéré de voir les pendus tirer la langue et frissonner pendant une heure. C'est peu. C'est déjà quelque chose.





## CHAPITRE V

### CELUI DES CHANTEURS, DES CONTEURS, DE KARAKOUS ET DES POTIERS

Les poètes, trompés par les illusions de  
Satan, le suivent.

CORAN, XXVI, 224.

#### I

**A** Guellala, le farouche village des potiers djerbiens, j'ai rencontré Hadj Chériff ben Youssef, mon maître.

Les Djerbiens sont grands voyageurs. Qu'il leur soit loisible de revenir terminer leur vie dans l'île enchantée, ils ne répugnent pas à s'exiler pour courir les routes du monde.

Le petit oiseau bou habib meurt dès qu'il ne voit plus l'oasis ; enfermé dans la plus belle et la plus spacieuse des cages, il se suicide plutôt

que de renoncer aux palmiers. Hadj Chériff n'est pas semblable à l'oiseau bou habib. Il aime l'inconnu. Il a quitté de bonne heure sa radieuse patrie. De Tanger à Ghadamès, du Caire à Constantinople, il a cheminé, goûtant l'eau de tous les puits. Il connaît tous les ports de la mer intérieure, il a dormi sur les pontons d'Alicante, maigri dans les prisons d'Ancône, souffert de la faim à Beyrouth. Son métier favori était de vendre des gâteaux. Il passait, un plateau sur la pointe des ongles, bagage léger.

Il ne voyagera plus. Il a voulu connaître, une fois encore, Djerba, l'oasis étalée sur les eaux comme un riche tapis flottant. Il a voulu respirer encore la brise de mer, la brise miséricordieuse. Il a voulu goûter encore ce silence concerté, cette paix surnaturelle et poignante qui fait songer à la mélancolie d'Eden. Il est donc revenu dans l'île pour y terminer sa carrière.

Il a soixante-treize ans. Il est pauvre et gai. « Maintenant, mon ami, me dit-il en français, la santé l'est pardoue ! » Il rit. Il est aveugle. Le hideux trachome lui a flétri les paupières et, dirait-on, limé les prunelles. Il distingue encore le jour de la nuit ; il peut encore contempler la mer de Bou Grara, l'antique repaire des pirates, quand le soleil de midi la frappe, comme une enclume incandescente.

Hadj Chériff ne vend plus de gâteaux. Que

feraient de ces friandises les rudes artisans de Guellala ? Le vieux chemineau a changé de profession : il raconte de belles histoires. Il se tient tantôt au café, tantôt chez le barbier Sélimane Méchihi.

Hadj Chériff est assis là, sur une vieille amphore fêlée. Ses bras, tordus comme des souches d'olivier, sortent des manches trop courtes de la cachabia. Il conte, depuis l'aurore jusqu'à la prière du soir. Sélimane le paie honorablement, car les gens de Guellala sont grands amateurs de récits et Hadj Chériff, qui ne se répète jamais, est fameux entre les conteurs.

Pendant qu'Hadj Chériff fait retentir sa vieille voix courageuse, Sélimane promène un rasoir alerte sur le visage des potiers. Parfois, l'histoire est si plaisante que Sélimane s'arrête, son petit doigt en l'air. Le savon sèche aux lèvres du patient ravi.

Hadj Chériff a vu beaucoup d'hommes et de pays. S'il parle bien, c'est qu'il dit ce qu'il sait. Il ne dira pas tout : il n'a plus maintenant assez de jours devant soi, il lui faudrait une autre vie. Il ne dira pas tout, car il sait choisir et connaît les règles de l'art.

Hadj Chériff, mon maître, je suivrai ta leçon, je ne dirai pas tout. Je suis plus jeune que toi, et j'ai moins d'expérience. Mais, comme toi, j'ai longtemps erré parmi des hommes de races dif-

férentes. J'ai longtemps erré, semblable à tous et pareil à nul autre. Je ne dirai pas tout. Je me promènerai, au hasard de mes souvenirs, heureux si, parfois, l'auditeur oublie ses tourments, et même son travail, et même ses projets. Plus heureux s'il m'oublie moi-même et s'il méprise mon récit pour s'abandonner à ses rêves.

## II

Hadj Chériff, qui est poète, ne sait pas ce qu'est un poète. Il ignore tout : le mot, le personnage et la fonction. Si je lui demande : « Connais-tu des poètes ? » il répète avec un embarras comique « boëte, boëte... » et, pour montrer qu'il a compris, dessine de la main, dans l'espace, une petite boîte.

— Non, lui dis-je, nous appelons poète un homme qui compose des vers.

Le visage de Chériff s'éclaire. Il fait le geste de boire ; son doigt esquisse dans l'air un verre, et même un verre à pied. Je reviens à la charge et j'explique : « Un homme qui raconte des histoires avec des mots mis en ordre, comme dans les chansons. » Alors Chériff exulte :

— Il y en a. J'en connais. J'ai souvent entendu

Zarouk, le chanteur des îles Kerkennah, Zarouk le clairvoyant.

Chériff dit « clairvoyant » par antiphrase, car Zarouk est aveugle, comme Chériff, comme Homère.

Chériff parle de Zarouk avec enthousiasme et humilité. Zarouk a quitté les îles depuis longtemps. Il vit maintenant à Sfax. Il chantait autrefois dans les cafés ; mais la police le lui a défendu. Il chante, le soir, dans de petits rassemblements furtifs. Il chante pour les mariages, dans les cérémonies funèbres, chez les propriétaires de jardin. Il est toutefois presque inconnu de la bourgeoisie. Il compose en arabe populaire et ignore l'arabe régulier.

— Il est capable de chanter sur toutes choses, murmure Chériff avec respect. Il peut chanter sur la guerre, sur des femmes, sur un type qui était royal. Si ton ami est mort, il chantera sur ton ami. Et il chante aussi sur l'arrivée des Français dans le pays. Il chante toute la nuit, si tu veux, toute la nuit sans s'arrêter. Ce qu'il dit, il le fabrique dans sa tête. Et c'est beau, c'est magnifique, ça touche le cœur, ça fait pleurer.

Chériff tombe dans une rêverie murmurante. Il scande quelque chose, son souvenir peut-être, d'un doigt tout tordu. Une espèce de larme chemine dans ses yeux pareils à du blanc d'œuf mal cuit.

— Tu es, toi aussi, un poète, Chériff.

— Moi ? Non. Moi, je ne chante pas. Je raconte. J'ai raconté jadis, à Kairouan, sur la place de Tunis. Ils étaient parfois plus de cinquante, assis autour de moi, à m'écouter et, quand ils n'avaient pas d'argent, ils me payaient avec des fèves ou des pois chiches.

Conteurs, poètes, chanteurs épiques, ils sont encore nombreux dans ce peuple. L'œuvre de ces improvisateurs n'est jamais confiée à l'écriture. Les négociants et les fonctionnaires des grandes villes l'ignorent.

Quand je dîne chez ces riches bourgeois, je ne manque jamais de leur demander :

— La Tunisie a-t-elle des poètes ?

Ils se regardent, les uns les autres, avec un peu d'embarras, puis font un beau sourire :

— Des poètes ! Il n'en manque pas.

— Que font-ils ? Nommez-les.

Mes hôtes échangent de nouveaux regards, ont un bref conciliabule et, en manière de conclusion :

— Nous demanderons leurs noms à l'un de nos amis qui en a entendu parler, mais qui n'est pas ici.

Je les connaîtrai peut-être un jour, les noms de ces poètes, de ces citoyens lettrés, émus par la culture occidentale et qui composent laborieuse-

ment de petites pièces à l'imitation des classiques arabes ou des poètes européens.

Mais pensez-y, vous Mustapha Damach, homme instruit, et vous tous mes amis qui vous promenez par la ville, chaussés de belles bottines vernies, vêtus de complets bien coupés, serviette sous le bras, binocle au nez, portant, sur vos cheveux parfumés, le fez qui est, tout à la fois, une opinion, un désaveu, un insigne, un programme, vous qui, parfois, m'avez pris à témoin de vos querelles, de vos doutes, de vos espérances, pensez à ceci : Quel peut être, dans le monde, la place d'un pays sans poètes ? Votre patrie n'a point de voix, est-ce à dire qu'elle n'a point d'âme ?

Depuis longtemps, l'Inde n'était plus qu'une large surface coloriée, sur les cartes. L'Inde, bâillonnée, gémissait dans l'ombre. Des poètes se sont levés et, maintenant, quand l'Inde pense et parle, le monde entier l'écoute avec respect.

Vous vous êtes d'abord tournés vers Constantinople, qui vous a troublés et déçus. Vous regardez aujourd'hui vers l'Egypte. Craignez que l'Orient n'achève de vous désorienter. Le salut ne vous viendra ni de l'est, ni du nord, ni d'aucun point de l'horizon ; il est à vos pieds, il montera des profondeurs,

Ecoutez Zarouk, Hadj Chériff et leurs semblables, ces bardes qui font rire et pleurer la foule avec une langue riche de quelques centaines de

mots. Apprenez à les comprendre, trouvez plaisir à les connaître. Faites-leur crédit, pour qu'un jour leur parole sonore franchisse les monts et les mers.

### III

Karakous vient d'Asie. C'est une ombre minuscule, haute d'une demi-coudée. Qui ne la connaît, qui ne l'aime, la sympathique petite canaille aux « sourcils noirs » ?

Il porte un étrange chapeau qui rappelle tantôt Guignol, tantôt le gendarme et tantôt l'empereur Napoléon. Il est vaillant, rusé, naïf, incorrigible. Il n'est pas désarmé dans la vie : une virilité prodigieuse, encombrante, toujours en garde, lui assure l'avantage dans toute espèce de combat.

Karakous a débuté par un coup de maître. A peine sa mère, gémissante, venait-elle de le lancer dans le monde, il s'est dressé, l'œil vif, le mollet nerveux, l'arme au clair. Et la sage-femme n'a pas eu le temps de faire ouf ! Elle a passé un bon quart d'heure. Tel est Karakous : il fait passer un bon quart d'heure aux dames et un mauvais quart d'heure aux messieurs. Il dispose,



principalement pour les soldats ou les juifs, d'un coup de matraque irrésistible, un coup dont Gnafroun pourrait être jaloux. Et comme il se penche sur sa victime ! De quel œil défiant il cherche où placer le coup de grâce !

Hardi, Karakous ! Rosse-moi tous ces fantoches, coupe les arbres des seigneurs cossus, pille leurs jardins, trousse leurs femmes, défie les plus grands capitaines, égorge les monstres gardiens de trésors, trompe jusqu'à ton fidèle copain, Aziouas à la fine taille, tu n'en seras pas moins, Karakous, dupé par une femme, berné comme un pauvre sot. Tu n'en seras pas moins pendu, à l'ancienne mode, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Karakous n'ose paraître en liberté que pendant le Ramadan. Le reste de l'année, il vit dans une écurie de la rue des Silos. Le maître de Karakous est un vieillard à barbe blanche qui sait mille histoires comiques et mille chansons gaillardes. Il se tient derrière une cloison percée d'un guichet carré que comble l'écran, la toile huilée. Une modeste bougie éclaire le monde karakousien. Au moyen de deux baguettes le vieillard gouverne habilement les silhouettes articulées. Et Karakous surgit, fanfaron, joyeux, un peu ridicule à cause de son instrument. A sa vue les petits enfants battent des mains et tous les visages se dérident,

car la gloire de Karakous est antique et presque sans rivale.

Quand je lui parle de Karakous, Si Mustapha Damach sourit de pitié. Il a vécu longtemps dans le cinquième arrondissement. Il est revenu de Paris avec des diplômes plein ses poches. Il était, naguère encore, abonné au Théâtre français, il connaît par cœur bien des répliques de Racine. A m'entendre louer Karakous, Mustapha rougit. Il voudrait me faire oublier les prouesses obscènes et jusqu'au nom du petit fantoche asiatique.

Je m'en garderai bien. J'ai, rue des Silos, respiré parfois cet authentique parfum de théâtre, ce parfum qui nous émeut furtivement quand, par miracle et pour une minute, le songe se mêle à la vie.

#### IV

Pour excuser Karakous, Si Mustapha Damach me prie à un spectacle du théâtre municipal. On y joue parfois, en arabe, d'extraordinaires adaptations d'*Othello*, de *l'Avare* ou de *Roger la Honte*. On y donne, aujourd'hui, *Mejnoun Leyla*, « le fou de Leyla ».

C'est à peine une pièce de théâtre. Des fragments d'une légende ancienne, des poèmes composés à l'époque des Ommeyades et qu'un écrivain moderne, un Egyptien, je pense, a cousus bout à bout sans trop de maladresse.

La troupe est presque entièrement composée d'amateurs dont beaucoup ne savent pas lire. Ils ont reçu le texte oralement et l'ont appris par cœur. Ils le savent fort bien. D'ailleurs, pas de souffleur, pas de brochure. Ils portent des oripeaux de fantaisie et ces Arabes authentiques ont, sur la scène, l'aspect conventionnel des Arabes d'opéra comique. Comme ils n'ont ni décor à eux, ni méthodes, ni traditions, ils jouent dans des décors d'emprunt, de style impressionniste. Avant dix ans, ils auront des décors cubistes : ils prennent ce qu'on leur donne. Ils s'évertuent au petit bonheur, sans mise en scène, sans ordre préconçu. De temps à autre, un machiniste en salopette se mêle à la figuration, les enfants de la concierge traversent la scène en courant.

Vertu des vieilles légendes ! Le résultat est, malgré tout, curieux et, par éclairs, émouvant. La salle — turbans et chéchias — sans la moindre tache européenne, écoute dans le plus profond silence. Quand le fou se lamente sur le tombeau de sa bien-aimée, on perçoit, ici et là, dans cette foule purement masculine, le bruit des sanglots étouffés. Une haleine houleuse, saccadée, se

gonfle dans la salle obscure. *Meijnoun Leyla*, c'est la fable des amours traversées, *Tristan* et *Roméo* tout ensemble. Une moitié du texte est chantée, certaines parties en chœur.

Pendant les entr'actes, un orchestre s'évertue, pour le délassement de l'assistance. C'est une manière d'orphéon, bois, cuivres et caisses ; des instruments européens, incapables de se soumettre aux subtiles exigences de la gamme indigène. Dès que le rideau tombe, les musiciens se lèvent et entrent en action. Il n'y a ni chef d'orchestre ni musique écrite. La bande joue à l'unisson, de mémoire, certains airs célèbres dans le monde musulman et qui n'ont aucun rapport avec l'ouvrage représenté sur la scène.

Un tel orchestre ignore l'art des nuances : chacun joue aussi fort que possible et semble soucieux de produire le maximum de bruit. Parfois, les cuivres se taisent : une clarinette solo nasille une mélodie sinueuse, soutenue par les instruments à percussion et dont certains traits sont beaux.

Mustapha Damach, mon ami, ne jouez plus sur le théâtre municipal. Ce génie incertain, défaillant, qui tourmente encore votre peuple, il va s'étioler et périr dans une demeure étrangère. Faites construire, chez vous, dans le haut de la ville, une maison, votre maison... Mais saurez-vous tout inventer, tout susciter du néant ?

Ecoutez, toutefois, une histoire, une légende de chez nous. Dans nos pays du nord souffrait un petit peuple opprimé depuis des siècles. On lui avait ravi toutes ses libertés ; on avait changé jusqu'au nom de ses villes et de ses rivières. Ses poètes eux-mêmes, désespérant de se faire entendre, s'allaient résigner à trahir leur langue maternelle. Alors les hommes du peuple tchèque — c'est ainsi que nous l'appelons — décidèrent de construire un théâtre. Ils s'y employèrent en grand nombre, avec piété. Heureux qui portait une pierre, heureux qui brassait le mortier, heureux qui versait son obole. Le théâtre, achevé, devint le sanctuaire de la langue en péril, la véritable forteresse de ce peuple, le lieu sacré dans lequel l'âme asservie pouvait encore résister, se chérir et vivre. Et c'est peut-être grâce à ce grand théâtre, debout sur le bord de la Vltava, que le peuple de la Bohême n'est pas aujourd'hui dispersé dans le monde, comme la cendre des vaincus.

## V

J'ai cherché des poètes. J'ai trouvé des potiers. Nul métier ne fait mieux penser à Dieu, à ce Dieu qui forma l'homme du limon de la terre.

Si les gens de Nabeul appellent les potiers Djeraba, c'est-à-dire Djerbiens, c'est que l'île enchantée fut le berceau de l'art et en est encore le temple.

Sur tous les chemins de Djerba, entre les remblais sablonneux, crêtés de petits agaves pourpres, circulent des chameaux portant un faix énorme et vain : la grosse grappe de jarres sonores. Que s'élève la brise favorable et vous verrez cingler vers les ports du continent plus de vingt balancelles chargées jusque sous la voilure : c'est la vendange de Guellala qui voyage au péril des eaux, les beaux fruits d'argile, les poteries non vernissées.

L'atelier de Yamoun s'ouvre au ras du sol, entre les touffes de palmes et les collines de débris amoncelés au long des siècles. C'est une cave ombreuse et fraîche. De grandes amphores manquées, fendues à la cuisson, dressées comme

des fascines, lui servent de toit, de muraille et de rempart contre les rages du soleil.

Yamoun se tient sur le seuil, les poings aux hanches. Il porte un bref tablier de toile, empesé par la terre. Il regarde ses garçons qui, devant la porte, cassent les mottes, les arrosent d'eau salée et les pétrissent longuement, avec les pieds.

Quand la danse laborieuse est finie, quand le rouleau malléable, purgé de pierres, est disposé sur la girelle, Yamoun saute allègrement à sa place. Il murmure l'humble prière qui peut sanctifier toute besogne : « Au nom de Dieu ! » Et le mystère commence.

Le tour, le maoun, est celui même dont se servaient, voici plus de quatre mille ans, les premiers artisans de l'Egypte.

C'est le commencement du monde. L'ombre est traversée d'un unique rayon fulgurant que font parfois vibrer les mouches.

Yamoun, avec son pied, imprime à l'appareil le mouvement circulaire, le mouvement des astres, le principe de toute genèse. Puis, à deux mains, il saisit la motte d'argile, comme on ferait d'un visage pour le baiser. Et soudain, que se passe-t-il ? Une fleur de terre monte, monte et s'épanouit. A peine si l'homme a l'air de la toucher. Il la suit dans son ascension, il la caresse, il la contient avec étonnement. Comme un dieu, Yamoun assiste à son œuvre. De temps en temps,

il plonge les doigts dans une petite fosse pleine de boue liquide et il en flatte la créature.

Puissance du mouvement giratoire : il semble deviner toutes les intentions, toutes les pensées de l'artisan : il les exprime en hâte, il les trahit. Yamoun est-il distrait le temps d'un clignement, l'argile s'évade et figure cette distraction. Yamoun entend-il trop bien faire, l'œuvre grimace et se rebelle. Mais Yamoun est un dieu sensé : il engendre selon de vieilles lois.

Et, tout à coup, l'ouvrage paraît achevé. Le tour magique est plus prompt que le désir. D'un seul trait de fil, le vase est détaché du socle. Offrande ! Des paumes prudentes le soulèvent. Est-il réel ? Il a surgi si vite du sol originel que, pour le faire, on pourrait croire qu'il a suffi de le rêver.

Nous resterons éternellement à contempler le dieu de l'argile.

## VI

Resterons-nous éternellement à écouter Abderrahman ? Peut-être. C'est un poète aussi, mais un poète vénal. Il prodigue, pour de l'argent, des



commentaires lyriques sur les œuvres d'art, les monuments et les hommes.

Si tu vas à Kairouan, il t'introduira dans la mosquée des 'sabres, qui fut construite par un forgeron et dont les coupoles côtelées sont belles de loin, au crépuscule.

Abderrahman explique tout :

— Le marabout était un grand prophète. Il a prévu l'arrivée des Français à Kairouan, le téléphone et l'électricité, le phonographe et l'absinthe.

— Que signifie cette pipe ?

— Le marabout employait des signes, pour annoncer l'avenir. En forgeant cette pipe, il a prévu que les Arabes fumeraient tous, un jour.

— Et pourquoi donc a-t-il forgé ces sabres ?

Abderrahman réfléchit une seconde, pas plus, car il a l'esprit diligent.

— Il a forgé ces sabres pour annoncer qu'un jour des voyageurs viendraient, qui demanderaient pourquoi il a forgé ces sabres.

Abderrahman aime les belles choses. Il coule une main voluptueuse sur les marbres sculptés de la grande mosquée. Il aspire, d'un air gourmand, l'air entre ses dents cariées et dit : « Oh ! marmre ! »

C'est vrai, il est des hommes qui, marteau en main, osent attaquer le marbre dur et magnifique. Mais le Prophète a condamné les sculpteurs

d'images. Ornez vos maisons de telles figures et les anges n'y descendront point. Les frères d'Abderrahman ont donc abandonné ce dangereux métier aux infidèles. Ils se contentent d'inscrire, dans le plâtre frais, des pensées d'un dessin subtil et capricieux. C'est un art séducteur, périssable et peu fatigant.

Nul mieux qu'Abderrahman n'apprécie les sortilèges du stuc. Il se passe un coup de langue sur les lèvres, désigne l'objet dont il raffole et murmure d'une voix chavirée, funèbre :

— Ché défiens fou pour cette panneau.

Si tu vas à Kairouan. Abderrahman te montrera la mosquée de Sidi Okba, toute pareille à un plâtras monstrueux, informe au dehors, embaumé par les badigeons successifs, mais évidé avec art et dont la cavité recèle des merveilles. Tu pourras admirer ce luxe de pillards et de fossoyeurs. N'étaient la chaire, quelques faïences, quelques boiseries, tout est, ici, romain ou byzantin : colonnes, dalles, chapiteaux. L'espace est arabe. Le vide lumineux, ménagé entre tous ces débris, est arabe. L'esprit qui ordonna ces épaves somptueuses est arabe. Tu ne penseras pas à Rome.

Il est une chose qu'Abderrahman ignore sans doute. Pour la connaître, il faut flâner, perdre du temps, se pencher volontiers, confier son âme à de menues joies.

Dans la cour de la grande mosquée, il y a des citernes où viennent puiser les habitants du voisinage. Les margelles sont de marbre, taillées dans des chapiteaux antiques. Les cordes y ont creusé des rigoles profondes qui figurent un ornement irrégulier.

Glisse ton doigt dans une de ces rigoles. Le marbre en est si doux, si poli, si pur, que tu éprouveras, une minute, le sentiment de la perfection.

## VII

J'ai rencontré d'autres poètes.

M. Gaulier était un petit vieillard solitaire. Il avait passé sa vie dans un hameau de la steppe. De son bureau, il apercevait l'horizon dénudé, sans un arbre, sans une touffe d'herbe. Quand soufflait le vent du sud, M. Gaulier époussetait, avec un martinet de laine, ses classeurs et ses cartons verts assaillis par le sable insidieux. Il fit une modeste fortune et contenta sa chimère, qui était de prendre retraite en quelque Limousin natal.

Moins de deux ans plus tard, les Arabes voyaient revenir M. Gaulier.

Il a retrouvé son ancienne vie et renoué toutes ses habitudes. Il raconte quelquefois ceci :

— Le soir, avant le lever du soleil, mon voisin, le muezzin, qui est peut-être centenaire, commence à s'agiter dans sa mesure. Je l'entends qui s'engage dans l'escalier du minaret. Au bruit de ses sandales et de son bâton, se mêlent de longs et pénibles soupirs. Il est si las et si vieux qu'il ne pourra, dirait-on, pas même atteindre le haut de la tour. Il y parvient pourtant et s'y repose une minute, pendant que le soleil jette un dernier coup d'œil sur ce pays qui semble abandonné de Dieu, mais auquel les hommes tiennent encore. Et puis le soleil disparaît derrière la colline en forme de mâchoire, celle que vous voyez là-bas et qui semble sortie, toute brûlante, de l'enfer. Alors le muezzin lève les bras et commence à dire sa prière. Sa voix est faible, distincte pourtant, et si mélodieuse...

M. Gaulier s'interrompt, retire ses lunettes fumées, pour se donner une contenance, et ajoute en baissant la tête :

— Les joies que j'ai goûtées là, je ne pourrais les comparer qu'au plaisir que l'on sent avec une femme. Oui ! si je suis revenu, c'est peut-être à cause de ça. Je ne saurais dire.

Telle est la vie de M. Gaulier.

Tout autre est celle de M. Raoul Berge. Il est hôtelier dans le sud, depuis plus de vingt

années. Tout le monde le connaît. Il a gagné beaucoup d'argent et ne songe pourtant pas à quitter sa palmeraie.

Quand un voyageur, encore ébloui par la grande lumière, pénètre dans le patio ténébreux de l'hôtel, Raoul Berge s'avance, la main tendue. Est-ce l'ombre ? Parfois cette main tâtonne un peu. Le voyageur s'assied et, pendant qu'il parle des pays parcourus, des mers, des continents lointains, l'aubergiste murmure d'un air absorbé : « Il faudra que j'aille, un jour, voir tout cela. »

On met parfois deux ou trois jours à s'apercevoir que Berge est aveugle. Ce n'est pas le trachome, le mal du sud : Berge a de grands yeux sombres, sans une tache ; c'est un désordre intérieur.

Le soir, il joue adroitement de la flûte. Si vous y prenez plaisir, s'il devine en vous un véritable amateur de musique, il fera querir sa guitare. Il s'en sert d'une façon fort délicate ; il fait moins de bruit qu'une abeille. Bientôt, de ses yeux aveugles, sortent deux longues larmes qui lui coulent dans les moustaches.

Alors il pose sa guitare sur ses genoux et raconte maintes histoires. Il dit :

— Je ne joue pas très bien de la guitare. Je ne suis rien, à côté de Lauriot. Vous l'auriez entendu que vous n'auriez plus voulu entendre

autre chose. Il venait souvent ici, pour ses affaires, à la saison des dattes. Et, quand il lui prenait fantaisie d'avoir une femme, il n'avait qu'à toucher sa guitare. Elles y passaient toutes, et il ne leur parlait guère, car il n'était pas causeur. Il s'expliquait avec la musique. Il a même eu la Clément, et il est peut-être le seul à l'avoir eue sans y être allé de sa poche. Même pas dix sous, même pas un paquet de tabac ; car la Clément, qui trafiquait de tout, acceptait les règlements en marchandises. Ici, c'est une nécessité. La Clément ! C'était une femme extraordinaire ! Elle avait débuté à Toujane, dans les Matmata. Elle tenait boutique au fond d'un ravin, dans une espèce de caverne. Elle vivait seule au milieu de ces sauvages ; mais je peux affirmer que vous auriez trouvé, chez elle, tout ce que vous auriez voulu, même de l'eau de Vittel, même du cachou Lajaunie. Plus tard, elle est venue travailler par ici. Elle avait quitté le franc commerce. Elle faisait seulement l'usure avec les indigènes, et elle couchait de bric et de broc, pour les besoins de l'affaire. C'est ici qu'elle a connu Lauriot et la guitare. Une demi-heure après, il lui passait sur le corps, par terre, dans la cuisine, pour ne pas laisser s'éventer cette occasion cocasse. Tous deux, ça n'a pas duré plus de quinze jours : elle était bien trop occupée, bien trop tourmentée de ses sous. Un soir, il m'a dit :

« Viens avec moi voir la Clément. On va se faire offrir un verre pour l'embêter, c'te femme. » Il était peut-être dix heures, pas plus. La nuit noire. On entendait aboyer quelques chiens, dans l'oasis ; mais le silence était quand même mortel. Vous le connaissez : un silence étouffé dans le sable. Arrivés devant la maison, celle qui est maintenant en ruines, sur la piste des dunes, nous avons frappé, doucement, comme des gens de bonne famille. La Clément n'a d'abord pas répondu. Lauriot frappait toujours. « Elle ne sort jamais le soir, me disait-il. Je la connais. Je te dis qu'elle est chez elle. » Elle y était. Elle était même collée derrière la porte. Tout à coup, nous l'avons entendue haleter, et elle disait : « Qui est là ? Allez-vous-en. » Elle était folle, elle parlait arabe, français, italien tout ensemble. Lauriot riait : « C'est moi, moi ! Lauriot ! Ouvre donc ! C'est moi, ton petit homme. » Elle l'a laissé frapper encore longtemps et puis elle a répondu : « Oui, c'est toi. Mais je n'ouvrirai pas. » Et, comme Lauriot commençait à perdre patience, elle a gémi, d'une voix étranglée : « J'ai peur. » Je dois vous le dire, cette nuit-là, impossible de lui faire ouvrir sa porte. Depuis, Lauriot a quitté la région. Il travaille au Maroc. C'est un homme pour les pays nouveaux. La Clément est morte, il y a dix ans, assassinée, bien entendu. C'est le grand risque

du métier ! Elle avait, chez elle, plus de trois cent mille francs. Trois cent mille francs d'avant-guerre, comprenez bien. »

Berge regarde, à travers ses paupières, à travers les murs, tous les fantômes d'autrefois. Puis il soulève sa guitare et joue encore quelque chose. Il joue, maintenant, d'un doigt si léger qu'il ne sait même plus lui-même s'il joue.



## CHAPITRE VI

QUI EST LE RÉCIT DU COLON PHILIPPE.

**C**INQ mille hectares ! C'est une province. Vous voyez, là-bas, cette première chaîne de collines et, plus loin, à l'horizon, une longue arête nue, pierreuse. Le domaine s'étend encore au delà, jusqu'à la rive orientale du grand oued. Une province ! Et c'est moi qui l'ai défrichée. Je ne suis pas un vieillard. J'ai trente-cinq ans. Je m'appelle Philippe.

Ce n'est pas un pays pour les myopes. L'œil est roi. D'ici, je découvre mes fermes, mes douars ; je vois qui peine et qui trahit. Je peux distinguer le taureau qui prend « la mouche du matin », quand la chaleur travaille les larves logées dans le cuir de son dos. Je peux compter les moutons dans les pâtis et, qui sait ?

les olives à l'arbre. C'est mon devoir, je suis le maître.

Ce n'est pas un pays bien vieux, ce n'est pas un pays trop neuf. Pour nous, le règne des marchands de terre est à son déclin : ils se sont envolés, comme une nuée de rapaces, vers le Maroc, où, pendant longtemps encore, ils empêcheront les honnêtes gens de travailler. Ici, notre heure est venue. Une belle heure difficile.

Quand j'ai pris ce domaine en charge, cette plaine de la soif, comme on l'appelait, les vieux colons du nord ont haussé les épaules. Ils m'ont quand même aidé pour mes premières semailles. C'est un service de bonne tradition, un service qu'à mon tour je rends aux jeunes, maintenant. Oui ! Tous semblaient pris de pitié. J'avais l'air d'un condamné à mort. Mais je ne me lance jamais à l'aveuglette. Partout où vous voyez ces fermes que j'ai fait construire, il y avait des ruines romaines, des ruines sans beauté, méprisées par les savants, dévorées par la terre et la brousse. Un signe précieux, ces ruines. Instruits par sept siècles de colonisation, les Romains ne se trompaient guère et nous pourrons vivre ici puisqu'ils y ont vécu.

Je mesure la grandeur d'un peuple à ce qu'il fait pour l'eau. Si les Arabes de nos jours sont, à mes yeux, de pauvres gens, c'est qu'ils n'ont pas su relever l'œuvre des fermiers romains. Et

pourtant, quel ciment ! Quels moellons ! Si massifs et si bien taillés qu'ils sont comme la signature d'une civilisation. J'ai retrouvé d'antiques citernes et des impluviums que le temps n'a pas trop dégradés. Je les ai restaurés et je m'en sers, autant par piété que par intérêt : nous ne pourrions ni mieux faire ni mieux choisir les emplacements.

Si vous allez à Kairouan, poussez jusqu'à Rakada, la cité des Aglabites, Rakada-la-dormeuse, comme on l'appelait quand y régnaient l'ordre et le luxe. C'est maintenant une steppe brûlée. Les pierres du grand bassin meurent de soif, parmi les cactus convulsionnaires. Pourtant, il y avait là, jadis, d'énormes réserves d'eau douce, un vrai lac artificiel. Les princes conquérants s'y promenaient en barque, avec leurs femmes. Il y avait une île, un kiosque plein de trésors, de musiciens et d'archers. Les Aglabites ont fait aussi de grandes choses pour l'eau.

Mais depuis ! Songez au village d'El Djem. L'eau s'y vend sept sous les deux litres. On va la querir à dos d'âne. Croyez-vous qu'ils ne buvaient pas à leur soif, les soixante-mille spectateurs du grand amphithéâtre ? En vidant toutes les citernes, on ne pourrait sans doute plus, aujourd'hui, désaltérer convenablement une escouade. Quelle humiliation ! Quelle déchéance !

Je ne suis pas fort sensible à la soif. Je sais résister au premier verre ; voilà ce qu'il y a de plus facile et de plus important. Qui cède au premier verre est sans force devant le second. Je suis sec, dur, sans besoin. Et, cependant, j'ai souffert de la soif plus cruellement que vous ne sauriez imaginer.

Regardez là-bas, au flanc des premières collines. Il y a, dans ces bâtiments, plus de quatre cents bêtes à cornes. Derrière ce pli de terrain, les écuries : cent cinquante chevaux. A l'est, cette brousse granuleuse : deux mille moutons à grosse queue. Et ce n'est pas tout. Il y en a d'autres dans la vallée. Il y en a sur tout le domaine. Un peuple de bêtes qui meuglent, qui hennissent, qui bêlent, qui réclament de l'eau.

Chaque année, je traverse des périodes d'angoisse. Chaque année, je passe des nuits à me demander si je pourrai faire boire mes bêtes le lendemain. Et alors, moi qui ai, dans l'estomac, mon content d'eau de Saint-Galmier, moi qui n'ai qu'à tendre la main pour saisir un verre et mouiller mes lèvres, j'éprouve une soif terrible : j'ai soif pour quatre mille gosiers.

Je ruse, je finasse. Nous avons, ici, outre les réserves d'eau douce, une assez grande quantité d'eau magnésienne. En avez-vous tâté ? C'est une eau saumâtre, une eau sèche : elle ne mouille pas la peau, dirait-on. Elle est râpeuse, agres-

sive. J'en ai mis dans les abreuvoirs. Sitôt lâchés, les mulets accouraient en trombe, la queue droite, la langue pendante, les oreilles debout. Ils flairaient l'eau, sans même y tremper le museau, soufflaient d'un air méprisant et s'éloignaient, désolés, l'oreille molle. Leurs flancs se touchaient, à cause de la maigreur. Un spectacle à pleurer.

Je suis plus entêté que mes mules. J'ai fait des mélanges savants. J'ai coupé l'eau saumâtre de bonne eau douce. Les bêtes ont fini par boire. Alors, sans les brusquer, de jour en jour, j'ai diminué la quantité d'eau douce. Et, par tâtonnements, j'ai trouvé le régime. J'économise mon eau de pluie.

A mes débuts, l'accès des citernes était libre. Par les mauvais jours, les hommes se battaient au couteau pour une gargoulette, ou à qui puiserait le premier. Maintenant, tout est réglé. Je rationne, je calcule à un litre près. Je me défie des ménages : un ménage humain consomme plus d'eau qu'une vache, plus d'eau que quatre hommes ensemble.

Ici, tout dépend de la pluie, même la prospérité des villes du nord, où l'eau se gaspille à plaisir. Qu'il pleuve : on achètera des bas de soie, les médecins seront payés, les tapis coûteront moins cher, car les moutons auront mangé de l'herbe à leur faim. Qu'il pleuve : il y aura de la farine,

de l'huile, et le pays tout entier chantera des actions de grâces.

Vous songez à l'autre richesse du sol, aux minerais, à ces montagnes de phosphate que l'on débite à coups de pioche. On a fait, pour le phosphate, des voies ferrées et des ports. C'est une fortune prodigieuse. Elle ne nous intéresse pas. Ce n'est qu'une industrie parasite, incrustée dans l'échine du pays comme les vers dans la peau de mes bœufs. Ses gains sont monstrueux, personne ici n'en tire profit. Et ce phosphate de chez nous, si précieux pour nos cultures, nous le rachetons, nous, les cultivateurs, nous le rachetons en livres sterling aux pays qui possèdent des usines pour le rendre utilisable. En vérité, la moindre petite pluie nous est de meilleur profit que la percée d'une galerie de mine.

Dépister l'eau, la recueillir, la séduire, la conserver, et la céder avec mesure, telle est la loi, sous notre farouche climat.

La matinée s'avance. Bientôt, l'ombre des arbres va se dissoudre dans la lumière. Vous allez, comme moi, comme tout le monde, fermer un œil pour que votre intelligence elle-même ne succombe pas à l'ébrouissement. Et qu'il n'y ait pas de trou à votre casque, pas de déchirure à votre chapeau. Des hommes sont morts pour de pareilles vétilles.

Tantôt, après la sieste, il fera si chaud dans les maisons que vous nous verrez choisir de préférer

rence la chaise abandonnée par l'un de nous : elle est plus fraîche que les autres, elle n'est qu'à trente-sept degrés. Comme la vie se défend ! En été, quand je touche la main d'un cadavre, c'est la mienne qui paraît froide. Pendant le choléra, nous reconnaissons qu'un homme était mort à ceci qu'il se réchauffait.

Il faut résister à tout, à la brûlure des jours, au froid des nuits, un froid interplanétaire qui vous dépouille jusqu'à l'âme. C'est une terre mal défendue, offerte à toutes les injures. Regardez mes paysans : ils sont cuits, desséchés, piqués des moustiques ; mais ils toussent. Ecoutez-les.

Ils me donnent plus de mal que l'eau. Ils sont mon autre grand souci. Avoir de l'eau, c'est le premier point. Ensuite, il faut fixer des hommes. Besogne ingrate.

Voyez, dans la plaine, parmi les touffes de lentisques, ce hameau épars. Il vous paraît sans doute misérable : c'est mon œuvre, et je m'en fais gloire. Ils sont arrivés, il y a sept ans. Une tribu du sud, des nomades de petit parcours, de ceux qui ont une patrie linéaire, étendue sur plus de cent lieues et qui font toujours le même trajet, rythmiquement, comme des animaux, cherchant la mangeaille et, au besoin, le travail. Ils se sont installés là, chez moi, avec mon autorisation, pour nous donner un coup de main. Ils avaient des tentes basses et noires, bien espacées, pour

que chacun puisse changer un peu de place et ne pas trop vivre sur ses ordures. Toutes les tentes regardaient vers l'est. Toutes contenaient les mêmes trésors : deux ou trois nattes, des lainages, un sac d'orge, un moulin à main pour la farine. Toutes étaient gardées par les mêmes chiens blancs, hargneux, faméliques.

Je leur ai donné du travail et de la nourriture. Je les ai flattés, retenus : j'avais besoin d'hommes. Certains sont partis quand même ; l'habitude les enlevait, comme une bourrasque, et aussi l'orgueil, car le nomade qui s'arrête a le sentiment de déchoir. Beaucoup sont restés. Un jour, l'un d'eux a replié sa tente et construit, à la place, une mesure de torchis. Certains l'ont imité. D'autres hésitent encore, à demi installés dans l'épaisseur d'un buisson. Ils s'attacheront peut-être. Il est déjà venu un juif qui vend de l'épicerie : vous pouvez distinguer un toit de tuile. Bientôt, ils recevront des lettres. Je m'occuperai de cela : je suis postier, maire, vétérinaire et juge.

Je rends la justice moi-même. C'est plus simple et plus vite fait. Au début, j'ai livré quelques-uns de ces pauvres bougres à la justice française. Ils commençaient par purger six mois de prison préventive. Après quoi, l'affaire passait au tribunal. Ni le prévenu ni moi ne savions plus très bien l'espèce du délit ; en outre, j'étais privé pen-



dant longtemps d'un ouvrier et je ne songeais qu'à retirer ma plainte. On ne bat pas un cheval le lendemain de sa faute, il ne comprendrait plus. J'ai renoncé à cette procédure rampante. Je me débrouille tout seul.

L'hiver dernier, une de mes étables a brûlé. J'ai perdu trente bêtes à cornes, dont un zébu que j'avais fait venir à grands frais de Ceylan, du bout du monde, et qui s'acclimatait ici. Bref, tout a brûlé, et vite. Le cri des bêtes, je l'entends encore, il revit dans mes oreilles quand je songe ou quand je m'endors ! Tous les douars sont venus à la rescousse. Plus de paresseux ni de mécontents, quand le feu prend, dans ce pays où l'eau est presque aussi précieuse que le sang. Je savais qu'il y avait crime et non pas faute ou même imprudence. Et je savais aussi que le coupable recommencerait : qui boute une fois le feu, le boutera deux et dix fois ; chaque passion a ses lois.

Je me suis promené bien des nuits, mon fusil sous le bras. J'ai fini par pincer mon bonhomme à l'ouvrage. Je l'ai châtié.

Voyez ces quatre pierres enfouies dans un roncier. C'est notre marabout. Il est rustique, mais connu de tous et vénéré, redouté. Aux épines de la broussaille sont accrochées de petites loques, des bribes de laine : ce sont les modestes ex-voto des fidèles. Ce marabout m'aide grandement dans

l'instruction des affaires criminelles. Vous apprendrez, une fois de plus, que les chefs des peuples simples doivent gouverner avec Dieu, le diable, les saints et le clergé.

Quand on m'a volé une bête ou brisé quelque machine et que l'auteur de ce méfait tarde à demander merci, je fais comparaître tous les hommes sur qui pourraient s'éparpiller mes soupçons. Je les conduis devant le marabout et leur demande de prouver leur innocence par serment. Méthode miraculeuse. Celui qui hésite à jurer se dénonce malgré lui. Je le punis.

J'ai des grèves. Elles durent dix minutes. Je suis tout seul, ici, avec ma femme et mes enfants. Je n'ai pas de temps à perdre. Je prends le meneur à part et, si je suis de bonne humeur, je lui raconte, pour commencer, l'histoire de l'éléphant et de l'éléphante, telle que vous l'a narrée votre serviteur Habib. Si mon gaillard tarde à comprendre, je lui donne une paire de claques, et les choses s'arrangent.

Je ne méprise pas ces hommes : je sais les faire travailler. Pour beaucoup, j'ai de l'estime et pour quelques-uns de l'affection. Il faut s'efforcer de les connaître, et ce n'est pas chose facile. Tous ceux qui ont vécu longtemps dans ce pays vous parleront comme je fais. Je ne sais pas s'ils m'aiment ; ils ont confiance en moi, ce qui me suffit.

J'ai des métayers ou, plus exactement, des khammes. Ils reçoivent, comme le mot l'indique, le cinquième de la récolte obtenue par leurs soins. Le contrat de khamessa est un contrat malheureux : il attache l'homme par des dettes et le retient dans une sorte d'esclavage. J'aime que mes travailleurs voient leur bien-être s'accroître avec le temps. S'ils ont des économies, je leur fais acheter un âne, des moutons, une paire de vaches. Je ne leur conseille jamais de garder de l'argent, des billets ; je ne sais trop ce que vaudra, l'an prochain, cette monnaie que nous leur avons imposée. Pour rien au monde, je ne consentirais à leurrer ces pauvres diables.

Certains, qui ont pris de l'aisance, vendent un jour jusqu'à leur chemise pour s'amuser. Ils semblaient enracinés ; ils s'envolent comme un chardon sec.

Ils ont eu, ils ont encore des maîtres moins doux que moi. N'avez-vous pas entendu parler de Taïeb Raïm ? C'est un propriétaire du centre. Il descend de ces féodaux qui, jusqu'à la fin du siècle dernier, taillaient et pressuraient le menu peuple comme ont pu le faire, chez nous, les seigneurs pillards du moyen âge. Le père même de Taïeb Raïm était un noble brigand. Douce époque où le prince héritier, le bey du camp, rassemblait une armée sous les murs de la capitale pour aller lever les impôts en province. Taïeb Raïm a

gardé de bonnes traditions. Je l'ai rencontré à Mactar, au marché du samedi. Il a des souliers jaunes, un complet de cheviote, une chaîne d'or sur le ventre. Il est décoré de la Légion d'honneur. Je lui ai demandé : « Manquez-vous d'hommes ? » Il a ri. Son œil luisait et il m'a répondu : « Jamais. Quand j'ai besoin de main-d'œuvre, je monte dans le djebel et j'invite les bonnes gens à descendre chez moi. S'ils élèvent des objections, je mets le feu au douar, et ça décide les hésitants. »

Heureusement, les Taïeb Raïm deviennent rares. Ils finiront par disparaître ou par se transformer.

Voyez ces grandes tables de pierre dressées dans les champs, comme des menhirs : ce sont des lames de tuf sur lesquelles se brisaient nos charrues. On les soulève une à une, comme des couvercles. Nous les aurons bientôt toutes emportées. La terre sera franche et meuble, d'un bout à l'autre du domaine. Quelques parcelles sont encore cultivées à l'ancienne mode : les ouvriers arabes tournent autour des touffes de bruyère ou de jujubier plutôt que de les arracher. Coutume pitoyable, condamnée chez nous, heureusement. Sous ces broussailles, la terre cache des souches compactes, puissantes. Je les donne à qui les arrache, maintenant. Il me faut d'ailleurs ouvrir l'œil : les bougres, qui, pendant

des années, ont respecté ces sales buissons, se battent maintenant au couteau, à qui extirpera les souches pour les vendre aux charbonniers.

Je vis sur le dos de mon cheval et galope de ferme en ferme, de douar en douar. La vue des bêtes bien soignées exalte en moi la joie de la santé. Livrés à eux-mêmes, animaux et gens deviennent la proie des parasites. La santé n'est pas une vertu naturelle, c'est l'enjeu d'une lutte savante.

Il faut avoir vécu dans ces pays pour attacher un sens précis à la parabole des vaches maigres. Je vous l'ai dit, j'ai fait venir des zébus. Ce monstre me plaît ; il est dans le style du pays : il a une bosse. Ici, toutes les bêtes raisonnables ont une bosse, une réserve pour les mauvais jours : le chameau, le mouton. Oui, le mouton : sa grosse queue, qui lui bat lourdement l'arrière-train, est-ce autre chose qu'une bosse ? Le fellah lui-même a sa bosse : le silo plein de grains.

J'admets le chameau pour mes gens. Je n'en ai point, je n'en veux point. C'est un serviteur endurant, certes, mais chétif. Il ne peut porter un lourd fardeau. Il meurt à tout propos, et sans dire pourquoi. Il est galeux, persécuté par la vermine, il faut sans cesse le badigeonner de goudron. Il est morose, vindicatif. Sa tête, à l'époque du rut, exhale une odeur qui m'est in-

supportable. Les amours du chameau ! Cela vaut d'être vu. La femelle est accroupie sur le sol. Le mâle se hisse en bonne posture et les deux bêtes font entendre un concert de hurlements sourds. Toute la famille des bédouins, au grand complet, assise en cercle dans le sable, contemple attentivement cette scène. Après quoi, pour honorer les héros de cette fête intime, on leur partage une large ration de cactus : la bouche de ces animaux est à l'épreuve du rasoir.

Mais vive le chameau pour les enterrements ! Nombre de mes paysans, originaires du centre, entendent, s'ils ont quelque pécune, se faire enterrer sous les murs de Kairouan. Le cadavre, enveloppé d'un tapis aux couleurs éclatantes, est ficelé contre une planche et arrimé sur le chameau. L'allure de ce quadrupède convient à des funérailles. Derrière, trotte le chamelier qui porte son long gourdin, à deux mains, en travers de la nuque. Et, plus loin, sur un autre chameau, chemine la veuve. Elle est parfois jeune encore, belle et parée, couverte de bijoux et d'étoffes rouges. J'en ai vu qui souriaient en découvrant leurs dents. Le cadavre à destination, les laveurs s'en emparent et la veuve commence de se lacérer les joues et de crier. Elle laissera, durant toute une année, la crasse s'épaissir, en croûtes, sur ses bras, pour attester sa douleur et sa fidélité.

Vous regardez à vos pieds. Observez combien les insectes courent vite. Plus vous avancez vers le sud, plus les bêtes deviennent agiles. Il leur faut faire de grands trajets pour gagner le point d'eau. Quand je siffle un de mes ouvriers, je peux deviner son origine au pas qu'il prend pour me rejoindre : l'homme du sud vient en courant.

Ah ! voici Belgacem, harcelant sa bourrique. Belgacem a onze ans. Il est doux, gracieux et gai. Il va venir près de nos montures et nous suivre un petit moment en jacassant comme une pie. Il va souffler sur la poudre de nos bottes, épousseter notre tunique, caresser la croupe des chevaux, rire, sauter à nos genoux. Est-il rien de plus élégant, de plus aimable que Belgacem ? Son regard vous semble un peu trop luisant. Vous vous demandez pourquoi ce bel enfant de pauvres porte un si beau turban. Ce n'est pas une parure, c'est un pansement. Belgacem a la tétigne. Il a la vérole, en outre, comme tous les gens de la campagne. Enfin ses yeux sont déjà pris par le trachome : il a des chances d'être aveugle avant d'arriver à l'âge d'homme.

Que faire en faveur de Belgacem ? Que faire pour tous ces malheureux ? Il faudrait, pour les sauver d'eux-mêmes, une patience, une obstination de saint. Ils sont minables et le médecin coûte cher ; comme les paysans de chez nous, ils regardent à un sou s'il s'agit de leur santé ;

mais ils payeront volontiers un louis pour quelque certificat médical : ils sont plus procéduriers que des Normands. Ils disputent de toutes choses et sont désarmants, à ce jeu. Quand Belgacem était encore un menu marmot, il est tombé gravement malade. Sa mère a fait venir le docteur Henriot, dont je voudrais vous parler un peu. Le praticien a demandé dix francs, prétention assez modeste, car il venait de loin. « Quoi ! s'est écriée la femme. Tu me demandes dix francs, pour un si petit enfant ! Qu'exigeras-tu donc pour soigner son père, qui est vingt fois plus gros et plus grand ? »

Nous avons eu le choléra, il y a une douzaine d'années. Quelle hécatombe ! La population des villages fondait à vue d'œil. Le docteur Henriot s'est révélé, en cette occasion. C'était alors un tout jeune homme, timide, rougissant comme une demoiselle, mais plus ferme et plus franc que l'acier. Il pénétrait dans tous les gourbis et distribuait les drogues du gouvernement. Je ne sais quel misérable fit alors courir le bruit que ces drogues devaient empoisonner les malades. Le docteur Henriot, désespéré, prit un parti fort simple : il buvait à chaque bouteille avant de l'offrir aux fellahs. Huit jours après, le pays était retourné : quand Henriot arrivait dans un village les mains vides, par hasard, les gens lui disaient : « Si tu n'apportes pas de remèdes,



pourquoi viens-tu ? » Le choléra, peu de temps après, lâchait pied.

Les poux, les puces, voilà qui est plus tenace que le choléra. Parfois, un nomade change sa tente de place, et le terrain qu'il abandonne grouille de vermine : on dirait une fourmilière. Il m'est arrivé d'entrer dans un gourbi pour y donner des ordres et des conseils. J'en sortais, mon pantalon noir de puces jusqu'aux genoux.

Les dégrasser et les nourrir, voilà ce qui me fait rêver. Quand plusieurs années de sécheresse se succèdent, les gens du sud, qui ne sèment pas toujours une fois par lustre, remontent vers nous en caravanes loqueteuses. Un homme de cœur éprouve alors de la honte à manger le pain qu'il a gagné. Une fois, je goûtais, à cheval, d'une miche et d'une sardine. Deux enfants me regardaient, de loin, des enfants venus on ne sait d'où et que je ne connaissais pas. Soudain, j'ai remarqué que leurs yeux s'élargissaient et que leurs mâchoires remuaient à vide, rien qu'au spectacle de mon repas. Je leur ai jeté la miche et je suis parti, au galop, par crainte de les voir se battre. Quand je pense à cette scène, le rouge me monte à la face.

En 1923, j'ai vu, sur la route de Medjez, des gens qui fouillaient le crottin des chevaux pour y chercher les grains mangeables.

Avant la guerre, les peuples d'Europe sem-

blaient avoir oublié la famine. Ils ont recommencé les uns d'en souffrir et les autres d'y penser. Il y a dix ans, le vieux fléau nous paraissait un souvenir du moyen âge ou de l'ancien régime. Et voici qu'il rentre en scène avec sa besace vide, ses joues creuses et son regard noir. Les gens d'Europe ne savent donc pas que la famine règne encore sur presque toute la face du monde. Qu'on la chasse : elle reste aux aguets. Elle profitera du moindre moment de désordre, d'un conflit, d'une révolution, d'une épidémie, de l'imprévoyance des maîtres ou de la stupidité des esclaves. Elle est toujours prête à châtier nos égarements.

Impossible, ici, d'oublier la famine. Elle campe aux portes du pays. Elle a son quartier général dans les sables du sud. Que la pluie manque, et la famine remonte en grand cortège vers le nord. Elle est tout de suite à son aise : elle retrouve ses habitudes, ses victimes et ses complices. Elle a ses ennemis aussi ; mais nous sommes encore trop peu nombreux, trop inquiets, trop timides, trop désarmés. Patience !

Et, cependant, regardez-les. Dans l'ombre de ce gourbi, devinez quelle est cette chose blanche qui remue. C'est une femme. Vous ne voyez ni son corps ni son visage, estompés dans les ténèbres ; ce que vous voyez, ce sont ses dents. Elle les a frottées, ce matin, pendant une heure, avec

la racine du noyer, le souak. Elles sont belles, ces dents qui ne servent pas tous les jours.

Voici que la femme sort de sa tanière pour nous saluer. Elle n'est ni voilée ni farouche. Elle a l'air, en même temps, d'une bête et d'une princesse. La démarche pieds-nus lui donne une noblesse inimitable. Ses gestes, une grande tragédienne pourrait les lui envier. Et quelle souplesse ! Elle ne ploie jamais les genoux pour ramasser quelque chose à terre. Qu'elle cuise les aliments, qu'elle façonne un vase d'argile ou tire sur les pis de sa chèvre, elle est toujours parée comme pour une fête, toujours prête pour l'amour. Elle porte sur elle toute la fortune du ménage : ces gros bijoux d'argent que l'on fabriquait, naguère encore, en fondant les pièces de cent sous ! Sa voix est enrouée, parce que le village est épars et qu'on se parle toujours de loin ; mais cette voix est belle quand même et musicale et pathétique. Le collier qui saute sur cette gorge dorée, il faudrait le voir de près. Il est fait de morceaux de verre, de coquillages, d'amulettes. Et la pièce principale, celle qui pend entre les seins ? Ne cherchez pas : c'est une canule d'ébonite, une canule à injections. Tout est parure.

Quant aux pièces de monnaie mêlées à la coiffure, un numismate y trouverait plaisir. On y peut lire, en abrégé, l'histoire du pays, y relever

la trace des civilisations qui se sont succédé dans l'Afrique du nord.

Les enfants vous intéressent ? Les pauvres n'ont guère que leur corps pour s'amuser. Pas de jouets, sinon la koura, cette pileuse balle de chiffon qu'ils se disputent, comme au golf, à coups de trique. Certains jouent à la poupée avec une mâchoire de mouton habillée d'un lambeau de laine. Ils sont morveux, chassieux, leur nez coule et souvent leurs oreilles. Certains sont fardés quand même : ils ont les ongles des pieds teints au henné, un long coup de pinceau noir passe d'un de leur sourcil à l'autre en dessinant, au-dessus du nez, une arabesque capricieuse. Ils sont presque tous tatoués.

Que voulez-vous, ces pauvres gens sont glorieux. Je possède encore huit louis d'or, depuis la guerre. Tout le domaine les connaît. Quand on célèbre un mariage, les louzirs, les garçons d'honneur, viennent m'emprunter mes huit pièces et ils jouent, toute une soirée, à se faire des cadeaux imaginaires. Ils me rendent mes louis le lendemain.

La musique, en toute circonstance, est nécessaire à leur exaltation. La musique ? C'est le rythme que je veux dire. Nous avons, dans la vallée, une mare vaseuse alimentée par quelques sources. Il faut la nettoyer à la fin de chaque hiver. La moitié d'un village s'y emploie. Cepen-

dant l'autre moitié joue de la musique sur la rive. Il faut encourager les travailleurs. Chaque pays connaît un chant qui possède cette singulière vertu. Je voudrais vous faire voir la scène : la fraction qui a le plus chaud et qui sue à grosses gouttes, ce n'est pas celle qui besogne, mais bien celle qui excite l'autre.

Tout cela vous semble comique, burlesque, peut-être un peu ridicule. Certes, ridicule comme la Bible ou comme les poèmes antiques. Ces grands livres, pour les comprendre il n'est sans doute pas inutile d'avoir vécu dans ce pays. Souvent mes moissonneurs réclament le droit de glanage pour leurs femmes. C'est une coutume séculaire. Je sais ce que cela veut dire. L'homme qui coupe à la faucille prend les tiges de blé poignée par poignée : mais il écarte le petit doigt et tout ce que saisit ce petit doigt tombe à part. « Laissez choir des épis ! »

Un de mes fermiers avait deux filles. Certain garçon se présenta pour épouser la plus jeune. « J'accepte, dit le père ; mais tu travailleras comme mon khammes pendant trois ans. » Ce qui fut accepté. Le temps accompli, le fermier dit : « C'est l'aînée de mes filles que je te donne en mariage. Si tu veux aussi la plus jeune, il te faut être encore mon khammes pendant trois ans. » Le garçon était amoureux et donna trois autres années. Vous connaissez cette histoire.

Elle est racontée tout au long dans l'Ancien Testament.

Une autre fois, je vous parlerai de ma vie, de ma femme, que j'ai choisie chez nous, dans une ville de province, et qui, maintenant, dresse des poulains et m'aide à gouverner ce petit monde. Je n'oublie pas la France ; mais je ne la comprends plus toujours. Je suis trop près du sol élémentaire, trop mêlé aux hommes primitifs. Parfois, je lis les journaux de la métropole ; ils me déplaisent et me déconcertent. Ils parlent toujours de civilisation. Eh ! la chose est bien simple. Le civilisateur est l'homme qui plante des arbres. Allons, faites le serment de planter au moins un arbre, un seul arbre dans toute votre vie.

J'en ai planté beaucoup déjà. J'espère en planter beaucoup d'autres, si toutefois on me laisse faire à ma tête. Car, ici, je ne suis pas chez moi : ce grand domaine appartient à une société qui veut bien m'en confier le soin. Les administrateurs sont des gens intelligents et généreux ; ils savent apprécier mes efforts. Depuis le premier mars, je gagne dix-sept cents francs par mois. Avouez que, pour un homme de mon âge, c'est un assez joli traitement.

## CHAPITRE VII

QUI TOUCHE A CERTAINES PRATIQUES RELIGIEUSES.

**U**NE belle fruiterie, voilà ce que j'aime. L'étalage de Moktar Koubaâ me plaît, entre tous. Quelle ordonnance ! Quel goût ! Les oranges, par pyramides ornées de fleurs et de feuillage, les carottes dardées comme des flammes roses, les gros oignons de cuivre oxydé, les fenouils renflés en massues, les chapelets de piments pourpres, toutes ces choses délectables réjouissent l'œil et l'odorat. Ajoutez les petits fromages de chèvre, les œufs que Koubaâ jure et date en les retournant d'un coup sec, les scouffins de pois ou de fèves, les tonnelets d'olives, le henné, renommé pour les soins du corps, les sacs de holba, graine précieuse pour engraisser les dames juives.

Koubaâ n'est pas un illettré. Il écrit sa correspondance lui-même, tient ses comptes, entend quelques mots de français. Je vais souvent chez lui, faire emplette de dattes ou de mandarines, et je lui pose maintes questions auxquelles il répond en souriant. Il a trente ans, il est marié, père de deux petites filles. Il semble content de ses affaires, n'ignore pas l'usage du chèque et rêve d'un compte en banque.

Quand je prends congé de Koubaâ, l'excellent garçon pose une main sur sa poitrine et me dit, en arabe, une phrase qui signifie : « Le poisson soit sur toi ! » Ça me fait plaisir et, pour peu que le poisson s'en mêle, j'espère éviter les maladies, les mauvaises rencontres, les dettes, la mort et diverses autres calamités.

Koubaâ mène une existence laborieuse. Il ne boit jamais d'alcool ; il fréquente peu le café. Il fume quelques cigarettes de tabac, parfois une petite pipe d'arar, qui est du genévrier mêlé de soufi, et c'est tout. Quant au cinéma, c'est un divertissement encore inconnu dans notre petite ville.

Le vendredi soir, la confrérie des Aïssaoua tient son assemblée. Koubaâ ne manque jamais d'y prendre part.

On se réunit hors des murailles, chez Kassim, dans un hameau. Les membres de la confrérie arrivent par petits groupes. L'un porte la ban-



nière, les autres des tams-tams. Koubaâ, qui n'est pas musicien, se présente les mains vides. Il y a des gens de la campagne, aux pieds nus, aux vêtements loqueteux, il y a des citadins coiffés de beaux turbans vert-bouteille et chaussés de sandales élégantes.

La nuit vient de tomber, avec la fraîcheur. Les hommes, avant d'entrer chez Kassim, allument, au bord de la route, un feu de palmes sèches et de branchages. Ils se chauffent les mains, les jambes et font sauter les tambourins au-dessus de la flamme pour en raffermir la peau. Puis ils dispersent les tisons, se lèvent, se serrent les uns contre les autres et gagnent la maison de Kassim en chantant un hymne dont l'accent est mâle et guerrier.

La fête aura lieu dans une cour carrée, au milieu de laquelle végète un dattier trapu. Quelques bougies, des lanternes déforment et multiplient les ombres des assistants. A pénétrer dans cette cour, le bon Koubaâ éprouve du plaisir. Il est gai, il chante et, dans l'intervalle des couplets, donne une bourrade à ses amis ou plaisante à voix basse comme font parfois, chez nous, les grands garçons du catéchisme de persévérance.

Kassim paraît et, sous le regard sévère du chef, tout le monde se tient coi. Les musiciens s'installent d'abord. Ils sont nombreux, enflam-

més d'ardeur. Le plus habile d'entre eux brandit un tambourin large comme un bouclier. Ils clament, tous ensemble, une âpre prière, et la fête commence.

Koubaâ est assez content, mais il n'est pas particulièrement en train. Il demeure à l'écart, dans l'ombre. Il semble attendre une inspiration. Cependant Kassim a frappé dans ses mains. Deux hommes se sont présentés à l'appel. L'un est un chaudronnier de la ville, l'autre un aiguadier, un paysan. Ils se prennent par le bras, face aux musiciens et commencent à osciller. Kassim indique les mouvements et bat la mesure, tel un chef d'orchestre. C'est d'abord une danse de la tête et du buste, une salutation que l'on scande, que l'on règle en proférant une prière. Cette danse produit tout de suite grand effet : quatre gaillards sortent de l'ombre et viennent se ranger à la gauche de l'aiguadier. Ils se prennent par le bras et oscillent en cadence. L'orchestre, à leur vue, redouble de fougue pour les honorer et les donner en exemple. Vêtu d'une cachabia grise, ses mains longues et simiesques tendues en avant, Kassim règle le ballet.

Les femmes sont massées dans un coin ; pour la plupart, des bédouines vêtues de bleu. La musique ne tarde pas à leur ébranler les nerfs. Elles poussent, de minute en minute, comme des femelles en douleurs, un cri grêle, aigu, grelot-

tant. Elles sont accroupies contre la muraille et l'une d'elles, soudain, secouant sa tignasse ainsi qu'un flambeau, la lance en avant d'un coup de nuque, puis à gauche, puis à droite et finit par lui imprimer une agitation si nerveuse que les longues mèches se dressent et tremblent, saisies d'épouvante.

Alors les hommes crient plus fort. Leur prière est un hurlement. Ils ne sont plus six, mais quinze, mais vingt. La file bourgeonne à vue d'œil, Koubaâ est encore calme ; il éprouve pourtant une sensation singulière : son ventre est un tam-tam sur lequel rebondissent les paumes des musiciens. Les gestes de Kassim, ils atteignent Koubaâ, de loin, et le frappent, là au creux de l'estomac. Koubaâ respire avec peine. Et, soudain, le soulagement : Koubaâ vient de se précipiter vers la file. Il se trouve à la gauche de Saad, le nègre, qu'il méprise d'ordinaire, mais dont le contact lui procure, ce soir, une jouissance trouble. Au bras gauche de Koubaâ se pend Abdallah, un enfant de douze ans, peut-être. Il bâille, moitié de sommeil et moitié d'énervement. D'autres enfants sont de la fête ; ils sont novices encore et oscillent imparfaitement.

Kassim se démène ; il a l'air d'un prêtre et d'un professeur de gymnastique. La musique redouble de passion. Parfois, un rythme s'im-

pose, règne plusieurs minutes, atteint son plein développement, puis semble donner des signes d'inquiétude, s'embrouille une seconde et, soudain, sans mot d'ordre, sans débat, par l'effet, dirait-on, d'une tradition organique, engendre un rythme nouveau qui, lui-même, aura son adolescence, sa gloire et son agonie.

Maintenant, plus de trente démons oscillent au milieu de la cour. De temps à autre, Kassim fait un geste et le caractère de l'oscillation change. Ils ont oscillé d'avant en arrière, puis de gauche à droite, tous ensemble, puis en alternant de deux en deux hommes, puis en fléchissant les genoux. L'énergie semble leur venir avec le temps, en place de la fatigue. La prière balbutiante du début est devenue un aboiement rauque. Koubaâ éprouve une ivresse grandissante, comparable à celle des buveurs de vin, mais légendaire, sainte, bientôt divine. Tous ces hommes qui sont réunis là, ils n'ont eu besoin, pour se procurer cette ivresse, que d'eux-mêmes, de leur corps, comme dans l'amour. La musique ? Oui ! Koubaâ n'est plus très sûr de ne pas la produire naturellement, avec la peau de son ventre. Et comme elle est puissante ! Qu'elle est merveilleuse ! Koubaâ regarde le monde d'un œil brouillé. Les cris des femmes ne sont peut-être plus qu'une manifestation aiguë du plaisir de Koubaâ.

L'homme ne perd pas encore complètement conscience. Il regarde l'assistance, ceux qui ne sont ni musiciens ni oscillateurs. Koubaâ connaît un grand orgueil et, quand un nouveau fidèle se déclare, quand un des spectateurs, pris aux cheveux par le vertige, se dirige en titubant vers la file pour y prendre place, Koubaâ éprouve l'impression d'avoir fait une conquête.

Ah ! Quelles sont ces figures ? Des étrangers. Oui, des chrétiens. Koubaâ les reconnaît. Voici bien le médecin de la ville et, près de lui, ce monsieur qui vient, quelquefois, chez Koubaâ, pour y acheter des dattes et des amandes.

C'est à travers un brouillard épais que Koubaâ distingue ces personnages. Et l'envie lui vient de les effrayer, de leur faire une bonne farce. Il quitte le rang et s'avance, hurlant, les mains tendues.

Kassim est un chef attentif. Il empoigne Koubaâ et, pour l'apaiser, le baise sur la bouche. Koubaâ rentre dans le rang et se reprend à osciller. D'ailleurs, par de nouveaux changements de rythmes, l'orchestre prélude aux grands actes. Koubaâ quitte tunique et turban. Il apparaît nu jusqu'à la ceinture, le crâne rasé, sauf au sin-ciput, où s'enracine une longue mèche noire. Koubaâ enlace l'aiguadier et tous deux se dirigent vers un grand tas de cactus aux feuilles épineuses. Brève angoisse ; mais la musique

gronde plus fort dans le ventre de Koubaâ. D'ailleurs, l'aiguadier le pousse avec rage. Embrassés, les deux hommes roulent sur le lit de cactus. C'est comme un coup de fouet. Les dards de la plante hargneuse éperonnent Koubaâ de toutes parts. Il se relève, fou d'une joie sanglotante. Il se jette, une fois encore, sur les feuilles de cactus et s'y roule comme un chien sur une charogne. Le cri des femmes traverse l'âme de Koubaâ en grésillant : fer rouge. Ça fait du bien, ces cris, ces piqûres, cette colère ! Koubaâ se sent capable de grandes choses.

Il va se traîner aux genoux de Kassim pour recevoir des clous. Kassim en possède un plein sac : de belles pointes d'un demi-pouce. Il les distribue généreusement. Presque tous les enfants ont eu leur part. Voici le tour du petit Abdallah qui rampe devant Kassim en faisant, par avance, des mouvements de déglutition. On dirait d'un communiant saisi de frénésie mystique. Kassim réunit, entre son pouce et son index, quatre clous, la pointe en avant ; il touche le front d'Abdallah, prononce quelques paroles rituelles et, d'un geste adroit, glisse les clous dans le gosier de l'enfant. Puis, comme pour aider à la progression de cette étrange nourriture, il flatte la gorge d'Abdallah, de ses longs doigts retroussés, geste onctueux. L'enfant, satisfait, s'en va reprendre place dans la file hurlante.

Koubaâ se précipite. Il est un vétéran de cette pratique. Il a déjà gobé des clous, mangé des éclats de verre, mastiqué des scorpions. Il avalerait, à lui seul, tout un sac d'outils. Kassim est juste ; Koubaâ recevra son compte, pas davantage : cinq belles pointes. Elles passent comme une gorgée de lait.

Tandis que Koubaâ va rejoindre sa place dans la file des oscillateurs, son regard rencontre encore une fois celui des étrangers. De nouveau, le désir de mystifier ces gêneurs étreint Koubaâ. Il s'élance, les griffes en avant. Il n'est pas inquiet : il sait qu'on ne lui laissera pas faire de sottises. Il sait qu'on va le retenir. On le retient. Kassim sourit curieusement, remet Koubaâ dans le rang et, pour le calmer, cette fois, lui crache à la figure, grand signe d'amitié.

Il est écrit que Koubaâ sera le lion de la fête. Tous ces cris, toutes ces musiques ont fini par l'exalter prodigieusement. A chaque instant, il rompt la chaîne, s'échappe, se rue vers les étrangers impassibles. Il s'irrite à ce jeu. Vraiment, n'auraient-ils pas peur de Koubaâ, ces infidèles, ces fantoches ridicules, avec leur chapeau fendu, leurs gants et leurs lunettes ? Koubaâ commence à sentir certaine fureur lui remuer les entrailles. Qu'on le laisse, une seconde seulement, approcher ces maudits ! Il est capable de leur ouvrir le cœur avec ses ongles, rien que pour

leur montrer sa foi, sa puissance. Oui ! Qu'on le lâche une seconde ! En voilà bien assez ! bien assez ! Ah ! c'est en vain que Kassim s'efforce maintenant d'apaiser Koubaâ en lui crachant paternellement dans la bouche. Laissez-moi ! Je suis l'instrument d'Aïssa, le serviteur d'Aïssa ! Le jour de la vengeance est arrivé. Je veux étrangler, égorger, dépecer ces intrus, ces voleurs, ces damnés. Je veux... je veux...

Que se passe-t-il ? Koubaâ, tout à coup, sent un grand malaise trouble le suffoquer, l'anéantir.

Il est tombé, tout d'une pièce, à la renverse, entre les bras de Kassim. Il est tombé, contracté, frissonnant. Quatre hommes l'emportent à bout de bras, roide comme une planche.

Cependant la file démoniaque oscille avec colère. Kassim règle toujours la danse. Il est maintenant plus tranquille : il vaut mieux que Koubaâ soit hors de jeu. Son compte est bon, pour ce soir. Les hurlements redoublent. Les tams-tams grondent. Les cris des femmes percent la nuit jusqu'aux étoiles.

Impassibles, les étoiles. La nuit est pure, froide, sans un souffle. L'odeur du benjoin, qui brûle, dans les canons, avec de la graisse de mouton, ne parviendra pas à troubler le calme souverain du ciel sombre. Parfois, de grands chiens blancs sautent d'une terrasse à l'autre, fantômes souples et silencieux.



Demain matin, je reverrai Koubaà, derrière ses chapelets de piments et ses barillets d'olives. Il sourira, placide, un peu las. Il sourira, de ses yeux tuméfiés par la fatigue. Il sourira comme les autres jours. Il me vendra des oranges et nous causerons benoîtement.

Le poisson soit sur toi, Koubaà, et la paix dans ta demeure ! Mais mon cœur est triste à cause de tout ce que j'ai vu.

Damach ! Mustapha ! Vous tous, mes amis, hommes instruits, hommes de mœurs tempérées, priez, je vous en conjure, priez Koubaà de renoncer à ses égarements. J'engagerai, pour ma part, mes compatriotes à renoncer aux combats de boxe, aux mastroquets et aux beuglants.



## CHAPITRE VIII

### VIE DE SLIMA.

#### I

C'EST au tombeau de Sidi Abdallah bou Djélida, une nuit de pèlerinage, que nous aperçûmes Slima pour la première fois. Elle était, comme ses compagnes, accroupie dans la poussière, enveloppée de fumées et de clameurs.

Elle portait un turban noir, orné d'un double rang de sequins. A la lueur des bougies disposées sur le catafalque, entre les hampes des étendards, Slima nous parut jeune et belle.

Elle vint à maintes reprises, par la suite, consulter mon ami Bernard. Nous fîmes connaissance. Il nous arrivait de rendre visite à Sli-

ma, le soir, dans une petite chambre basse, au marché de Tataouine. C'est là que nous l'entendîmes raconter sa vie et réciter les petits poèmes qu'elle composait pour l'allègement de ses peines.

Mabrouka, sœur de Slima, assise contre la muraille, tenait une fillette endormie sur son sein. Slima plongeait ses doigts dans la chevelure de l'enfant et, tout en parlant, lui grattait doucement la tête. Elle s'arrêtait parfois, pour rire ou rêver, montrant ses dents frottées de souak. Le thé noir bouillait devant nous, sur la braise.

Slima parlait d'abondance. Mon ami Bernard notait et traduisait, au fur et à mesure, le récit qu'on va lire et que j'ai transcrit fidèlement.

## II

Mes premiers souvenirs ne remontent pas au delà de ma septième année. J'étais une petite fille en chemise et ne savais pas encore agraffer la melhafa.

En ce temps-là, une dispute s'éleva entre mon père et ma mère. Dieu décida leur divorce et, lorsqu'ils se séparèrent, ma mère me prit à part :

— Qui suivras-tu, me dit-elle, de ton père ou de moi ?

— Je suivrai mon père.

Après avoir abandonné maman, mon père m'emmena donc et nous allâmes poursuivre la vie dans l'île de Djerba. Dès notre arrivée, mon père se mit au travail. Nous demeurions ensemble. Il apportait le blé, l'orge, l'huile, tout ce qui était nécessaire à notre subsistance. Sa tâche de chaque jour terminée, il rentrait, prenait l'orge, le grillait, le nettoyait et le passait à la meule lui-même, car j'étais encore trop petite pour lui prêter assistance.

A l'heure du repas, s'il y avait du couscous, il le roulait de sa propre main ; s'il y avait de l'aïch, il pétrissait la pâte, la cuisait et me donnait à manger, comme le passereau fait à ses petits.

Peu après, Kmar, ma mère, vint, elle aussi, vivre dans l'île de Djerba.

Un jour d'entre ces jours, mon père m'apporta de l'orge et s'en fut à Midoun, pour le marché, car c'était un vendredi.

Je pris l'orge et posai le plat sur les trois pierres du foyer. Je me disposais à faire griller le grain quand maman m'aperçut ; elle habitait une hutte du voisinage :

— Que vas-tu faire ?

— Je vais faire griller notre orge.

— Attention, ma fille, tu n'en es point capable.

— Ce n'est pas ton affaire !

J'allumai le feu sous le plat et tout alla bien jusqu'au moment où les flammes gagnèrent les herbes sèches de notre hutte.

Par bonheur, ma mère, ma tante et des voisines s'en aperçurent et arrivèrent en courant. Ma tante me tendit la main et me tira de la hutte qui se trouvait à demi consumée déjà. Le feu s'étendit et détruisit non seulement notre hutte mais trois des huttes voisines.

Les femmes appelaient, tout en travaillant à éteindre les flammes. Je courais emplir de pierres le pan de ma chemise et je lançais ces pierres dans le feu, pensant l'étouffer ainsi. Enfin des hommes, revenant du marché, mirent fin à l'incendie.

Nous restions dépourvus. Mon père bâtit une nouvelle hutte, où nous demeurâmes jusqu'au début de l'été.

C'est alors qu'avec ma tante paternelle, ma mère et ma tante maternelle je partis pour Métameur, notre pays.

Mon père resta dans l'île de Djerba et s'y remaria.

Kmar, ma mère, poursuivit jusqu'à Médenine. Moi, j'accompagnai ma tante paternelle, qui m'avait demandée à mon père, comme aide.

A Métameur, c'est chez elle que je demeurai. Je l'aidai de mon mieux ; elle s'habitua bien à moi et m'aima.

Ma tante avait un vieux mari et un fils, nommé Belgacem, qui était célibataire et cherchait, en ce temps, de ci de là, quelque occasion de mariage. Ma tante surprit ce dessein et dit à Belgacem :

— Si tu veux que nous restions d'accord, tu ne prendras pas d'autre femme que ta cousine.

Il répondit : « C'est bien » et partit ailleurs gagner sa vie.

Et c'était le temps où j'allais, avec les femmes, puiser l'eau dans un halleb. Or, la nouvelle se répandit que je devais épouser le fils de ma tante et les gens rirent de moi.

Je pensais : « Ils rient de moi et disent que je suis petite parce qu'ils me voient porter de l'eau dans ce halleb. Demain, si je vis, j'irai donc au puits avec une cruche, comme font les femmes, et personne ne se moquera plus de moi. »

Le lendemain, la troupe des femmes passant sur le chemin du puits, je saisis, sans hésiter, une cruche et les suivis. Me voyant faire, ma tante cria : « Elle est trop lourde pour toi. » Je ne voulus rien entendre.

J'arrivai jusqu'au puits, remplis ma cruche et m'en revins. A mi-chemin, je tombai sous le poids de cette cruche et la brisai.

Je me tournais de tous côtés, dans la crainte que l'on ne m'ait vue. J'aperçus un groupe d'hommes où l'on riait. Je regagnai notre tente en courant. La sœur de mon père s'enquit de la cruche. Je lui avouai être tombée et l'avoir cassée.

Je repris donc l'habitude d'aller à l'eau avec mon halleb, et rien ne changea plus dans ma vie jusqu'au jour où mon père envoya sa nouvelle femme, ma marâtre, pour me chercher et me remmener à Djerba.

A peine arrivée, cette femme voulait repartir avec moi. Ma tante me prit à part et dit :

— Si tu m'aimes comme je t'aime, tu feindras de t'en aller avec ta belle-mère ; mais, à Médénine, mon vieux te rejoindra et t'enlèvera.

Je la rassurai et suivis ma marâtre. Aussitôt à Médénine, celle-ci me remit aux soins de ma vraie mère, qui vivait là, et sortit. Bientôt, le vieux mari de ma tante nous rejoignit. Ma mère, en le voyant, comprit la ruse et lui demanda pourquoi il était venu.

— J'ai perdu, dit-il, une petite ânesse et suis en train de la chercher.

Puis, remarquant que ma belle-mère était absente, il avoua la vérité et dit à Kmar, ma mère, qu'il était venu me reprendre. Il savait bien que maman n'élèverait aucune objection contre ce projet.



Ma mère trouva, comme prétexte, de m'envoyer querir un mortier. Je sortis, insouciant, dans l'intention de rapporter cet objet et je n'eus soupçon de rien jusqu'au moment où je vis venir à moi un homme du gasr Métameur, un homme que je connaissais bien. A voix forte, il m'ordonna de marcher devant lui. J'eus peur et avançai. Il me poussait comme une chèvre.

C'était un des camarades que le vieux de ma tante avait amenés avec lui pour aider à mon enlèvement. Dès que nous sortîmes du gasr Médenine, cette compagnie commença de faire parler la poudre. Tous étaient joyeux. Il y avait, avec eux, un nommé Belgacem El Bihim qui restait toujours en arrière. Ils lui criaient : « Kourch ! kourch ! » comme on fait pour exciter les ânes.

Nous arrivâmes enfin à l'oued le plus proche du gasr Métameur. Ils me cachèrent là, puis vinrent me reprendre pour me conduire chez la sœur de mon père.

Sans tarder, elle et son mari envoyèrent chercher leur fils.

Trois ou quatre jours plus tard, j'étais à mou-dre le grain, seule sous la tente, quand je vis entrer Si Belgacem, mon futur mari.

— Est-il vrai, dit-il, que la femme de ton père est venue te chercher, mais que mon père vous a rejointes et t'a ramenée avec lui ?

— Oui, c'est vrai.

— Bien, je ferai mine de n'en rien savoir et d'ignorer leurs projets.

Il vint s'asseoir près de moi et y demeura jusqu'à l'arrivée de ses parents.

Le retour de leur fils les remplissait de joie. Ils dirent, nous regardant : « Il ne reste plus qu'à les marier. »

Un de leurs cousins devait aussi marier son fils. On prit jour et l'on s'entendit pour ne faire qu'une seule fête.

Celle-ci commença bientôt. Ce furent, toutes les nuits, des chants, jusqu'à ce que vînt le soir du hezzan, le soir de la danse.

Ce soir-là, en m'habillant, mes amies me placèrent dans la main une poignée de cendres et dirent : « Lorsque tu t'approcheras de l'autre fiancée, jette-lui la cendre et tu paraîtras la plus belle à tous les yeux. » J'étais un peu petite pour mes vêtements ; avant de me les ajuster, mes amies durent s'y reprendre à cinq ou six fois. Je tenais toujours la cendre dans mon poing fermé.

Enfin je fus parée. On me conduisit vers les danseuses. En passant près de l'autre fiancée je lui jetai la cendre et l'on me fit agenouiller devant ma pierre.

Appuyée à cette pierre, je devais secouer vivement la tête et lancer à droite puis à gauche le

lot de ma chevelure dénouée. J'étais maladroite et dus cesser bientôt ce jeu.

Dans le brouhaha des voix, parurent les deux fiancés. Ils répandirent l'argent avec munificence. Le tabbal tenait le tambour et annonçait les dons. Les garçons se retirèrent et nous rentrâmes sous nos tentes, avec les femmes.

Le lendemain, nous fûmes, l'autre fiancée et moi, hissées chacune dans notre jahfa. Toute la société sortit. Les chevaux étaient déjà rassemblés hors du gasr. Les courses et les jeux commencèrent et durèrent jusqu'à ce que cavaliers et montures en eussent leur saoul.

Revenue sous la tente, je fus entourée par mes cousines qui se mirent à me parer en chantant des chants consacrés. Cependant, mon fiancé recevait, de son côté, les soins de ses amis.

A l'approche du soir, mes cousines me donnèrent la dernière leçon : « Ton fiancé va bientôt venir. Sois sur tes gardes et bondis comme un démon. Frappe-le de ce bâton, avant qu'il ne te frappe lui-même. Si tu l'atteins la première, il sera soumis. S'il frappe avant toi, il sera ton maître pour toujours. »

Je tenais en main la matraque de bois dur, ornée, à son extrémité, d'un pompon parfumé. J'étais prête à frapper. Nous entendîmes approcher, dans une rumeur grandissante, le cortège de mon fiancé. Soudain les coups plurent sur le

tissu de la tente : tk... tk... tk... tk... Saisie d'effroi, je laissai tomber mon bâton. Aussitôt mon fiancé se précipita sur moi et me frappa sans que j'aie pu me dérober.

Un agneau fut apporté. Nous sortîmes avec tout le monde.

On m'avait dit : « Tu maintiendras l'agneau jusqu'à ce que ton fiancé l'ait égorgé. Tu lâcheras alors la bête pour courir, de toutes tes forces, vers la tente. Si tu y parviens la première, tu resteras la maîtresse victorieuse. »

Toute tremblante, je maintenais l'agneau. Belgacem l'égorgea très vite et se précipita vers la tente, galopant comme un jeune cheval. Je restais debout, ébahie, incapable de faire un pas.

Les femmes me ramenèrent sous la tente.

Les compagnons de mon mari jouaient à la belgha, comme il est d'usage. La paire de sandales jaunes fut maintes fois jetée à terre et les joueurs, selon leur adresse, étaient proclamés « sultan », « ministre » ou « voleur ». Ce jeu fini, chacun rentra chez soi et je demeurai seule avec mon mari.

Peu après minuit, satisfaction nous fut donnée.

Notre « ministre » tira un coup de feu, en signe de contentement. Ma mère accourut, ainsi que nos proches. Tous purent se réjouir à la vue de ma chemise.

Nous restâmes dans cette joie pendant sept

jours. Le dernier de ces jours, nous allâmes cueillir des fleurs, selon la coutume des jeunes mariés.

De retour au logis, on me lia les genoux, à la mode du pays, et l'on me donna un demi-décalitre de blé. Je le moulus et en fis la gessâa chel-tetni, plat du septième jour, qui marque la fin des noces.

Après mon mariage, je passai deux bonnes années sans grossesse. La troisième année, je devins enceinte. Lorsque ma mère et mon mari l'apprirent, leur joie fut grande. Les neuf mois comptés et les douleurs ne venant pas, j'allai chez le barbier. Il me prêta son bassin, qui fut rempli avec de l'eau de fleur d'oranger. Je bus et me coiffai du bassin. Le résultat ne se fit pas attendre : huit jours plus tard, je fus saisie par les douleurs. On alla querir la sage-femme. Je passai quatre jours à souffrir : tous désespéraient de ma vie et me considéraient comme perdue.

Le cinquième jour, la sage-femme put proclamer ma délivrance.

— Que tiens-tu, ô sage-femme ?

Elle répondit :

— C'est une femelle.

Nous étions joyeux d'avoir cette petite fille et nous l'appelâmes Bournia. Malheureusement, elle ne vécut que quarante jours.

Je passai quatre années de suite sans enfanter, si bien qu'on me regardait comme définitivement stérile.

J'allai voir une négresse de notre voisinage. Elle me remit la moitié d'un foie de serpent. Je le fis brûler sur des braises et en aspirai la fumée, comme il m'avait été prescrit. Puis j'allai me coucher dans le lit de mon mari. Peu de temps après, je devins enceinte pour la seconde fois.

Au septième mois de ma grossesse, mon mari — que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! — fut rappelé par son Maître. Deux mois plus tard, je mis au monde un enfant mâle que j'appelai du nom de son père : Belgacem.

Je restai veuve six mois, puis un nommé Mohamed Mguebli me demanda en mariage. Cet homme avait déjà une femme qui était ma grande amie. Lorsque je sus qu'il prétendait à ma main, je dis : « Je n'épouserai pas ce Mohamed, d'abord à cause de sa femme, mon amie, et ensuite parce que je n'ai pas d'amour pour lui. »

Instruit de mes propos, Mohamed répudia sa femme. Il distribua de l'argent autour de moi et corrompit si bien les miens qu'ils me contraignirent à épouser cet homme que je n'aimais pas. Je l'épousai donc, puisque c'était écrit.

Ce fut un mariage de veuve, vite conclu, sans noce, sans repas.

Dès les premiers jours, mon nouveau mari,

pour se venger de mon mépris, me fit éprouver sa mauvaise humeur et sentir ses coups. La profonde aversion que je nourrissais pour lui grandit de jour en jour. Je commençai de le contrarier autant que je pus.

Que fit-il ? Il prit une autre femme et s'en servit pour exciter en moi la jalousie. Il couchait avec cette femme, jouait et riait avec elle. J'étais dans la même tente qu'eux, comme une chienne. Tout ce martyre pour avoir refusé un homme que je n'aimais pas.

Je finis par m'enfuir de cette tente et retournai chez mes parents en me plaignant des traitements que m'avait infligés Mohamed. Deux mois, je demeurai chez mes parents, à boudier. J'envoyais sans cesse demander à mon mari de me répudier. Il refusait et de me répudier et de me reprendre.

J'allai me plaindre au cadi. Je fis désigner un avocat pour plaider mon divorce. J'eus gain de cause.

Je restai seule huit mois, au bout desquels un nommé Salah se déclara.

Ce mariage me fut proposé par des intermédiaires. Elles vinrent me voir, firent l'éloge de leur client et me demandèrent un mot de consentement. Je leur répondis :

— Tant que je n'aurai vu votre Salah, je ne puis rien vous dire.

— Tu as raison. Tes parents l'inviteront et tu le verras.

Ainsi fut fait et lorsque Salah vint, dans la soirée, je le considérai longuement. Non contente de l'avoir vu à la flamme des lampes, je voulais le voir de jour et le lui fis savoir par les femmes. Sa réponse me fut transmise :

— C'est facile. Assez pour ce soir. Demain, si nous vivons, nous nous rencontrerons à la mosquée.

Je passai la nuit, étendue, à compter les heures en attendant l'aurore. Debout dès les premières lueurs du jour, je me mis en route vers la mosquée où nous avions rendez-vous. J'y pénétrai donc et attendis notre petit frère.

Un peu de patience et le voici qui s'approche. Sa démarche est celle d'un homme sûr de soi. A peine arrivé, il laisse tomber un salut que je lui rends sans honte. Il me dit tout aussitôt :

— O fille de bonne race, je suis venu vers toi, aspirant à ta main. Et toi ? Que t'en semble ? Consens-tu, ou ne consens-tu point ?

J'ai voulu dire « non ». J'ai dit « oui ». Je l'avais à peine vu. Il m'avait à peine parlé. Il était déjà maître de mon cœur et de tout mon être.

Il courut aussitôt au marché. Il y fit emplette d'un panier de beignets et d'un paquet de sucre et nous rentrâmes, côte à côte, à la maison. Comme nous arrivions, ma sœur m'interpella :



— Quel est cet homme ?

— Dis-moi : « Sois bénie ! » répondis-je. Je viens d'épouser cet homme aujourd'hui même.

— Alors que la bénédiction soit sur toi !

Le visage de ma sœur exprimait la joie. Elle proposa de nous préparer à déjeuner. Salah s'y opposa :

— J'offre moi-même le déjeuner que je prendrai chez toi. Vendredi prochain, s'il plaît à Dieu, je reviendrai. Que Slima soit prête. J'apporterai tout ce qu'il faut et emmènerai ma femme.

Ma sœur répondit : « Bien ! » Salah mangea et s'en fut.

Il vint le vendredi convenu. Quand nous nous en aperçûmes, son chameau s'agenouillait devant la maison. Nous sortîmes, ma sœur et moi, saluâmes le petit frère Salah et fîmes entrer le chameau.

Salah resta quelques instants avec nous, puis s'en alla faire son marché. Il rapporta tout ce qu'il fallait : un chapelet de viande, du pain, du henné, du souak et des vêtements de mariage.

Nous passâmes la nuit à la maison. Le lendemain, il me fit monter sur son chameau et m'emmena.

Nous avons vécu ensemble une période heureuse et calme. Il m'aimait. Je l'aimais davantage encore. Son métier était le tissage des nattes de jonc. J'avais pris l'habitude, lorsqu'il travaillait,

de m'asseoir devant lui. Je l'aimais tant que je ne me séparais jamais de lui, sinon pour cuire nos repas, moudre le grain et chercher l'eau. Le reste du temps, je regardais mon époux et lui préparais ses jons.

Une saison vint où le jonc se fit rare et cher. Notre provision s'épuisa. Les affaires du petit frère Salah s'arrêtèrent et, avec le chômage, commencèrent la mauvaise humeur, les tourments, les querelles. Tout prétexte était bon. Alors Salah me donna tout autant de chagrin qu'il m'avait donné de bonheur.

Un jour, il me tira de ma rêverie :

— Prends tes effets, me dit-il, et sors d'ici ; je ne veux plus te voir.

Je me fis humble et suppliante. Dieu lui conseilla de me laisser coucher encore cette nuit-là sous notre toit.

Salah restait sombre et muet. Bien qu'il fût tout près de moi, je pensais l'avoir déjà perdu, tant les regrets me déchiraient. Je l'avais laissé s'endormir. Je m'approchai doucement de lui et mis mon nez tout près du sien pour en aspirer le souffle.

A compter de ce jour, pleurer fut ma vie. Au puits, je pleurais. En tournant la meule, je pleurais. Je pleurais en marchant. Salah ne changeait pas. Sans cesse il me chassait et moi je l'implorais : « Quel est mon tort, petit frère ? que t'ai-

je fait ? Parle-moi de ma faute. Moi, je te pardonne... »

Salah ne voulait rien entendre. Un jour d'entre ces jours il m'appela :

— Fille de bonne race, je te dirai la vérité : j'ai résolu de me rendre en Tripoli, car j'ai ouï dire qu'il y avait, à Zouara, beaucoup de jonc. Je veux aller y travailler. Toi, tu retourneras dans ta famille.

Je ne savais pas encore les vraies raisons qu'avait Salah de s'en aller en Tripoli. Je répondis :

— Je n'irai pas dans ma famille. Où tu iras, c'est là que j'irai. Je n'ai d'autre famille que toi. Tu es mon père et mon frère. Tu es tout.

— Tu me suivrais donc ?

— Où seront tes pieds, sera ma tête.

— Bien. Nous allons faire nos adieux à tes sœurs. Nous demanderons ensuite à Dieu son assistance pour ce voyage à Zouara, dans la province de Tripoli. Peut-être Dieu nous donnera-t-il notre part. Peut-être trouverons-nous notre vie là-bas.

Nous fîmes notre tour chez mes sœurs et leur dîmes adieu. Nous rentrions à la maison et passions près du marché lorsque Salah m'adressa la parole :

— J'ai un mot à te dire. Voyons si nous serons d'accord.

— Plaise à Dieu que ce soit pour le bien !

— Donne-moi, je te prie, tes boucles d'argent. Je vais les vendre pour nous faire une provision de route.

— Je t'accorderai tout. Je t'obéirai en tout, sauf en cela. Je ne peux te mentir, je tiens à mes boucles.

— Soit ! dit-il. Tu as raison. Nous n'avons que faire de l'argent que nous en pourrions tirer.

Nous rentrâmes chez nous. Je vis que le petit frère Salah était de mauvaise humeur.

Vint la nuit, et l'heure du sommeil. Salah me dit :

— Lève-toi ! Va dormir seule !

— Qu'as-tu donc ? Ne veux-tu pas dormir ?

— Cela ne te regarde pas. Non, je ne veux pas dormir.

— Si tu ne veux pas dormir, je ne dormirai pas non plus.

Salah me repoussait, menaçant.

— Je ne sortirai pas, lui dis-je. Sans toi, je ne veux pas dormir.

— J'irai dormir dehors.

— Et moi aussi, avec toi.

Malgré mon insistance, il sortit. Comme il restait sourd à mes prières, je me couchai dans la chambre, non sans avoir fermé la porte au verrou. J'avais à peine les yeux clos que j'en-

tendis fourgonner dans la serrure. Je me levai, criant :

— Est-ce Salah ? Attends ! je vais t'ouvrir, mon seigneur.

J'entr'ouvris la porte et, tout aussitôt, Salah me frappa. Il me souleva puis me jeta contre terre : il voulait me casser le cou, me tuer, prendre mes bijoux et s'enfuir.

La vie est précieuse : je luttai désespérément, tant que me le permirent mes membres exténués. Les gens du voisinage dormaient. Nous combattons, seul à seule, au milieu de cette chambre. Nulle aide, nul secours.

Lorsque Salah me sentit épuisée, il saisit ma chevelure à deux mains et me hissa dans la ghorfa du dessus, une chambre abandonnée. Je n'osais même plus crier, craignant qu'il ne m'achevât d'un coup.

Tandis qu'il me martyrisait, il aperçut son poignard qui pendait au mur. Il le décrocha, vint vers moi. Et je compris qu'il allait me tuer. Alors je me jetai sur lui et poussai, malgré moi, un cri si perçant que notre voisine en fut réveillée.

Elle accourut à mon secours, trouva porte close et cria :

— Que t'a fait cette pauvre femme pour que tu la tortures ainsi ?

Accueillie par un flot d'injures, elle courut

réveiller nos autres voisins. Salah cacha son poignard et me dit :

— Vite ! La clef du coffre !

— Tu l'as, toi-même, arrachée de ma tresse. Elle a dû tomber dans la chambre. Cherche.

— Menteuse ! Si tu ne me donnes cette clef tout de suite, j'en taillerai une dans ta chair.

Je frissonnais de peur.

— Voici la caisse devant toi. Brise-la d'un coup de pierre et prends ce que tu voudras ; mais, pour Dieu ! laisse-moi tranquille.

— Tu ne tiens donc plus au contenu de ton coffre ? Je ne te demandais qu'une paire de boucles et tu n'as pas voulu me les donner. N'en parlons plus.

Cependant, il frappait le coffre ; il le brisa, rassembla mes bijoux dans un mouchoir dont il noua les coins et qu'il mit de côté.

Nous en étions là lorsque arriva la famille de Salah, que nos voisins, comme je l'ai dit, avaient appelée au secours. Ils frappèrent à la porte ; mais, abreuvés d'injures par cet homme obstiné, ils abandonnèrent la place.

Quelques instants plus tard, Salah retrouva le calme. Il s'approcha de moi, me prit dans ses bras et demanda pardon. Je pleurais. Nous fîmes la paix. Le lendemain, je me levai tard. Salah s'en fut au marché ; il acheta de la viande, des pâtes, tout ce qu'il fallait et revint vers moi. Mais

il avait emporté tous mes bijoux et les avait cachés chez les gens de sa famille.

Je ne cessais de les lui réclamer et lui de dire : « Tu ne les verras plus. » J'insistai, je priai si bien qu'il me rapporta mes bijoux. Alors je retrouvai, près de Salah, la paix et nos habitudes heureuses.

L'automne arrivé, je vendis une bonne partie de mes bijoux, dont nous achetâmes un chameau. Nous labourâmes, avec cet animal. Dieu nous favorisa d'une copieuse récolte de grains. Nous vivions dans l'abondance.

J'appris, vers ce temps, que mon mari avait une autre femme qu'il avait abandonnée en Tripoli, avant de m'épouser, et qui se trouvait dans le besoin, avec sa fille.

A cette nouvelle, j'interrogeai Salah. Il avoua la vérité.

— Il faut, lui dis-je, aller en Tripoli chercher la femme et la fille. Il ne convient pas que tu mènes ici la grasse vie et que ta femme et ta fille manquent de tout à l'étranger. C'est une faute envers l'homme et un crime envers Dieu.

Il m'entendit, s'embarqua, retrouva les siens et les ramena.

Je vécus en bonne intelligence avec cette femme, nommée Sallouha. Elle était sage et portait bien son nom. Mais elle dut, à son tour, subir les colères et les coups de Salah. Presque

chaque jour, elle fuyait pour échapper à ces tourments. Il la répudia et la reprit tour à tour. Il m'avait moi-même répudiée et rappelée deux fois.

Cette situation dura longtemps. Salah querelait sans cesse la pauvre Sallouha et me comblait de bienfaits. Il n'écoutait que moi, ne consultait que moi et il en fut ainsi jusqu'au jour où revint l'heure damnée des disputes.

Je priai Salah de me répudier pour la troisième fois, ce qu'il fit.

Nous étions déjà séparés depuis deux mois et je refusais tout accord, bien qu'il m'envoyât chercher souvent. Il perdit patience et, certain jour que j'étais absorbée dans mes réflexions, il pénétra chez moi. Comme je refusais de répondre à son salut, il insista :

— O Slima, ton cœur est donc devenu si dur ?

— Inutile ! Tout est fini, bien fini. C'est écrit ! Tu m'as répudiée trois fois ; me voici donc péché pour toi. Que peux-tu espérer de mon amour ? Que peux-tu craindre de ma haine ?

— Fais-moi voir que tu m'aimes encore. Je me charge de ton retour : je ferai des dépenses, je consulterai le Charâ ; s'il faut un taïas, nous nous en procurerons un. Je te ferai revenir à moi, car, sans toi, ce n'est pas vivre. Bien plus, je te promets de ne plus te disputer, de ne plus t'insulter, ni te frapper, ni te contrarier jamais.



Je consentis à revenir et nous échangeâmes les serments.

Salah consulta le Charâ. Les magistrats lui citèrent le Coran : « Celui qui répudiera trois fois une femme ne pourra la reprendre qu'après qu'elle aura passé dans la couche d'un autre époux qui l'aura répudiée. » Cet autre époux l'appelle, chez nous, un taïas.

Monsieur Salah, mon mari, rendit visite à un homme de ses amis, père d'un garçon de dix ou douze ans.

— Je vais, dit-il, marier ton fils à ma femme Slima. Ton fils couchera près d'elle, une nuit, et, le lendemain, il la répudiera pour que je puisse la reprendre légitimement. Ton fils recevra le salaire dont nous allons convenir.

Ils discutèrent longtemps, puis, l'accord conclu, firent rédiger l'acte de mariage. Je me parai comme une vraie fiancée et ils m'amènèrent l'enfant.

L'enfant ne savait pas ce qu'on voulait de lui. Le pauvre petit arriva, riant et jouant. Il se croyait invité, avec son père, à prendre un repas chez nous.

On lui dit : « Couche ici, près de ta tante Slima. » Il refusa. On chercha d'abord à le prendre par la douceur. Peine perdue. On lui fit peur et on voulut le contraindre à coucher avec moi. Il se mit à pleurer et tenta de s'enfuir. Il était

épouvanté, comme à l'idée de coucher aux côtés d'un lion affamé.

J'étais, pour ma part, résolue à me laisser prendre conformément à la loi et à faire, avec l'enfant, ce que font, entre eux, les époux. J'allais jusqu'à penser : « S'il refuse, éveillé, il finira par s'endormir ; le matin venu, je profiterai de la nature et j'effacerai le péché. Après quoi, je pourrai vivre légitimement avec Salah. » Je savais en effet que, si l'enfant n'accomplissait pas l'acte avec moi, je resterais fruit défendu pour Salah mon époux et que tout l'argent dépensé l'aurait été en vain.

Quoi qu'on fit, et parce que tel était le dessein de Dieu, l'enfant ne voulut pas coucher avec moi. Il dormit dehors, près de son père.

Quand le jour parut, mon mari versa quatre francs à l'enfant et dix au père. On recommanda soigneusement au petit de dire qu'il avait couché avec Slima, qu'il avait fait avec elle ce que les hommes font avec les femmes et que, maintenant, il la répudiait. On me pria de parler de même, quand les notaires viendraient nous interroger.

Mon mari les alla querir. Ils s'adressèrent d'abord au petit, qui dit ce qu'on lui avait appris. Ils me questionnèrent ensuite et je fis même déclaration.

Chacun s'en fut de son côté. Je passai, avec salah, un long temps de tranquillité.

Un jour, j'allai dans la campagne cueillir une botte d'iazoul. En préparant notre dîner, je pris un peu de cet iazoul et le jetai dans la sauce. Le plat cuit, je le servis à Salah, pour le repas. Salah détestait l'odeur de l'ail sauvage. Il cessa de manger et me couvrit d'injures.

Je maudissais l'iazoul ; mais Salah me bouda pendant une quinzaine. Il ne me parlait plus.

Il arrivait, mangeait, s'en allait. Le soir, la même chose : il trouvait le dîner prêt, l'avalait et allait s'étendre sur son lit sans m'adresser parole, sans même me répondre. Tant que mon cœur se serra et m'inspira cette chanson :

Le fil s'embrouille à mes doigts.  
Que dire, ô mon frère ?  
Si je n'ai rien fait de mal,  
Que la paix me soit rendue,  
Avec le sommeil.

Tout est sombre, c'est en vain  
Que l'huile éclaire ma chambre.  
Ne peux-tu compter mes actes  
Au pan de ma melhafa ?

Ne peux-tu lire en mon cœur  
Vierge d'injustice ?  
Me faudra-t-il plus longtemps  
Célébrer mon innocence ?

Ne va pas te plaindre à tous :  
Notre querelle est à nous  
Tout comme notre tendresse.

Tu dis : « La sauce est mauvaise. »  
L'as-tu seulement goûtée ?  
Moi, je la trouve excellente.

Tu ne m'entends pas ? Va-t'en !  
Rends-moi ce qui m'appartient.  
J'aime mieux, à l'avenir,

Me laisser briser les jambes,  
Plutôt que de les ouvrir  
Pour ton caprice et ta joie.

Nous vécûmes longtemps en mésintelligence moi me faisant humble et cherchant à prévenir ses désirs, lui me tenant à l'écart et me tourmentant au moindre prétexte. Vers ce temps, dans l'espoir de plaire à monsieur Salah, et, quoique je ne fusse plus une jeune fille, je me fis tatouer le dos des mains. Je souffris cruellement. Pendant que le tatoueur, un homme venu de Gafsa incisait mes mains pour y dessiner des cornes, je chantais la chanson que m'avaient apprise les marchands du nord :

Tatoue, tatoue, ô tatoueur !  
L'amour m'a retourné la tête  
Et ma passion va grandissant.

Un jour, quelqu'un me prit à part et me dit  
— Attention ! Ton mari a demandé la main  
d'une fille Samama.

Je perdis le boire et le manger. Le sommeil m'abandonna tout à fait. Ce qui plaît à tous m devint insipide : j'aimais Salah. Je ne pouvais

e quitter ni supporter ma douleur. Je m'en fus dans la campagne à la recherche de la plante choussat eth thaleb, qui porte, comme le mâle, deux racines inégales, l'une grosse et gonflée que nous appelons el haya, « la vivante », l'autre flétrie : « la morte », el mita. J'eus beaucoup de mal à trouver cette plante, car elle est rare chez nous et la saison avait déjà brûlé la terre. Je dus recourir aux soins d'une négresse.

Je rapportai les deux bulbes à la maison et je croyai « la morte » avec les aliments que je servis à Salah pour le dîner. Il ne s'aperçut de rien.

Je rangeai « la vivante » dans mon coffre avec mes objets les plus précieux. Le lendemain, j'ouvris le coffre et, n'apercevant pas « la vivante », je fus saisie de terreur. Je savais qu'ayant mangé « la morte » Salah devait perdre jusqu'au goût de l'amour et qu'il ne pourrait retrouver force et plaisir qu'en mangeant « la vivante » de la même plante. Je passai toute la matinée à fouiller la maison. J'étais dans l'angoisse. Vers midi, je retrouvai « la vivante » devant la porte, parmi les lébris. Je pleurais de joie. Je m'empressai de frotter la racine dans un pli de mon vêtement.

Plusieurs jours passèrent et, pour calmer mes craintes, j'inventai cette petite chanson :

Cœur, mon cœur, tu me fais pitié.  
Tu es pareil au puits ruiné  
Dont le fond est sec et fendu.

Celui qui t'a détruit s'éloigne, insouciant,  
Mais, dès avant la fin du jour, il connaîtra  
La plus douloureuse des soifs.

J'avais déjà composé ces paroles et je demeurais pensive lorsque vint à moi monsieur Salah, mon mari, riant et gai. Je fus saisie d'espoir : il y avait longtemps que je ne lui avais vu ce visage. Il me dit :

— O Slima, ton bonheur est victorieux !

— Que veulent dire ces paroles ?

— La femme que j'avais demandé en mariage et que je me proposais d'épouser, je l'ai surprise, moi-même, je l'ai trouvée avec un homme. Je les ai vus, tous deux, de mes yeux vus. Serait-elle Amœna, mère de Mohamed, je ne voudrais plus la prendre. Et c'est pourquoi je disais : « Ton bonheur est victorieux ».

A ces mots, mon cœur bondit de joie. Le soir même, je broyai « la vivante » avec les aliments de Salah. Il mangea sans défiance. Dès lors, mes chagrins firent place au plaisir et nous menâmes une vie heureuse, jusqu'au jour où Dieu — qu'il soit exalté ! — nous sépara et, à l'encontre de nos souhaits, prononça l'arrêt de mort de mon mari.

La veille de la mort de Salah — que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! — c'était mon tour, je veux dire que, cette nuit-là, il l'avait passée près de moi et non près de Sallouha, son autre

femme. Le matin, il se leva de bonne heure, alla jusqu'au souk et n'en revint que vers le coucher du soleil. A sa gaité, lorsqu'il entra, nous comprîmes qu'il avait bu. Il ne toucha guère au dîner et se retira.

— Mange encore, lui dis-je.

— Je n'ai pas grand-faim et me sens abattu. Je vais me coucher. Veillez à votre aise.

Il sortit de ma chambre et gagna celle de Sallouha, dont c'était le tour.

— Faut-il préparer ton lit ? lui dit-elle.

— C'est inutile.

Il enleva ses vêtements et s'étendit. Nous veillâmes tant qu'il nous plut, puis ma compagne entra chez elle pour se coucher près de Salah.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla : Salah était froid.

Sallouha tenta de le ranimer ; il était déjà raidi par la mort. Alors Sallouha poussa un grand cri, sortit de la chambre et resta debout, à se déchirer le visage. Nous la trouvâmes ainsi quand j'accourus, avec les voisins.

Comme nous lui demandions ce qui était arrivé, elle dit : Salah est mort. Je me mis à crier aussi, déchirai ma melhafa et me lacérai les joues.

Les proches de Salah ne tardèrent pas à venir. La maison fut emplie de lamentations. Quand le jour parut, on apporta le linceul. Les laveurs se

présentèrent et lavèrent notre petit frère Salah, qui fut enveloppé dans le linceul et placé sur le madraj.

A la tombée de la nuit, les lecteurs lurent le Coran sur Salah. Les bougies allumées le veillèrent toute la nuit.

La foule arriva, le matin. Salah fut porté au cimetière et enseveli. Nous reçûmes les condoléances et chacun s'en fut.

Nous demeurions ensemble, moi et Sallouha, mais nous ne faisons que pleurer. Un mois était à peine passé qu'un fils de la sœur de celui à qui Dieu aura fait toute miséricorde vint vers moi et me dit :

— O femme de mon oncle, j'ai trouvé un homme excellent qui te fera tout oublier. Il ne te reste plus qu'à te remarier.

— Ne compte pas sur ma parole, répondis-je. Mon deuil n'est pas achevé et mon regret n'est pas éteint.

Il continua de me circonvenir et finit par obtenir mon consentement, par emporter une promesse.

Mon neveu s'en fut trouver monsieur Amor, mon nouveau prétendant, et lui rapporta tout ce que j'avais dit.

Le jour même, Amor acheta des cadeaux, de la viande, du pain et vint avec mon neveu jusqu'à notre maison.



Je saluai les visiteurs, reçus les cadeaux, pris la viande, le pain et tout ce qu'on avait apporté.

Dès que les hommes furent repartis au marché, moi et ma compagne Sallouha nous mîmes au devoir de faire cuire la viande, mais en secret, afin que les voisins n'en pussent sentir l'odeur. C'est, en effet, une grande faute, pour une veuve, de recevoir, avant le temps légal, une demande de mariage ou quelque cadeau d'un homme. Sous le couvert de Dieu, nous avons fait cuire les aliments et nous les avons mangés sans que personne en ait rien su.

Dès ce jour, je fus d'accord avec le petit père Amor pour reculer notre mariage et attendre le temps légal. Je restai dans ma maison. Il alla travailler de son côté.

Le jour où mon deuil prit fin, Amor vint, comme il était convenu, apportant ce qu'il fallait pour un mariage de veuve. Ce mariage fut accompli.

Amor passa quelques jours avec moi, puis s'en alla à son travail, de nouveau. Pendant dix mois, je ne le revis plus; mais je reçus de lui des lettres et de l'argent. Enfin le destin rappela monsieur Amor, mon mari, dans le village de Tataouine, où nous sommes restés en état de vie heureuse jusqu'à ce jour.

Dieu soit loué !

## III

J'ai revu plusieurs fois Slima. Elle est encore ardente et belle sous le fard : Amor ne sera pas sa dernière aventure conjugale, car il est vieux. Mon ami Bernard a rendu mille menus services à Slima et, comme elle n'est pas ingrate, elle a composé en l'honneur de son précieux protecteur un petit poème dont je donne ici la très imparfaite traduction :

Patron Bernard, maître au cœur généreux !  
Sagesse, prudence et conseil !  
Il est pareil au chef suprême d'une armée,  
Pareil au tout-puissant ministre,  
Pareil au chameau mâle, orgueilleux entre tous.  
A qui l'approche, il donne joie.  
Ce n'est pas du chameau que je parle, ma belle.  
Je chante mon patron Bernard  
Je l'explique par l'artifice  
D'une belle comparaison,  
Que ses péchés lui soient remis  
S'il a péché, ce que je ne peux croire.  
Il ne nous a montré que ses vertus.  
Son odeur est semblable au souffle du printemps,  
Qui remplit nos cœurs d'allégresse.

Tous ceux qui connaissent Bernard déclarent n'avoir rien à reprendre à ce portrait.

## CHAPITRE IX

QU'IL FAUDRA FEUILLETER COMME UN LIVRE  
D'IMAGES.

### I

**F**RANÇOIS Guillaume se réveille, bâille amèrement, enfle un pantalon et coiffe une casquette à fond blanc, une belle casquette de marin. Que fait, dites-moi, cette casquette sur la tête d'un fonctionnaire rejeté par la Marine dans le sein des Travaux publics ? Voilà ce que grogne François, marin de terre ferme, gardien-chef du phare de Tourgueness.

Le phare s'élève à la pointe orientale de l'île. C'est un tube de ciment haut de soixante et quelques mètres ; son ombre écrit l'heure sur les rochers plats, elle tourne, tourne, se contracte à

midi, s'allonge ensuite et va, le soir, se perdre dans la mer.

François roule une cigarette et gagne l'entrée du phare, le cube maçonné d'où le phare semble jaillir.

Le phare participe du navire, il en a les rampes cirées, les degrés roides, les cuivres polis, les glaces épaisses. François jette partout le coup d'œil du maître et, lentement, se hisse dans l'escalier vertigineux. Il rêve. Un rêve tantôt dissous dans la pénombre, tantôt aveuglé par l'éclat des meurtrières ouvertes sur le ciel. Il rêve et, tout à coup, le voici dans l'âme du phare, dans la chambre sacrée.

Certes, on dirait d'un sanctuaire. Une nacelle étincelante au cœur de l'azur. Tout y est fourbi, splendide. François tire les rideaux de grosse toile et regarde à ses pieds.

Ce n'est pas une tapisserie, c'est l'île de Djerba, dorée, ouvragée comme un plat précieux. Et toutes ces rosaces vertes, ce sont les cimes des palmiers semés au caprice du sable.

François est soucieux. Il n'aperçoit ni les maisonnettes neigeuses ni les femmes qui vont au puits, portant, comme des statuettes de Tanagra, l'ampore, les voiles et le pétase rond. Il ne distingue même pas les oiseaux couleur d'outremer qui planent au-dessous de lui.

Il songe aux deux fils déjà grands qu'il a fallu

aser dans les écoles de Sfax, au nouveau-né qui étiole sous l'haleine du sirocco. Il songe au traitement misérable avec lequel on ne peut faire vivre toute une famille, aux vacances annuelles qu'on gaspille sur place, faute d'argent. Il songe à la petite ville si proche et pourtant si lointaine que, pour l'atteindre, on dépense au moins le salaire de deux journées, au jardinet transformé par la sécheresse et un poudreux terrain vague.

Entre les bouquets d'oliviers, là-bas, dorment des villas de Midoun où la peste vient de tuer dix-sept hommes. La chaleur monte, par bouffées, du sol et les scorpions commencent de chercher aventure.

La cigarette est éteinte. François s'abandonne des rêves sans issue.

La journée s'usera quand même, en rampant, sans la torpeur. La nuit viendra, François Guillemet prendra son tour de garde.

Il emplît de pétrole les réservoirs, allume la lampe et met en marche le système d'horlogerie. L'appareil se prend à virei, sans bruit, sur la cuve de mercure.

Passez au large, navigateurs ! A plus de trente milles marins, vous reconnaîtrez le phare de Mourgueness et vous tournerez le dos à Djerba dont les ports misérables n'accueillent que des balancelles. Mais, en regardant le feu, pensez, au lieu de mer, pensez à l'homme qui le nourrit et

le règle, pensez à François qui veille pour vous dans le ciel noir.

Parfois la tempête s'élève. Le vent forcené s'attaque à la longue hampe de ciment. Elle résiste tout d'abord. Puis, petit à petit, sous l'effort des bourrasques, elle commence à fléchir et à osciller.

Pays du rythme religieux, de la danse barbare, de l'oscillation ! Tout oscille : les hommes à la prière, les enfants à l'école, les dattiers dans la brise, les serpents charmés sous la flûte du magicien, et le grand phare au milieu de la tourmente.

Là-haut, seul au plus noir de la nuit, François, gardien du feu, éprouve bientôt le malaise de la mer. Le pétrole clapote dans les réservoirs et rejaillit de tous côtés. L'horlogerie se dérègle, s'arrête. Et l'homme, se cramponnant aux rampes comme un matelot au bastingage, tourne l'appareil à la main pour que, toutes les cinq secondes, le feu perce l'espace et proclame silencieusement, dans les ténèbres : « Tourgueness ! Tourgueness ! Au large, gens de mer ! »

## II

Le désert, qui n'a pas de phares, a ses ports, ses refuges : les bordjs.

Un jour, au milieu d'une longue étape, nous fîmes halte, pour casser la croûte, devant l'enceinte basse et crénelée d'un de ces petits caravansérails. Il y avait une cour, une étable et deux chambres sombres, meublées de couvertures et de fusils. La chaleur étant supportable, nous déjeunâmes dehors, alignés dans la banderlette d'ombre, au pied des murailles. De minute en minute, le constructeur du bordj venait, avec une sollicitude touchante, s'assurer que nous ne manquions de rien.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre et musculeux : cuir brûlé, poil rude. Il entreprit de nous faire visiter son domaine, cette vallée pierreuse qui s'entr'ouvrait, par échappées, sur les grandes dunes du sud.

— Les Romains sont venus jusqu'ici, nous dit-il, d'un air confidentiel. Vous reconnaîtrez les pierres.

Il avait, en effet, exhumé quelques-uns de ces

gros moellons couleur de safran qui, jusqu'au bord du Sahara, publient la grandeur de Rome. Il poursuivit :

— Ces pierres m'ont donné courage. Notre point d'eau, pour l'instant, est à deux grandes heures de marche ; c'est trop loin. Je vais faire **creuser un puits**.

Nous venions d'atteindre le sommet d'une éminence. A nos pieds, la terre, sur une vaste étendue, était couverte d'ossements et de cornes.

Voilà, dit l'homme, tout ce qui reste d'un immense troupeau de chèvres. On a pu l'amener jusqu'ici ; il n'a pas été plus loin. Ces bêtes ne sont mortes ni de la faim ni de la soif. Elles sont mortes de froid, par une belle nuit trop claire : le pays n'est pas très hospitalier.

Il hocha la tête et reprit :

— Quand même, je m'y plais assez bien. C'est moi qui ai construit le bordj, et tous ceux qui s'y arrêtent en sont contents. Si je trouve un peu d'eau, je veux faire de la verdure. Quel étonnement pour les voyageurs !

L'homme parlait un français sans accent ; on l'eût dit de la Beauce ou du Parisien.

De quelle province êtes-vous ? lui demandai-je.

Il rougit quelque peu.

Je suis né dans le département de Constantine et je n'ai jamais vu la France.



Il murmura, plus bas :

— Je ne la verrai pas. Il est trop tard. Je ne suis pas le seul : nous allons former ici une nouvelle race de Français.

Puis-je vous demander votre nom ?

Cette fois, l'homme rougit fortement et, me jetant un coup d'œil furtif :

Non, monsieur. Ne me faites pas de réclame, je vous prie. Ne parlez jamais de moi dans vos journaux ou dans vos livres.

Nous regagnâmes le bordj. A l'instant de nous mettre en route, le gardien me prit à part, balbutia quelques mots d'excuse et me glissa dans l'oreille, en grand mystère, un nom, le sien. Un nom qui m'était tout à fait inconnu et que je promis d'oublier.

### III

El Hadj Rehounna Najar, cheikh de Mahbouline, cultive une sagesse chagrine.

Il a fait creuser son tombeau dans son jardin, tout près du puits.

— Mes enfants, dit-il avec un sourire mélancolique, mes enfants seront bien obligés de visi-

ter ma dépouille, puisqu'ils ne sauraient vivre sans venir au puits chaque jour.

— C'est fort bien pensé, répliqué-je ; mais, en plaçant ainsi votre mausolée, ne craignez-vous pas de corrompre l'eau que vos fils devront boire ?

Rehouma Najar secoue la tête :

— Ni vivant ni mort on ne peut nuire à ceux qu'on aime.

Le cheikh admire les Français. Quand je lui demande ce qui l'étonne le plus, de toutes nos inventions, il répond avec empressement :

— Le téléphone.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il parle toutes les langues.

Najar a l'air d'un petit paysan aux membres tordus, au visage obstiné. Il contemple avec amour les maçonneries blanches de la noria. Un chameau tire sur les cordes et deux guerbas, deux outres pareilles à des têtes d'éléphant, ramènent des profondeurs l'eau fraîche qu'elles vomissent ensuite, à pleines trompes, dans les bassins.

Le jardin de Najar est un des plus glorieux de l'île. Du terrain sablonneux, le cheikh fait jaillir des fleurs, des citrons, des oranges, des bergamotes et, surtout, des raisins dignes de Chanaan.

Il est fier et inquiet. Il nous murmure, à l'oreille :

— J'ai des nouvelles de là-bas... Ils ont Tripoli, ça ne leur suffit pas. Ils veulent venir ici, les Tlaïn, les mauvais. Ils veulent prendre Djerba. Eh bien ! qu'ils y viennent ! Ils ne boiront pas l'eau de mon puits. Ils ne mangeront pas les fruits de mon jardin.

Une flamme guerrière s'allume dans le regard du petit homme et, pendant une seconde, le philosophe redevient un coupeur de tête.

#### IV

Si vous voulez connaître la plus gracieuse des servantes, c'est au docteur Lami qu'il faut vous adresser. Il vous présentera Zarah.

Elle a douze ans. Une femme en miniature. Son sourire malicieux réjouit toute la maison. Elle fait la cuisine, pose les plats sur sa tête et s'agenouille pour les présenter aux convives. Il n'en ira pas autrement dans le paradis du Prophète, où les justes « seront servis par des enfants d'une jeunesse éternelle ».

Quand les meubles sont frottés, les tapis battus, les cuivres luisants, toutes les chambres

balayées, Zarah redevient une petite fille : elle s'amuse et jacasse.

— Toi qui voyages toujours, dit-elle, va donc voir le pays où je suis née.

— Où donc est-il ?

— Là-bas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle mon pays. Vas-y et rends visite à ma grand'mère, elle te donnera du beurre.

— Où la trouverai-je ?

— Chez elle. Tout le monde la connaît.

— Dis-moi son nom ?

— Je te dis que tout le monde la connaît.

Zarah est fine cuisinière. Elle sait cuire les viandes et le poisson, rouler le couscous, farcir les piments. Elle travaille toute la semaine et se repose le dimanche, après-midi. C'est le jour de la joie. Le docteur Lami voulait donner de l'argent à Zarah. Quel besoin de ces billets ? Zarah s'est mise à pleurer. M<sup>me</sup> Lami, fort perplexe, a pensé qu'un beau dé de vermeil... Nouveaux sanglots. Zarah n'avait que mépris pour le dé.

Elle finit par avouer qu'elle désirait un joujou : une petite cuisine de poupée.

On a comblé ses vœux. On lui a même offert, en outre, un minuscule service à thé. Zarah est contente et, quand elle a fini de préparer, pour les grandes personnes, une véritable et substan-

tielle cuisine, elle s'amuse jusqu'au soir à régaler sa poupée d'une cuisine imaginaire.

## V

Je ne la garderai pas toujours, dit le docteur Lami. Elle est faite à notre vie ; elle parle un français charmant ; elle a presque oublié sa langue maternelle. Un jour, elle nous quittera pour se marier à un homme de sa race. Elle sera reprise, en moins d'un an, par des coutumes séculaires. Sa « jeunesse éternelle » ne durera pas deux lustres. Vous reverrez Zarah déformée, flétrie, voilée de crêpe noir, comme les femmes du peuple. Elle traînera des sandales éculées. Elle s'alourdira dans une demi-réclusion. Elle recevra et rendra des visites, de ces visites qui durent tantôt une heure et tantôt une semaine, au gré des bavardages. Elle sera, tour à tour, écrasée de travail et d'oisiveté, pudibonde dans sa tenue, lubrique dans ses propos.

J'ai fait, cette nuit, un accouchement difficile, chez des Arabes. Quelle patience ! Je sentais autour de moi tournoyer plus de quinze ma-

trones qui bridaiient à plaisir mes gestes. Elles ont, de la décence, un sentiment si étroit que je pouvais à peine voir le champ de mon travail. Mais quand, l'opération terminée, je me suis mis en posture de donner une injection, ces dames se sont livrées, sur la forme et sur la grosseur de mes instruments, à une série de plaisanteries qui eussent fait rougir un patron de maison close. La pudeur n'est pas dans les mots. D'ailleurs, ici, la pudeur est vertu des mâles.

Nous étions entre médecins, à la chasse, dans les montagnes du Keff. Ayant parlé, M. Lami se prit à rire.

— Oui, vous perdrez votre petite Zarah, répliqua le docteur Rude. J'en ai perdu bien d'autres ! Ce peuple est, comme tous les peuples, remarquable par des vertus contradictoires. Il parvient à concilier le respect des traditions et l'inconséquence d'humeur. Quand Mahomet disait, parlant de son chameau : « Laissez-le donc aller, c'est un animal fantasque », il songeait peut-être à l'Islam, fidèle et capricieux.

Je suis né dans cette ville. J'y ai passé mon enfance. Je vis sans cesse au milieu de ces hommes ; je suis leur chirurgien. Je les vois sur la table d'opérations, dans la nudité anatomique, uniforme suprême de toutes les races. Il n'y a pas mille façons de souffrir, mais il y en a quand même plus d'une. Je crois connaître les

gens d'ici ; pourtant, je me trompe souvent. Je ne vous dis pas : « ils me trompent ». Non ! Je prends mes erreurs à mon compte.

La semaine passée, j'ai reçu, dans ma clinique, un riche marchand de Sfax et je vais l'opérer bientôt. Il apprécie notre art et s'est remis entre mes mains. Je l'ai fait placer, avec sa femme, dans une chambre spacieuse : bon lit, chauffage central, éclairage électrique, régime alimentaire bien réglé. Il n'y était pas depuis deux heures que nous avons entendu des bruits insolites et flairé, dans les corridors, une odeur de braise ardente, de graisse brûlée. L'infirmière a tenté de pénétrer dans la chambre : la porte était fermée à clef et l'on refusait d'ouvrir. J'ai pu regarder par la fenêtre en grimpant sur une échelle, et j'ai compris. Le marchand n'était plus au lit : il avait déployé des nattes et s'était installé par terre. Sa femme faisait cuire, sur un canoun, des petites brochettes de foie, de testicules et de suif. Tous deux se chauffaient les mains à la braise. La chaleur du radiateur ne devait pas leur inspirer confiance. C'était sans doute, à leur goût, une de ces chaleurs qui ne chauffent pas. La scène était éclairée par des morceaux de bougies, car on avait éteint les ampoules électriques.

Qu'importe ! Nous sommes d'habiles magiciens à leurs yeux. Ils sont capables, dans les cas graves, de remettre entre nos mains leurs

intérêts suprêmes, leur existence. Les duper serait plus qu'un crime : une absurdité.

Entrez un matin dans ma salle d'opérations : tout mon personnel est composé d'indigènes, depuis l'infirmier qui stérilise les compresses jusqu'au secrétaire qui copie les observations, jusqu'à l'anesthésiste, jusqu'à mon assistant personnel. Mais le bistouri vient de France et, pareillement, l'homme qui tient le bistouri. Les gens d'ici sont de bons auxiliaires. Il leur faut encore travailler, s'ils veulent devenir des maîtres. Qu'un jour ils fassent mieux que moi : je m'engage à leur céder la place.

— Il m'est arrivé, dit Lami, de traiter avec eux dans des circonstances tragiques, et je ne l'ai pas regretté. Il y a peut-être dix ou douze ans, j'exerçais dans une bourgade où les Européens étaient en petit nombre. J'y jouissais d'une autorité paisible et je m'entendais assez bien avec un personnage officieux mais puissant : Mastoura Merad, vénérable chef des Mozabites.

Un soir que je fumais ma pipe à la fraîche, Mastoura me pria de le recevoir en secret. Je lui donnai rendez-vous dans mon cabinet. Il n'y vint pas seul. Une petite fille de sept ou huit ans pleurait dans les bras du vieillard.

Il la déposa, comme un objet, sur mon bureau.

— Regarde, dit-il simplement. Elle est blessée.

Je n'eus pas trop de mal à découvrir la bles-



sure : l'enfant avait été violée d'assez vilaine façon. Rien d'extraordinaire. Je dévissais mon stylo pour écrire une vague ordonnance. Mastoura me saisit le bras.

— Attends. Je vais te nommer le coupable.

Il me le nomma, tout bas, et je me sentis mal à l'aise. Il s'agissait d'un Européen, d'un des nôtres, d'un personnage qui, comme la femme de César, ne devait pas même être soupçonné. Je restais, la plume en l'air, tremblant de colère et de pitié.

— Tu voulais écrire, me dit Mastoura. Ecris donc. Fais un certificat, affirme que l'enfant est vierge. Nous montrerons ce papier aux parents, à tous ces gens qui, ce soir, tiennent conseil dans les maisons, et qu'il est grand temps de calmer.

Je haussai les épaules.

— Tu hésites, dit le vieillard, et je te comprends. Ecris quand même : il le faut.

Il ajouta, plus bas :

— Je te promets, entends-tu ? je te promets, si tu me donnes ce papier, que l'enfant partira, cette nuit même, dans la montagne et que, jamais plus, tu n'en entendras parler. Signe : l'enfant est vierge et la paix règne dans le pays.

Je demandai cinq minutes pour réfléchir et je fis le certificat. Mastoura tint parole. On n'a jamais entendu parler de l'enfant. Mais, quand les esprits ont été calmés, j'ai repris le certificat, je

suis allé voir le monsieur, l'amateur de petites filles, et je lui ai mis le certificat sous le nez, rien que pour voir cette laide figure verdir de honte et de lâcheté.

## VI

Cette conversation, je l'ai dit, eut lieu pendant une chasse. Nous devisions en mangeant, sous la tente de Si Sadok Gambour, qui n'entend guère le français. Il nous arrivait souvent d'oublier notre hôte pour revenir à nos entretiens favoris.

Nous déjeunions d'un méchoui, d'un mouton rôti tout entier. Une meute de chiens se disputaient les os et les débris. Le docteur Lami hochait la tête :

— Dommage de laisser tous ces os aux chiens. Les pauvres gens du douar en auraient fait ripaille : ils ne sont pas tous les jours à pareille fête.

Gambour souriait distraitement. Il tenait, entre son pouce et son index, un petit canif d'écolier qu'il enfonçait dans le flanc des mâtins, d'un geste négligent, quand ces bêtes l'importunaient.

Sadok Gambour est cheikh des Kadria. Il appartient à une famille maraboutique et jouit, dans toute sa province, d'une renommée légendaire. Les hommes se pressent sur ses pas et sollicitent la faveur de lui baiser la poitrine ou l'épaule. Il accueille tous les hommages avec une bonne grâce pontificale. Il n'est peut-être pas fâché de nous manifester ainsi sa grandeur. Il sourit. Parfois le sourire s'évade et les lèvres charnues s'ouvrent sur une dentition de fauve.

C'est un hôte magnifique. Il touche à peine aux plats qu'il a fait préparer pour nous. Il flatte son chapelet, donne des ordres à la valetaille et nous regarde manger : c'est une manière savante et irréprochable de nous humilier.

Je l'ai vu recevoir un solliciteur et j'ai mieux compris certains traits de Saint-Simon le mémorialiste. L'homme approchait, torse ployé, bouche d'éloge. Gambour l'a regardé d'un œil fixe et vague, puis s'est détourné, sans hâte, sans parole. Geste impossible à dépeindre : en France, depuis deux siècles, on ne voit plus rien de tel.

Toute une journée, nous avons, derrière le cheikh, pourchassé les sangliers dans la brousaille. Le sanglier n'est pas un vulgaire cochon, sa chair n'est pas interdite aux fidèles. Il n'a d'impur qu'un seul morceau dont on ne connaîtra jamais la place. La bête dépecée, on fait donc venir un aveugle qui saisit, à tâtons, un quartier

encore chaud. C'est celui-là qu'on jette. Tout le reste fera ventre, car le Seigneur est miséricordieux.

Pendant qu'à l'affût entre les bosquets de lentisques nous guettions le passage du gibier, les bergers de la montagne poussaient de longs cris farouches.

— Ne croyez pas, me dit Lami, que ces gens hurlent par plaisir ou pour effrayer leurs troupeaux. Ces cris sont articulés et veulent dire quelque chose. Les pâtres se transmettent une nouvelle. Elle vole de douar en douar, de colline en colline. Toute la province saura, ce soir, si le cheikh a fait bonne chasse. C'est ainsi qu'au temps de la conquête romaine, le bruit des victoires mettait moins d'une journée à traverser la Gaule.

Je me trouvais jadis, avec un de mes amis, en tournée dans les steppes du centre. Nos mules, fourbues, renâclaient. Le soir allait nous surprendre. Nous avions perdu noire route. Nous décidâmes de chercher asile dans une ferme dont les cheminées fumaient à plusieurs lieues de là.

Nous y parvînmes à nuit noire. Chose étrange, les chiens de garde étaient enchaînés. A peine avions-nous frappé, la porte s'ouvrit et une femme parut, la veuve d'un colon ; elle vivait seule en cette Thébaïde.

— Nous sommes, Madame, deux médecins,

deux voyageurs égarés et nous venons vous demander l'hospitalité pour la nuit.

La dame se mit à rire et dit : « Entrez ! » Elle venait de pousser la porte de sa cuisine, montrant une table chargée de vivres et de lumières, une soupière fumante, trois couverts.

— Je vous attendais, reprit-elle ; il y a plus de quatre heures que le fricot est sur le feu. Depuis midi, les bergers m'ont prévenue de votre passage et j'ai tout de suite compris que force vous serait de dîner et de vous reposer chez moi.

## VII

Laissons pâtres et sangliers. Il faut que je vous fasse un petit portrait de Restituta. C'est la servante d'Arnauld. Elle n'est en rien comparable à la Zarah du docteur Lami. Imaginez une Italienne hors d'usage, plissée comme une vessie vide. Cinq cheveux en deux nattes et beaucoup de poil dans le nez. Un caractère démoniaque et qui s'assouvit le plus souvent au grand dam des objets fragiles. Une voix de baryton, souvent mise à rude épreuve, car Restituta compose et

chante, dans sa cuisine sonore, des hymnes d'allure martiale.

Quand Restituta souhaite quelque loisir, elle joue « le grand mal de teste ». Elle s'enveloppe le crâne d'un drap plié en quatre et ruisselant de vinaigre. Puis elle titube dans le couloir et les chambres en poussant des soupirs à décorner un buffle.

Arnauld, qui connaît la mégère, affecte de ne rien voir.

Restituta ne se tient pas pour battue. Elle écarte les bras, se crucifie contre la porte pour exprimer l'intensité de sa douleur et crie avec des intonations lugubres : « Fièvre ! Fièvre ! »

Par amour de la paix, Arnauld octroie des vacances à Restituta et la fait, tant mal que bien, suppléer par le doux Habib.

Restituta parle un langage qui n'est plus l'italien et ne sera jamais le français. Elle s'achemine, en somme, vers le langage individuel. Elle a rebaptisé tous les amis de son maître : Rude s'appelle Ricardo, Lami devient Lhuomo, et Henriot, Petita. C'est plus simple et d'ailleurs tout indiqué. Restituta prétend nous imposer cette nomenclature.

Toutes ses tendresses, Restituta les garde dévotieusement pour le chat, un matou gris à passions tumultueuses.

Restituta le cajole et, parfois, jalousement,

entreprend de le séquestrer. Le beau mâle s'échappe toujours. Il revient, avec l'aurore, il revient les moustaches raides, le pelage fumant, la queue torse. Restituta voudrait le battre : elle le caresse sous le ventre et lui miaule à mi-voix une romance de sorcière. Pendant que l'animal ronronne en cambrant l'échine, Restituta lui prodigue des mots mystérieux qui sont injures et douceurs. Elle l'appelle « papa », « corno ». Un jour, dans une crise d'enthousiasme ou de rancune — comment savoir ? — elle l'a nommé « Mussolini ». Le lendemain, elle le baisait sur le nez en roucoulant des reproches tempérés d'indulgence : « Scandaloso, scandaloso ! »

## VIII

Préparer la Mi-Carême n'est pas une petite affaire. Bartholo, Scognamilio, propriétaire du Scognamilio's-Cristal-Palace, s'y prend trois semaines d'avance. Avec le concours du Club Terpsichore il organise une petite fête annoncée par affiches sous le vocable consacré : « Veglione ».

Deux jours passent et Scognamilio connaît l'angoisse : Arcangelo Chiapara, secrètement soutenu par la société des Amis du Jazz, annonce sans pudeur un « Grand Veglione ». Ses affiches infestent les murs et jusqu'aux vitres des tramways.

Scognamilio ne traîne pas à la riposte. Il vole chez l'imprimeur et fait tirer deux cents placards, violet sur vert-pomme : « Veglionissimo ». Et voilà !

Scognamilio se frotte les mains. Après ce coup direct, les Chiapara et autres amis du Jazz n'ont qu'à bien se tenir.

Ils se tiennent très mal. Sans vergogne, ils lancent de nouvelles affiches, vermillon sur émeraude : « Grand Veglionissimo ».

La colère gronde au sein du Club Terpsichore. Conciliabules, démarches. Et soudain, éclair de génie. Scognamilio vint de sortir « Superveglione ». Quel coup de massue !

Chiapara n'est pas mort. Il se recueille en silence et, quarante-huit heures avant le grand jour, lâche, comme une bordée de mitraille, son atout suprême : « Grand Extra-Superveglionissimo ».

La fureur est énorme chez les Terpsichore : Scognamilio songe à des coups de force, à des attentats. Par bonheur, voici la Mi-Carême. Elle balaye toutes querelles. On danse passionnément



u Palace, avec frénésie chez Chiapara. Tout arrange, l'affaire fut chaude.

Les masques errent par la ville. Ils ont, sous leurs oripeaux, l'apparence d'indigènes pauvres.

## XI

Si tes souliers sont poudreux, au sortir du Meglionissimo, va jusqu'à la poste et risque-toi sous les arcades. Sghir y est embusqué dès l'aube.

Sghir a quinze ans. Il exerce modestement la profession de cireur ; mais il a toutes les vertus d'un monarque du négoce.

On dit qu'enfermé dans une chambre, Pascal, enfant, parvint à retrouver tout seul les premières propositions de la science euclidienne. Sghir n'a pas fait moins dans son art. Il a retrouvé, sans maître, les principes du commerce et de l'industrie. Six marmots décroissent sous ses ordres. Sghir, sur leurs salaires, prélève la part du lion. Il leur prodigue en retour des conseils et maintes torgnioles. Quand un concurrent se risque sur le territoire du clan, Sghir fait un appel aux armes, et le concurrent s'enfuit, endommagé.

Sghir règle les tarifs, d'accord avec les autres princes de l'industrie décroissante. Il organise des grèves et obtient satisfaction. Il est le maître du jeu, le dieu de la brosse.

Sghir ne perdra pas une seconde à considérer ton visage. Il ne regarde que tes pieds et t'évalue d'un mot. Si tu refuses ses bons offices, il te marquera, de quelque manière, son mépris. Si tu parais de bonne mine et veux être décroûté, Sghir consentira peut-être à s'occuper lui-même de tes chaussures.

Il se jette sur ton pied droit avec un empressement rageur. Parfois, divertissement musical, il entreprend l'éloge de ses instruments et de son mérite. Puis, d'un coup sec, frappé sur la caisse de bois, il t'avertit que c'en est fini de ton pied droit. Il faut, au cireur des grandes villes, un langage universel. Un second coup sur la caisse : le pied gauche est bâclé.

Pour la fange du pantalon, c'est à coup d'ongles que Sghir l'attaque. Il gratte fébrilement et tu as soudain l'impression d'être envahi par une légion de poux.

Un dernier coup sur la boîte. Sghir te congédie. Si tu lui donnes un franc, il en réclame deux. Mais si tu lui donnes cinq sous exactement, il encaisse sans rien dire, c'est le tarif.

## X

Sghir n'est pas ignorant. Il a fréquenté l'école coranique. Il t'arrivera sans doute, en courant les ruelles de la ville arabe, d'entendre l'école coranique. Cinquante voix aiguës déchirent le silence. Le magister est un vieil homme au sourire benévole ; il te permettra d'entrer.

Pieds nus, pelotonnés sur des nattes, les moutards tiennent à deux mains de grandes tablettes sur lesquelles sont inscrits quelques versets du Coran. Ils regardent les caractères arabes en chantant et c'est ainsi qu'ils apprennent à lire. Ils oscillent d'arrière en avant et d'avant en arrière, selon le rythme du verset ; ce balancement extatique les rend perméables à la science.

Le maître est accroupi dans un angle de la salle. Il règle au petit bonheur ce chœur tumultueux. Une longue baguette de bouvier lui permet de ranimer sans cesse l'attention de ses élèves. Tu verras, près de la porte, une bonne centaine de sandales. Tu te demanderas sans doute comment chaque enfant peut retrouver les siennes. Je me suis demandé de même comment, parmi tous ces cris, retrouver chacun son cri,

comment, dans cette cohue, retrouver son âme.

L'école coranique n'est pas inutile : elle prouve qu'aucune méthode ne saurait empêcher un enfant d'apprendre à lire,

## XI

Ce n'est pas une ville : c'est un grand récif calcaire parasité par les hommes. On a foui les rues dans l'épaisseur blanche. J'en aime le dessin confus. Parfois, au tournant d'un passage désert, une femme que je rencontre murmure quelques paroles, rit et, tout à coup, écarte son voile. Elle ne montre que son nez, ses yeux au kohol et sa bouche ; mais le geste est plus lascif que si la passante relevait sa chemise jusqu'au ventre. Vingt ans de moins, peut-être baisserais-je les yeux.

Parfois une négresse passe, hermétiquement voilée de sa peau.

Je vais, le soir, rue du Persan, pour y admirer les servantes de la déesse. Elles habitent près des murailles, comme dans l'antiquité. Leur cellule n'est qu'une annexe de la rue. Peintes et parées, jambes fléchies, elles se tiennent sur une

sorte de lit maçonné, recouvert d'un tapis ou d'une natte épaisse. Quand il fait froid, elles se logent un canoun entre les cuisses et s'enivrent peu à peu des vapeurs de la braise. Elles ont l'air d'animaux sacrés. Leurs vêtements sont pariolés et leurs bijoux ressemblent à des instruments de torture. Il en est une, blonde, rose, dont le regard bigle est poignant. Elle est assise, toute rigide, dans une attitude de prêtresse.

L'homme, le chaland, va de porte en porte. Il fume, regarde, compare. Son visage demeure impassible. Puis il fixe son choix, jette sa cigarette et entre sans dire un mot.

Dans le bas de la ville, à l'est de la Médina, on trouve un autre quartier réservé qui ne ressemble pas à la rue du Persan. Il est malpropre et tapageur. Chaque femme y a sa cellule, ouverte au ras du ruisseau. J'y vais souvent. Ces dames sont tombées d'accord, une fois pour toutes, que ce ressemblait à un certain Dom Fifi ; mais « en plus fort, en plus grand ».

Elles viennent de tous les points du monde et finissent là leur carrière. Peu de juives. Les filles du peuple sacré travaillent plutôt dans leur famille, comme les ouvrières en chambre et ne sont pas fort nombreuses. Parfois, au milieu de cent vieilles furies, on remarque une adolescente, une indigène encore belle et gracieuse et qui fait ses débuts entre les vétérans de la corporation.

Elles ont des jupes fort courtes, des bas aux couleurs cruelles, des cheveux frisés, dorés, rouges, verts, noirs et parfois blancs à la racine. Elles attendent. Quand il fait chaud, on les voit, à demi nues, bâiller et s'étirer comme des panthères en cage.

Je connais celle qui lit des romans, celle qui se polit les ongles, celle qui tricote toujours une petite brassière d'enfant.

Entre cinq et six, coup de feu : les hommes arrivent, par vagues impétueuses. Marchandages, injures et gifles. Marcel fait affaire avec Paulina. Il laisse Mario, son compagnon timide, patienter dans la rue. Marcel ne se presse guère de sortir. Mario piétine comme un âne au piquet et crie, toutes les minutes : « As-tu bientôt fini, Marcel ? » Une voix entrecoupée répond, derrière le volet : « Un petit instant ! Encore un petit instant ! »

Un soir, à Kairouan, le long de la muraille du nord, je vis une prostituée qui souriait, accroupie sur une chaise, au seuil de sa maison. Devant elle, un jeune Arabe était agenouillé, le menton posé sur la chaise ; il levait vers cette femme un regard d'adoration. Il ne soufflait pas mot. Une lampe à pétrole éclairait la scène.

Je revins deux heures plus tard. Le couple n'avait pas bougé. Et c'est ainsi qu'il demeure, immobile à jamais, au fond de ma mémoire.

## XII

Le judéo-arabe est un dialecte raboteux. L'entretien le plus amène a tout de suite l'air d'une chamaille. M. Lévy-Ganem est un homme bienveillant et poli ; mais, quand il interroge les dames de sa clientèle, on le prendrait pour un policier préluant au pugilat.

— C'est notre langue qui veut ça, dit-il en souriant.

La scène se passe dans une des chambres de la Communauté juive. Consultation du matin. Des femmes, presque toutes enceintes ou portant leurs nourrissons sur leur bras. Elles réclament des bons de lait ; pourtant, quand on leur presse les mamelles, le lait gicle à quatre pas.

— O peuple exigeant ! grogne Lévy-Ganem. Un tiers des juifs de Tunis vit au dépens des autres. Ils ne sont jamais satisfaits. Et il faut avouer que leur misère est inconcevable.

Lévy-Ganem a raison. Quand je me promène dans le quartier de la Hara, j'éprouve une tristesse qui ressemble à la honte. Oui, j'ai honte de ma santé, de mes vêtements, de mes mains pro-

pres, de mes pensées. Je ne suis pas juif, je suis homme, simplement, et c'est l'homme que ce spectacle humilie dans mon cœur.

— Ecoutez, dit Lévy-Ganem. Je vais demander à ces femmes le nombre de leurs enfants.

Cinq ! Elles déclarent toutes avoir cinq enfants. Elles font toutes la même réponse. J'ouvre des yeux inquiets. Lévy-Ganem rit de bon cœur.

— Elles en ont l'une trois, l'autre sept. Que sais-je ? Mais nous pourrions avoir, vous ou moi, le mauvais œil. Par mesure de prudence, elles disent toutes « cinq », le chiffre sacré, le chiffre protecteur. Ah ! voici Taïta Fellous. Voyez la charmante et sympathique figure.

Taïta n'est plus très jeune, mais elle est belle encore. Elle est grosse de sept ou huit mois et, pour se soulager, elle pose son ventre sur la table. Elle rit. Elle serre contre sa poitrine une fillette d'un an dont le front se montre orné d'une tache de boue toute ronde, encore fraîche, ce qui porte bonheur, comme chacun sait. Un bon conseil : prendre la boue directement sur la chaussure.

— Et toi, combien as-tu d'enfants ? demande Lévy-Ganem aussi doucement que possible.

Taïta sourit, baisse les yeux et répond :

— Compte les doigts de ta main.

Je ne comprends pas. Lévy-Ganem interprète :

— Cette femme a cinq enfants. Elle ne dit pas



le mot « cinq », car elle sait que je ne la croirais pas. Alors, pour me faire comprendre que, cette fois, c'est sérieux et qu'elle n'entend pas me tromper, elle se sert d'une figure naïve, elle dit :  
« Compte les doigts de ta main. »

### XIII

C'est aux abords du village de Hara Srira que s'élève la synagogue merveilleuse, la Ghriba, riche en bibles vénérables, orgueil des Juifs djerbiens.

Autour de la Ghriba, languissent quelques dattiers. Un jour, à l'ombre de l'un d'eux, je vis une espèce de sauvage : guenilles et vermine, barbe folle, ongles d'animal infirme. Je lui demandai son nom.

Il le dit à voix basse, sans me regarder. Il s'appelait Cohen, tout comme un professeur français, comme un banquier de New-York, comme un industriel allemand, comme un prince de la science ou un roi du pétrole.

J'ai visité la Ghriba. J'ai vu les juifs en prière. Ils oscillaient avec passion, eux aussi. Je pensais aux enfants de l'école coranique, aux cobras du

charmeur , au grand phare de Tourgueness par les soirs de tempête.

Ils ne semblaient pas de même type : les uns, profils de bouc, les autres, faces camuses. Mais, parfois, un rayon révélateur éclairait tous ces visages sous l'incidence décisive : le disparate s'évanouissait et l'on retrouvait, sur chaque masque, le sceau de cette race opiniâtre qui use les siècles.

Je les regardais, cherchant, parmi les plus jeunes, quel pouvait être le prédestiné, celui qui, dans trente ou quarante ans, gouvernera les finances de l'Europe, donnera des conseils aux princes et des ordres aux parlements.

Tel était mon rêve. Et les puces, cependant, prenaient en hâte possession de mes mollets.

## CHAPITRE X

QUI CONTIENT LES CONFIDENCES DE L'INGÉNIEUR  
JOUBERTIN.

Abandonnerez-vous les femmes que Dieu a  
formées pour votre usage ? Violerez-vous les  
lois de la nature ?

CORAN, XXVI, 166.

**L**E triomphe du règne minéral. Sable et pierraille, pierraille et sable. Le vent se lève avec le soleil et commence aussitôt son morne et patient travail. C'est un vent qui use les montagnes. Il y met le temps, mais il y parvient. Il émousse les arêtes, lime les surfaces, effrite les blocs, roule pêle-mêle tous les débris. Il peut soulever d'assez grosses pierres pour lapider les voyageurs, certains jours. Il pulvérisera le monde. Il fait le sable, petit à petit, et s'en sert ensuite, rémouleur inlassable, pour at-

taquer les obstacles les plus durs. Le « vent de sable » est un terrible destructeur. S'il soufflait longtemps, il userait jusqu'au courage des hommes.

Il opère à sec. C'est sa manière. Quand je crache à terre, le sable soyeux, moiré, fluide, le sable paraît offusqué : il ne comprend pas ce qui lui arrive. Entre deux brefs orages, il perd jusqu'au souvenir de l'eau.

Il faut un certain degré d'humidité pour que le souvenir vive et fructifie. Cet aride pays porte en soi un merveilleux principe d'oubli. Les choses y oublient leurs histoires et les hommes leurs expériences. Rien n'y sert de leçon, rien n'y porte enseignement. Chaque journée improvise l'univers, chaque nuit refait le néant.

Pourtant l'eau fut souveraine en ces lieux. La mer a longtemps recouvert cette contrée. Une mer préhistorique et que, dans mes rêves, j' imagine chaude, fumante, une décoction d'algues, peuplée de monstres, parcourue par des bancs d'animaux voraces.

Un jour, les eaux se sont retirées, très vite, comme une nappe que l'on arrache d'un seul coup. Les poissons, les crustacés, les mollusques, ont pourri sur place, par épaisseurs prodigieuses. Toute cette vie a fait retour au règne minéral. Le charnier est devenu gisement. Squelettes, carapaces, coquilles, tests, tout cela ne forme plus

qu'une couche géologique : le phosphate. Des milliers de siècles ont passé. Nous sommes venus, nous les calculateurs, les gagneurs d'argent et nous n'avons eu qu'à percer des galeries de rats dans ce trésor.

Il y aura bientôt quinze ans que j'ai débuté, comme ingénieur, dans un petit centre minier, de l'autre côté des montagnes.

Je devais entrer en fonction le premier janvier. J'avais pris le train le soir de la Saint-Sylvestre. Rien de moins sylvestre, en vérité, que le pays au travers duquel je me trouvais entraîné. J'arrivais d'Europe, mon diplôme en poche ; je ne savais rien. J'étais beaucoup trop nerveux pour dormir. Il faisait un beau clair de lune glacé. Je m'écrasais le nez à la vitre du wagon et je regardais le paysage sans arbre, bleu, dur, polaire. J'étais parcouru, à rebrousse-poil, par des frissons de tristesse. Ma vie, ma situation, l'avenir ! Quel enterrement ! Nous cheminions très lentement, quinze ou vingt kilomètres à l'heure : il faut ménager ces voies étroites. Nous nous arrêtions devant des fortins cubiques entourés de faux-poivriers au feuillage vaporeux : les gares. Chaque fois, quarante wagons vides, des wagons à phosphate que nous remontions vers la mine, se tamponnaient avec un grand bruit de ferraille. Puis nous repartions, cahin-caha, dans le désert.

Il pouvait être deux heures du matin quand, à l'une des stations, je vis la porte du wagon s'ouvrir. Un monsieur parut. Je dis un monsieur : chapeau haut de forme, habit noir, cravate blanche. Il s'assit, épousseta longuement ses souliers et se prit à caresser une paire de gants de peau, des gants beurre frais, tout neufs. Le train, de nouveau, rampait dans le sable.

Ce monsieur n'était pas muet. Nous liâmes conversation : il allait au centre minier faire ses visites du jour de l'an. Dès cette nuit-là, je compris certaines choses.

Le reste, je l'ai compris assez vite, à R\*\*\*, où j'ai passé deux ans, pour commencer.

R\*\*\* n'est ni cité, ni village. C'est un ramassis, un campement administratif, une banlieue galeuse, une banlieue sans ville. C'est aussi, c'est surtout une forme exaspérée de la province.

Il y a trois rues, trois catégories, trois classes sociales : les maîtres en haut, les contremaîtres à mi-côte, la tourbe dans le fond. On se rend toutes sortes de visites officielles, réglées par les préséances les plus strictes. Parfois, derrière une haie d'acacias à grandes épines osseuses, on voit filer des plumes d'autruche. Ce n'est pas l'oiseau des sables : c'est une dame de la seconde catégorie qui s'en va — chapeau de luxe, bas de soie, souliers mordorés — présenter ses hommages à une dame de la première caté-

gorie. Parfois, au tournant d'un sentier taillé dans le roc à coups de dynamite, on entend une voix sucre-et-poivre susurrer des gentilleses : « Nous vous attendons au tennis à cinq heures, madame. » Ce n'est pas une invitation, c'est un ordre. Tout est commandé par un protocole pointilleux, même le plaisir, même la haine. L'humanité fait là de méritoires efforts pour rester égale à elle-même. Et cependant le soleil calcine les collines, quand, toutefois, le vent de sable ne jette pas, sur le paysage, son ombre crépusculaire. Le désert commence à la porte des maisons. Un isolement si monstrueux étreint la pensée, dès qu'elle s'aventure à la suite du regard, vers l'horizon, qu'on finit par tenir tous ses rêves en laisse.

De mon temps, à R\*\*\*, le directeur était un certain Malenfant, grand arthritique, artérioscléreux. La manie de l'organisation. Un jour, — tout arrive — nous reçûmes la visite d'une troupe de café-concert. Un bobinard ambulante. Six femmes : deux Italiennes, une Maltaise, une Parisienne — à ce qu'elle disait, — et deux demi-mondaines sans nationalité bien définie. Quelle aubaine ! M. Malenfant, qui mettait son nez partout, dressa lui-même une liste et répartit les demoiselles entre les jeunes ingénieurs. Son secrétaire circulait, affairé, la liste en main, comme un sergent fourrier, dans notre rue.

Je suis célibataire. J'aime les femmes. Mais, bon Dieu ! qu'on me laisse combiner ma petite affaire tout seul ! Je ne m'entendais pas fort bien avec ce Malenfant. « Où dîniez-vous, hier soir ? Je n'aime pas qu'on s'éloigne du Centre sans motif de service. Quelle est donc cette personne avec laquelle on vous a rencontré hier au soir ? » etc... La Compagnie a bien voulu me déplacer. Je suis ici depuis douze ans. Je n'y comprends rien moi-même : je me promets toujours de partir à l'expiration de mon contrat et, le jour venu, je reprends un autre engagement.

La mine est belle. C'est une grande chose. Pas de puits comme vous en avez vu dans la plupart des charbonnages. Nous sommes partis du pied de la montagne et nous nous enfonçons tout droit, dans la masse du phosphate. Il n'y a qu'à piocher. Les galeries sont nettes, soignées. Elles ont une odeur comparable à celle d'une urne funéraire, un parfum de cimetière. N'est-ce pas, en effet, un immense cimetière de poissons ? Nous retrouvons des empreintes merveilleuses : des animaux entiers, pétrifiés. On boise peu. Il arrive qu'une voûte s'affaisse, ensevelissant une demi-douzaine de Tripolitains. Mon prédécesseur était un homme sensible. Six mois après son arrivée, il a perdu une équipe, dans un de ces éboulements. Il a cru son honneur engagé. Il est allé, de nuit, se mettre le cou sur les rails,



au passage d'une rame de wagons, et il s'est fait décapiter.

Nous finirons par évider toutes ces montagnes. En certains points, elles se crevassent. Elles s'écrouleront quelque jour et l'homme aura changé la géographie du pays. Il est écrit, dans le Coran, que les montagnes, arrachées, doivent se mettre en marche. Jamais Mahomet ne fut si bon prophète.

Il faut voir l'entrée de la mine, à midi. C'est en vain que vous chercheriez un brin d'herbe. Rien que les mécaniques, les fils électriques, les wagonnets et la montagne aveuglante que pille un soleil vertical. On dirait l'exploitation d'un astre mort. C'est d'une tristesse si profonde, si poignante qu'elle rejoint la béatitude, dans la sphère des perfections. Je le répète, quelque chose comme l'exploitation industrielle de la lune. Leduc ajouterait peut-être : « Et l'exploitation des indigènes. » Leduc a mauvais caractère. Il faut l'entendre s'écrier en levant les bras au ciel : « Sale patelin ! C'est toujours la pénurie d'eau qui manque. » Leduc est un de nos inspecteurs, si j'ose dire ; j'entends qu'il remplit ici certaines fonctions de renseignement et de surveillance. Il a passé presque toute sa vie dans les villages de la steppe et, par contagion, sans doute, il se trouve, comme esprit, très voisin des Arabes. Il ne voit, en toutes choses, que les

points accessoires. Il pousse au premier plan les questions de dixième ordre. Avec lui, impossible de discuter : il glisse à droite ou à gauche. Toutes ses notes, tous ses rapports sont rédigés au conditionnel, non signés, non datés, sans marges. Il emploie toujours des papiers de formats variables. Il invente une multitude de précautions louches contre les ombres de péril. Il a introduit, dans ce désert, des habitudes et des ruses de diplomate véreux. Nous ne sommes reliés au reste du monde que par la voie ferrée. Point de route pour venir ici. Près de la gare, vivote une auberge hantée de punaises. Quand Leduc est arrivé parmi nous, il s'est installé dans cette auberge et il m'a fait entendre que c'était pour demeurer à portée du train et repartir plus facilement. Il est resté sept ans avec les punaises de l'auberge.

Il y avait déjà passé six mois quand nous avons appris qu'il était marié. M<sup>me</sup> Leduc, une Rouennaise, ne sortait jamais de sa chambre. A force de vivre au milieu des Arabes, Leduc avait jugé correct de séquestrer sa femme. Elle ne s'en plaignait guère, engraissait, mangeait des sucreries et se teignait les ongles au henné. Contagion ! Contagion !

M<sup>me</sup> Leduc est morte, l'année du choléra. Leduc ne s'est pas remarié. Il vit avec la femme d'un contremaître. Le contremaître est un gar-

çon chétif, tourmenté par les fièvres : gros foie, grosse rate. Il a, de Leduc, une peur religieuse, extatique et que je comprends assez bien. Il lui laisse la jouissance de la femme et du logis ; mais il ne veut pas s'en aller. La haine qu'il porte à son rival est toute mêlée de dévouement. Je suis fort indépendant. J'avais, un jour, accepté d'aller déjeuner chez Leduc, je veux dire chez cette dame. Au milieu du repas, la porte s'est entr'ouverte et nous avons vu passer la tête du contremaître. Il demandait, d'une voix misérable et fébrile : « Il ne reste rien pour le cocu ? » Nous lui avons fait une petite place. Leduc est bon prince.

Impossible de juger les hommes d'ici comme nous jugeons ceux de chez nous. Les règles morales sont sensibles à la température. Pendant cinq années, nous avons eu, pour curé, une façon de Maltais, l'abbé Zammit, qui s'exprimait dans une langue composée de français, d'arabe et d'italien, sans compter son dialecte originel. Chaque fois qu'on allait frapper à sa porte, on était reçu par une servante en chemise. Que voulez-vous ? Il fait si chaud ! Quand l'Archevêque est venu, en tournée d'inspection, l'abbé Zammit l'a tutoyé tout de suite : le contentement !

Il fallait entendre Zammit raconter ses voyages, car il avait parcouru le Congo. Un jour,

ayant fait naufrage avec ses deux serviteurs noirs, sur je ne sais quel fleuve fourmillant d'hippopotames, Zammit, qui nageait assez bien pour se tirer d'affaire, s'était senti pris aux jambes par un de ses catéchumènes. « Je lui ai flanqué, disait-il, un bon coup de poing sur la mâchoire. Mais, avant, je l'ai baptisé. Comme ça, j'ai pu gagner la rive. » Il fermait énergiquement l'œil et ajoutait : « Bibi d'abord ! », ce qui se comprend, car cet homme avait une mission à remplir. A part ça, bon curé, complaisant, débrouillard, homme de ressources.

Si je vous faisais le portrait de tous les types que j'ai vus s'épanouir sous notre radieux climat, vous me prendriez pour un fantaisiste. Nous avons eu, au Centre minier, pendant quelque temps, un médecin prodigieux, un Bulgare, un Balkanique, je ne sais trop, non agréé par la Compagnie, d'ailleurs. Il priait ses clients de choisir entre le petit examen, qui ne coûtait que trois francs, et le grand, qui montait à dix. Ceux qui demandaient le grand, il les emmenait dans une chambre obscure et les regardait à travers un verre de lampe. Effet magique. En ce temps-là, c'était avant la guerre, on payait en véritable argent. Le docteur balkanique avait une façon bien à lui de recevoir la monnaie : il tendait la main, puis la retirait un peu et laissait tomber la pièce sur le dallage pour être sûr qu'elle sonnait

bien. Il a failli réussir. Une affaire de mœurs nous en a délivrés.

Au nombre de mes souvenirs les plus troublants, je dois mettre Bénazet, un ingénieur. Il fut mon ami. C'était une nature généreuse, joyeuse, hardie. Un homme jeune, en outre. Peu de mois après son arrivée au Centre, il eut un accident assez grave : le pied écrasé par la chute d'un bloc. Il fut évacué sur une grande ville, opéré, soigné. Quand il nous revint, il souffrait encore et son allure m'inquiéta. Son regard, que j'avais connu ferme et franc, semblait, à travers nos personnes, chercher l'horizon. Un regard accommodé, en quelque sorte, à l'infini. Il était toujours exact et travailleur ; mais son humeur s'altérait et, souvent, il nous quittait, comme un homme excédé, sans explication, sans excuse. J'attribuai d'abord ces changements à la névrite qui le tourmentait. Un soir, après dîner, je pénétrai chez lui. Il était assis, le nez contre la table, les deux bras étendus. L'image du désespoir. Il ne bougea même pas en reconnaissant ma voix. Je ne savais que penser et j'allais me retirer quand le domestique arabe de Bénazet entra dans la pièce en courant. Il tenait un petit paquet sur lequel, réveillé soudain, Bénazet se rua. Et j'eus, ce soir-là, tous les éclaircissements possibles. A la suite de sa blessure, mon camarade était devenu morphinomane. Il avait, rapidement,

atteint des doses considérables, et vivait ballotté de l'extase à l'angoisse, selon qu'il avait ou non provision de sa terrible drogue.

Les choses ont marché très vite et Bénazet a perdu toute pudeur. Il allait et venait, pour son service, toujours sérieux, mais la jambe molle, le regard vide. La poche droite de son pantalon était décousue ; il pouvait ainsi toucher directement la peau de sa cuisse dans laquelle une aiguille était fichée, à demeure. Venue l'heure de l'injection, Bénazet chargeait sa seringue et opérait, coûte que coûte. Il portait la drogue en poudre à même son gousset ; il la faisait fondre dans ce qu'il avait sous la main, au besoin le café qui restait au fond d'une tasse. Il l'aurait mise en solution dans sa propre salive, s'il n'avait pas trouvé mieux. Il me montrait sa seringue ainsi que l'on montre un bijou. Il la flattait, la caressait, l'aurait adorée, pour un peu : fétiche, idole !

Le climat, la chaleur ont joué de mauvais tours à Bénazet : il a souffert d'abcès. Impossible de le désintoxiquer. Il préférerait mourir. Il est mort. Je l'ai vu, peu de temps avant la fin. Je l'ai vu, dans sa petite chambre, à Sfax. Il ressemblait à cette figure de la mort, maintes fois dessinée par Holbein : le squelette, la peau, les bosses des abcès et, sur le crâne, une touffe de cheveux secs. Chaque fois qu'il se piquait,

l'humeur et le sang jaillissaient, souillant les murs de tous côtés.

Bénazet ! Bénazet ! Laissons cela, je vous prie.

Quand je suis las, dégoûté de mon travail, exaspéré par mes lectures, écoeuré de tabac, je vais voir danser Hmida.

Nous avons, ici, des ouvriers de trois nationalités différentes : des Tripolitains, des Kabyles et des Marocains. Ils logent dans des espèces de corons construits par la Compagnie, des parallépipèdes blancs, posés à même le sable, comme de grands morceaux de craie. On sépare les races, pour éviter les batailles.

Hmida est un jeune Marocain. Il travaille tout le jour dans la mine, le buste nu, les reins pris dans un triangle de cotonnade. Une serviette-éponge lui tient lieu de turban. Il fait songer, quand il pioche, aux ouvriers égyptiens représentés sur les obélisques et les sarcophages.

Le soir, il danse volontiers, pour son plaisir et celui de ses camarades. Il danse merveilleusement. L'orchestre est rudimentaire : un rebab fait d'un colfret à cigares, d'une canne et de deux cordes aux sonorités langoureuses. Pour marquer le rythme, une bouteille que l'on frappe adroitement, avec des cuillers de fer. Et Hmida va danser.

Il a quitté ses sandales, son turban, sa cache-

lia. Il apparaît vêtu d'une courte tunique blanche. Il attend que la musique ait pris de l'élan, que le rythme ait trouvé son régime, atteint sa pleine ampleur. Il attend que le joueur de rebab semble sur le point de pâmer. Alors, il part.

C'est une danse imperceptible : un fin trépigement d'abord, une trépidation qui, petit à petit, gagne toute la charpente. Une danse fibrillaire, histologique. Un moment vient où l'adolescent danse, dirait-on, avec la pointe de ses cheveux, qu'il porte ras. Il regarde fixement un des angles supérieurs de la chambre et, peu à peu, montre les dents. On pense à certains accès de fièvre palustre.

Les assistants — rien que des hommes — frappent dans leurs mains, en cadence, et psalmodient une chanson qui est, à la fois, nonchalante et frénétique. Il en est qui touchent du doigt, en soupirant, la natte sur laquelle s'évertue le jeune homme. Et je regarde tout cela, saisi d'une inexprimable envie de trépigner, moi aussi. Contagion ! Contagion !

Il n'y a que des mâles dans ces étranges casernes. Leurs plus beaux chants d'amour, c'est à l'homme que l'homme les a dédiés. On respire, dans ces assemblées, un âcre relent de fureurs homosexuelles.

Et pourtant, dès qu'ils ont amassé quelque



argent, ils retournent dans leur pays pour y faire souche. Ils ne travaillent que dans le dessein de s'acheter une femme, denrée coûteuse à notre époque.

J'évite de traverser ce qu'on appelle pompeusement « la ville italienne ». Elle me fait songer, cette ville, à un asile d'aliénés. Les hideuses baraques, badigeonnées d'ocre, sentent l'urine et l'oignon frit. Les scorpions s'y promènent en paix entre les pieds des guitaristes. On y chante, on y pleure, on s'y bat sans relâche. C'est un enfer géométrique, avec une place publique et une église.

Je vais quelquefois chez Rosina, une ancienne femme qui a réussi. Elle est célèbre dans tout le sud. Elle a fondé chez nous un bordel de grand style. C'est une maison trapue, carrée. Une forteresse, moins les créneaux. Dans le patio couvert, rugit un orgue mécanique. Les femmes ? Il en est venu de partout. Elles ne savent plus à quel langage se vouer. Elles ont du travail et, quand elles sont raisonnables, peuvent mettre quelques sous de côté. Tel fut le plan de Laletta, une noiraude, une endiablée qui, durant son séjour ici, s'était fait tatouer sur le ventre cette maxime engageante : « L'essayer, c'est l'adopter. » Elle était folle, mais avare et plaçait assez bien ses économies. Quand elle eut quelques milliers de francs, elle partit s'établir dans le nord. Elle s'est

fait épouser par un ouvrier russe, un émigré qui ne savait pas un mot de français. Il a fini par en apprendre un petit peu, assez pour lire ce qui était écrit sur le ventre de sa femme et, comme il avait mauvais caractère, il a étranglé Laletta.

Parfois, dans la torpeur du jour, un orage brutal arrive on ne sait d'où. Il a l'air rond, il roule en hurlant. Pendant cinq minutes, il se vautre sur le pays, comme un taureau furieux. Puis il prend la fuite. Un quart d'heure plus tard, tout est sec.

Quand même, ces jours-là, je respire mieux, je me sens détendu, consolé. Je pense, jusqu'au soir, que je pourrais m'en aller vivre ailleurs.

## CHAPITRE XI

OU L'ON TROUVERA L'HISTOIRE DE KHÉMAÏS MADAR, HISTOIRE SANS LAQUELLE LE TABLEAU SERAIT BIEN INCOMPLET.

**M**ON amitié pour Khémaïs Madar remonte aux toutes premières années de ce siècle. Madar n'était alors qu'un galopin entre les galopins du quartier juif que nous appelons ici la Hara. Paupières chassieuses, nez coulant, cheveux crépus, tel était son signalement. Il portait, à l'oreille gauche, un mince anneau de laiton doré, cadeau de la grand'mère Madar. Charme souverain contre le mauvais œil, une petite corne lui pendait au cou par un fil. Pieds nus, vêtu d'une loque, il jouait avec ses frères et ses cousins parmi les ruines, qui ne sont pas trop rares dans ce coin-là.

La famille Nessim Madar était misérable, à cette époque. Le père était arrivé de Djerba, portant encore sa chemise sur les chausses. Il était apprenti tailleur et possédait, pour toute fortune, une douzaine d'aiguilles et un dé d'argent. Il s'était marié, presque tout de suite, à une Boublil aussi dénuée que lui-même et, coup sur coup, en avait obtenu cinq enfants.

Pendant longtemps, les Madar avaient logé dans un taudis de la rue El Meslekh : une pièce pour cinq familles, une sorte de cave sans fenêtre, coupée en cinq box, comme une écurie, par des demi-cloisons à hauteur de ventre.

Le typhus avait donné, dans cette sentine, un farouche coup de balai. La tempête finie, Madar s'était retrouvé veuf, avec deux marmots anémiés, dont Khémaïs.

Khémaïs grandit quand même. Nessim Madar se remaria bien vite, eut de nouveaux enfants et ne tarda pas à s'installer près de la place Bab Carthagina. Il fit peindre, sur sa boutique, une enseigne ambitieuse : « Au plus bon tailleur du monde. » Il connut le succès, gagna quelque argent et consentit de petits prêts aux Italiens de la rue de l'Alfa.

Cependant Khémaïs donnait maintes preuves d'une intelligence déliée. Il entra de bonne heure au service de ses oncles, les Madar du souk El Grana — lainages et cotonnades, — passa chez

s Madar de la rue d'Espagne — soies et dentelles, — où son stage fut assez court. A seize ans, il remplissait les fonctions d'expéditionnaire chez les Calo-Madar de l'avenue Jules-Verne. Il s'y fit remarquer. D'accord avec le plus-bon-tailleur-du-monde, M. Dario Calo-Madar, qui cultivait toute une élite de courtiers, Khémaïs serait placé dans une école de Paris pour y apprendre les langues vivantes, les mathématiques et quelques autres petites choses.

Khémaïs passa six années consécutives à Paris. Il y poursuivit de brillantes études, noua des relations précieuses, fréquenta chez les artistes et forma, du monde moderne, une image pratique et cohérente.

Quand il revint à Tunis, il portait des guêtres caennaises, un complet de coupe anglaise, des lunettes à monture d'écaille et, sous le bras, un portefeuille en peau de truie.

M. Dario Calo-Madar apprécia favorablement la métamorphose de son pupille et lui confia plusieurs affaires délicates. Khémaïs s'en acquitta fort bien. Sa fortune parut assurée.

Il avait alors près de vingt-trois ans et habitait chez son père, avenue Roustan. Le plus-bon-tailleur-du-monde grisonnait dans l'aisance. Il avait acheté l'aiguille et se vouait avec bonheur à de petites opérations financières. Il vivait en appar-

tement et possédait des meubles de chez Bismuth. Il portait encore la chéchia, mais se coupait lui-même, pour occuper ses loisirs, de bons vestons à l'européenne.

Khémaïs visita la société tunisienne, retrouva d'anciennes connaissances, rencontra Rahil Naccache et résolut de l'épouser.

Rahil était petite, jolie, point trop grasse. Elle se promenait parfois, sur l'avenue de Paris, avec la mère et la grand'mère Naccache. Remarquable trio. La grand'mère Naccache était accoutrée comme toutes les femmes de son temps : babouches claquantes, pantalons bouffants, voiles blancs à franges soyeuses. Elle portait le hennin, haut et pointu. M<sup>me</sup> Dinah Naccache n'était pas nippée d'une façon bien différente : elle avait pourtant abandonné le hennin et serrait ses mèches encore noirs dans un mouchoir de satin aubergine. Quant à Rahil, elle sortait tout droit du Magasin général : robe entravée, talons Louis XV, large chapeau garni d'aigrettes.

Khémaïs conçut pour la jeune fille une passion si pressante qu'il laissa le père Madar régler les questions matérielles et que, dans une crise d'enthousiasme, il admit un rabais de cinq mille francs sur la dot de Rahil.

Les Naccache devaient à la quincaillerie une solide prospérité. Ils tenaient, rue Sidi Kadous, une boutique d'aspect modeste, mais pourvue de

accursales dans plusieurs villes de la régence et chement achalandée.

Tout alla bien, tant qu'il ne fut question que d'argent. Les vieux prenaient leurs aises, palataient, finassaient. Khémaïs faisait sa cour.

Les choses se gâtèrent quand on aborda le cérémonial.

Je n'ai peut-être pas dit que Khémaïs avait, pendant son séjour en France, résolument oublié la foi de ses pères. Ce n'est pas impunément que l'on fourrage dans les bibliothèques et que l'on s'agite dans les milieux politiques. Khémaïs avait pris une aversion toutes les pratiques religieuses, qu'il appelait des « singeries ». « Je suis juif, disait-il. C'est peut-être une nationalité. Ce n'est pas une religion. » Il débitait aussi pas mal d'autres sottises que le père Naccache écoutait en se tissant la barbe d'un air gêné, mais qui jetaient M<sup>me</sup> Naccache dans des colères glapissantes. Bahil se mettait à pleurer.

M<sup>me</sup> Dinah Naccache était énormément pieuse. Rien à lui reprocher sur ce chapitre. Elle allumait elle-même, le vendredi soir, avant le coucher du soleil, toutes les lampes de la maison. Après quoi, menaces ou promesses, rien ne l'eût fait toucher au feu. Les lampes mouraient de leur belle mort dans la matinée du samedi. M<sup>me</sup> Naccache, accroupie sur un large divan, ne remuait pas le petit doigt. Nulle puissance au monde ne

P'eût décidée à se promener en voiture, crainte de voir les chevaux tirer quelque étincelle du pavé.

Elle enterrait ses rognures d'ongles. Elle avait déjà marié deux garçons et surveillait ses brus de fort près, les conduisant elle-même au bain, après la souillure menstruelle, pour ne les rendre à leur époux qu'en état de pureté parfaite. Bref, une sainte à sa manière et dans son petit coin.

Les discours de Khémaïs firent la plus mauvaise impression dans la famille quinecaillère. Le jeune renégat fut informé sans trop de ménagement qu'il n'aurait la demoiselle qu'en acceptant de se plier à toutes les pratiques du culte, à toutes les exigences de la Loi.

J'entretenais, avec Khémaïs, d'honnêtes rapports d'amitié. Il me jugeait de bon conseil et vint me confier ses embarras.

— Cédez, lui dis-je. Cédez, mon vieux. Ne crânez pas inutilement. La personne vous plaît ; au surplus, ce n'est pas une mauvaise affaire. J'ai, comme vous, rejeté toute religion. Je viens pour tant de tenir un de mes neveux sur les fonts baptismaux, pour ne pas contrarier ma sœur. La tolérance est l'expression suprême de la liberté. Cédez : l'avenir est aux pacifiques. Prenez d'abord la femme et vous aurez un jour votre revanche, si toutefois vous y tenez.

Khémaïs céda. Rahil cessa de pleurer et la



e Naccache de glapir. Le mariage eut lieu dans la grande salle des Sociétés Maltaises, et tous invités.

Journée mémorable. Minute historique. L'assistance comportait deux clans distincts. D'un côté, les Naccache, fidèles au costume national : robes bleu-ciel, culottes bleues ou blanches, ghias et turbans, dames en grand tralala. De l'autre côté, les Madar, leurs alliés et leurs vassaux : jaquettes et vestons, trois ou quatre ordres, une Légion d'honneur, quelques robes des dames Lafayette, un chapeau de chez Lewis. On remarquait, du coin de l'œil, M<sup>me</sup> Dario Calo-Maret et M<sup>me</sup> veuve Madar-Altia dont les limousines encombraient la rue d'Espagne.

Même dans une grande ville comme Tunis, les mariages ont l'air au campement. Leurs cérémonies sont improvisées. Ils opèrent dans un palais comme sous la tente. On avait dressé une estrade et piqué sur la muraille, avec des tapisseries, la draperie brodée qui figure un des accessoires du culte. Le mariage fut célébré par le docteur Bokobza, rabbin suranné qui nasilla pendant ses prières avec une pointilleuse rigueur. Khémaïs ne parut nerveux, un peu pâle. Il se hâta de couvrir la tête et fit les réponses régulières; mais quand l'oncle Naccache brisa, dans le fond d'un vase hygiénique, le vase rituel, Khémaïs ne put réprimer une grimace d'agacement. Il me

jeta certain coup d'œil qui signifiait : « J'aurai mon tour. »

Il ne devait pas l'avoir tout de suite.

On fit passer à la ronde un grand verre d'anisette, des glaces et des gâteaux. Après quoi, je présentai mes hommages aux époux et réussis une retraite habile.

J'appris, le lendemain, que les Naccache jouaient le grand jeu. Khémaïs et sa femme avaient été conduits sous bonne escorte jusqu'à leur chambre. On avait brisé une gargoulette devant la porte ; on leur avait placé, de force, dans les mains, un miroir et une clef ; on les avait enfermés avec un barbier, et toute la tribu Naccache avait, dix minutes plus tard, ouvert la porte en poussant des clameurs de joie. Rahi s'était évanouie, Khémaïs était entré dans une grande colère et les choses auraient sûrement mal tourné si les jeunes mariés n'avaient pris le parti de disparaître et d'aller coucher à l'hôtel.

Khémaïs fit un voyage de noces. Dès son retour, il s'installa dans son nouvel appartement de la rue des Tanneurs. La maison était confortable, encore qu'à l'ancienne mode. Il y avait une terrasse couverte et d'assez belles faïences. Khémaïs acheta des meubles en bois courbé, quelques tableaux impressionnistes du Salon Tunisien et un bureau mécanique, système américain.

Le soir, mes affaires expédiées, je montai

fois chez Khémaïs et j'y retrouvais des amis. Nous parlions socialisme, politique internationale, nous fumions des cigarettes égyptiennes buvant du thé.

Au discours de son mari, M<sup>me</sup> Madar opposait un visage impassible, mais que je jugeais obsédé, irréductiblement Naccache. Dès qu'elle était partie, Khémaïs me disait, avec un sourire content : « Il n'est pas encore question d'enfant. Je ne suis pas pressé. Les juifs ont, à cet égard, des préjugés absurdes contre lesquels il faut agir. »

Ainsi parlait Khémaïs. Cependant son humeur gâtait, de mois en mois. La stérilité de sa femme ne laissait pas d'inquiéter mon ami. Il y avait des querelles. Rahil se remit à pleurer.

Sur ces entrefaites, les Naccache reparurent en personne. C'est une tribu prolifique. On n'y connaît alors qu'une seule femme inféconde : la Naccà du souk El Hout, rousse indolente qui vivait dans le mépris général.

Les Naccache envahirent le logis de Khémaïs, chacun murmurant une recette infailible, offrant une amulette, formulant un vœu. Rahil ne pouvait faire un pas dans son ancien quartier sans entendre crier derrière elle, même par ses petites voisines de dix ans : « Pour quand la bonne nouvelle ? » ou : « Je te souhaite un garçon ! » Par bonheur, Rahil devint enceinte et les Nac-

cache entonnèrent des actions de grâces. La mère Naccache ne quitta plus l'appartement de la rue des Tanneurs.

Les événements en étaient là quand Khémaïs émit une prétention exorbitante. Il déclara tout net : « Si l'enfant est un garçon, il ne sera pas circoncis. »

Pauvre Khémaïs ! Je le revois, avec ses lunettes doctorales, son veston cintré, sa serviette en peau de truie ! Cette audace révolutionnaire lui valut plus d'outrages et d'inimitiés que jamais apostat n'en eut à subir. Les Naccache et les Madar unirent leurs efforts. Rahil, sûre de son empire, alluma la guerre au sein même du foyer. On envisagea diverses formes de rupture et le problème se compliqua tout aussitôt, car déjà Khémaïs avait engagé la dot de sa femme dans certaines combinaisons. On parlait de soumettre le différend à M. Dario Calo-Madar. On organisait tout un petit scandale.

Je voyais le jeune homme presque chaque jour et l'inclinai aux transactions. « Je suis le maître ! » grondait-il. Et j'étais bien obligé de lui répondre :

— Hélas, non ! mon vieux. Au demeurant, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Tous les médecins vous diront que la circoncision est une mesure des plus sages.

Khémaïs hurlait : « Préjugé ! » Il ajoutait lâchement :

— D'ailleurs, ce sera peut-être une fille.

Le ciel ne toléra pas cette compromission. Rahil mit au monde un mâle. Khémaïs était troublé jusqu'au fond de l'âme. Les Naccache remportèrent une victoire bruyante : la circoncision fut décidée.

Je reçus un billet m'invitant à la petite fête. Elle eut lieu par une belle matinée. J'étais libre et m'y rendis.

Rahil, le visage rayonnant, reposait encore dans son lit. On avait ouvert la porte donnant sur la terrasse, où, déjà, se pressaient les assistants. Je trouvai Khémaïs calme, les traits contractés, une lueur anormale sous les paupières. « Je voulais, me dit-il, que mon fils s'appelât Fernand. On va l'appeler Abraham. » Il haussa les épaules.

— Qui doit tenir l'enfant sur le fauteuil ? demandai-je.

— Samuel Naccache, du souk El Hout, le mari de Rebecca. Les malheureux n'ont pas d'enfant. Ils ont sollicité ce rôle comme une faveur. Il paraît que ça porte chance.

Khémaïs eut un sourire crispé que je ne compris pas très bien.

M<sup>me</sup> Naccache mère se promenait de chambre en chambre, avec un flacon d'eau de rose.

Elle en prenait, de temps à autre, une gorgée qu'elle pulvérisait en soufflant, pour purifier l'atmosphère.

L'appartement se remplissait. Tous les Naccache étaient sur la brèche : Samson, du Belvédère, entrepreneur de funérailles — entretien de tombes à l'année et au mois, — Messaoud, le tailleur de la rue des Maltais — rapiéçage à neuf, en tous genres, — Chikli Sammut-Naccache, le notable bottier de la rue Al-Djazira — Chaussures classiques et de luxe —. Et tous les autres, et les Madar, et les Madar-Cohen et jusqu'aux Cohen-Maïmoun.

Tout ce monde riait et chantait, car les juifs sont un peuple gai. Certains hommes récitaient des prières.

On apporta le fauteuil de bois sur lequel sont sculptés des poissons et des mains. Rebecca épingle, contre une muraille, l'étoffe rituelle, brodée de caractères hébraïques. On disposa, sur une chaise, quelques gros livres de prières, recouverts d'un tapis prêté par la synagogue. Ainsi fut improvisé l'autel du prophète Elie, protecteur des nouveau-nés. L'opérateur arriva. Je lui fus présenté. C'était Isaac Bessis, renommé pour son savoir et son habileté. Il portait un complet noir et un chapeau melon. Il fit, sans tarder, ses préparatifs.

— Je connais les méthodes modernes, me

dit-il. Je ne suce plus directement la plaie. Je ne sers d'une ventouse de verre, et je flambe mes instruments.

Il soumit, en effet, à la flamme de l'alcool un petit couteau dont le manche représentait un poisson, une lame d'argent encochée comme une feuille de nénuphar, et des ciseaux. Puis il disposa, sur la table, une tasse pleine de vin, une autre tasse pleine de cendre, du coton pour le pansement. Cependant on démaillotait l'enfant et le père Naccache distribuait à l'assistance des rameaux de myrte.

Quand tout fut prêt, Khémaïs vint se placer devant l'étoffe épinglée à la muraille. Il serrait ses lèvres, il semblait excédé. On lui mit le bébé dans les bras, on lui couvrit la tête d'une petite pièce de soie et les prières commencèrent.

J'observais mon Khémaïs avec un peu d'inquiétude : ses mains tremblaient. Le petit garçon se prit à pleurer.

Alors l'opérateur retroussa les manches de sa veste, campa son chapeau melon en arrière et pria qu'il était temps de lui apporter l'enfant.

Samuel Naccache, du souk El Hout, se hissa sur un fauteuil orné de mains et de poissons. Il tenait l'enfant comme un poulet qu'on va truffer. Rebecca Naccache obtint de se placer à quatre pattes sous le fauteuil, ce qui porte bonheur aux femmes infécondes.

J'étais un invité de marque : l'opérateur me pria de lui présenter le plateau. Il mit en place la lame d'argent, coupa, sans maladresse, tout ce qui dépassait et jeta dans la cendre quelque chose qu'il me dit être « le bribe ». Puis, cependant qu'il entourait la plaie de coton trempé dans le vin, il se mit à chanter un hymne étrange, farouche et, pour finir, proclama le nom de l'enfant.

C'est à ce moment que se produisit un miracle. Khémaïs, durant toute l'opération, était demeuré dans un coin de la pièce ; il regardait obstinément à ses pieds. Quand Bessis, enflant la voix, prononça le mot « Abraham ! » on entendit des sanglots convulsifs : Khémaïs Madar pleurait. Il pleurait sans retenue, sans honte, ouvrant enfin passage aux forces souveraines contre lesquelles il avait si vainement lutté, délivrant, déchaînant le démon de la race.

Aux sanglots de Khémaïs répondirent d'autres sanglots, ceux de Rebecca-la-stérile qui gémissait, à quatre pattes sous le fauteuil. Mais si la femme pleurait de tristesse, Khémaïs pleurait de joie.

Rahil lui tendit les bras. Ce fut une fameuse étreinte. L'assistance hurlait et froissait les brins de myrte pour en exalter le parfum. La mère Naccache s'éclipsa, cachant le petit pot de cendres et le vestige du sacrifice. Ce sont choses



qu'il importe de soustraire aux mains malveillantes.

Il y eut un moment de beau tumulte. Un verre de boukha courait de bouche en bouche. On se partageait des amandes, des figues, des dattes et des raisins secs.

Avant de m'en aller, je pris Khémaïs à part pour lui serrer la main. Il me regardait avec des yeux brillants, de félicité peut-être, de soulagement à coup sûr.

— Tant pis ! dit-il. C'est plus fort que moi !

Il ajouta, tout bas :

— Comme ça, j'aurai la paix.

Il a la paix. C'est le plus consentant des vaincus. Il va bientôt battre les Naccache sur leur propre terrain. On a célébré le Foukan-Cohen, c'est-à-dire le rachat fictif de l'enfant premier-né d'un des membres de la tribu Cohen. Le petit braham sera peut-être rabbin. Quant à Khémaïs, il est entré dans le chemin de la sagesse. Il ne fume pas le samedi, il ne connaît plus le goût du jambon, il déchire ses vieux vêtements quand un Madar vient à rendre l'âme, il fréquente la synagogue et s'est affilié récemment à une société sionniste. Pour légitimer ce revirement, il est découvert mille raisons. Il me les explique volontiers. Je les trouve pertinentes.



## CHAPITRE XII ET DERNIER

TOUT PAREIL A UN SONGE.

### I

**M**ON amie, mon cœur, mon amour, je suis tourmenté par mes souvenirs et mes rêves. Déjà voici le soir et je n'aurai même pas dit la millième partie de ce que je voulais te dire. Ai-je seulement préludé ? Le plus beau de ma chanson me reste au fond de la gorge. Ne ferme pas les yeux. Ecoute encore : je sais d'autres histoires.

... Nous revenions de Seddada, à pied, sur le grand chott, par une nuit sans lune. Tu marchais devant moi. Le sable salé criait sous tes pas. Un vent farouche brassait les ténèbres. Alors une étoile s'est levée, si grosse et si brillante que

j'ai vu, soudain, devant moi, danser ton ombre et que j'ai lu, dans mes désirs, plus clairement que dans un livre.

J'ai vu, dans les plaines du nord, s'avancer une caravane prodigieuse. Arnauld m'a dit en riant que je prenais pour des chameaux les arches de l'aqueduc romain. Il me semble bien qu'Arnauld se trompait.

Dans une forge de Sfax, j'ai regardé longtemps se démener quatre démons : visages de suie, turbans verts. Et je songeais, tournant et retournant des mots vains, qu'il faut bien laisser quelque chose aux peintres.

Sous les orangers de Nabeul, nous nous sommes querellés. Tu m'affirmais que les oranges étaient éclairées par dedans. Et je commence à croire que tu n'avais pas tort.

C'est en contemplant le djebel Ressay, la belle montagne de plomb, savamment enchâssée, comme une pierre précieuse, au milieu des autres montagnes, que j'ai découvert les secrets de mon art et la rigoureuse ordonnance qu'il faut imposer au poème.

Qu'elles sont pathétiques, les plaintes d'Iphigénie, quand tu chantes à Dougga, devant l'horizon désert, pour l'étonnement des insectes !

Je t'ai perdue parmi les ruines. J'ai fini par te retrouver sur les mosaïques d'une villa romaine. Tu comptais des pas, calculais, emménageais en

ève : ici la chambre des enfants, là notre salon de musique et, plus loin, la chambre d'amis.

En revenant à minuit, dans la steppe, nous avons aperçu les feux d'une ville inconnue : ce n'était qu'un troupeau de chèvres dont les yeux éblouis reflétaient la lueur de nos phares.

Un jour, je t'ai montré, de loin, le plus étrange des oiseaux. Il allait s'envoler... Te rappelles-tu ce chameau traînant un plumage de palmes ?

Veux-tu que je te parle des quatre musiciens aveugles qui fouillent, de leurs mains tâtonnantes, dans un plat de fèves bouillies, au mariage de Baklita-la-favorisée ?

Veux-tu que je te raconte l'histoire de cet eunuque nègre qui grelottait dans le patio, avec ses snow-boots, ses mitaines et son cache-nez, entre les femmes parées pour les réjouissances ?

Préfères-tu que je te narre les aventures d'Ali ben Sedira, chef des pillards du Djerid, ou celles des trois guerriers turcs dont le mausolée possède le gracieux pouvoir de procurer des époux aux vierges d'Houmt-Souk ?

Faut-il, pour mieux chanter, que je me voile le visage, comme les musiciens d'Erlanger, à Sidi-Bou-Saïd ?

Faut-il que je parle tout bas ? Pense à cet empereur chinois qui coupait les cordes des violons et n'en laissait qu'une, la plus ténue, disant : « Moins de bruit, encore moins de bruit ! »

## II

J'étais perdu. J'avais longuement vagabondé dans une cité lunatique dont les caprices m'enchantèrent et me désespérèrent tour à tour. J'avais vu des visages nouveaux, des milliers de visages d'hommes. J'avais traversé des groupes, admiré les bateleurs, observé les artisans. Je ne comprenais pas leur langue. Je ne pouvais partager leur joie ; leur rire m'amusa d'abord et, bientôt, m'exaspérait. Leur musique flattait mes rêveries et meurtrissait mes oreilles. Leur nourriture m'inspirait horreur et curiosité. Leur vêtement me semblait gracieux mais absurde, leur parure barbare.

J'étais perdu. Je voguais à l'aventure, revenant tantôt sur mes pas et tantôt sur mes jugements, et j'éprouvais, à sentir mon chemin s'embrouiller, un plaisir mêlé de courroux. La nuit tombait.

C'est alors que j'aperçus, tout droit contre une muraille, un homme qui pleurait, derrière son coude replié.

Il pleurait comme tout le monde. De grands

anglots l'empoignaient aux épaules et, pour mieux leur résister, il poussait avec effort des « han ! » sourds, des gémissements de bûcheron.

Pendant que je regardais cet homme, je reconnus soudain ma route : la boutique du sandalier, le hammam, le tisserand ; impossible de me tromper, cette fois. Tout m'était familier, jusqu'aux pavés de la rue, jusqu'à l'haleine des ruisseaux. Quelques pas encore et j'étais chez moi.

Voyage ! O désir de changer de place dans l'espace et dans le temps ! Être plus jeune, être plus vieux, être ailleurs, être partout. Passion de se fuir. Orgueil de se retrouver. Être soi-même avec étonnement. Comble du voyage : être un autre ! Emprunter des raisons de vivre au plus séduisant fantôme de la mort.

Hêtres, platanes, châtaigniers, mes frères, arbres de mon pays, je voudrais dire arbres de ma race, j'ai compris votre sagesse, un soir, dans une palmeraie. J'avais goûté, tout le jour, une paix semblable à l'accablement, la paix funèbre des oasis. Parfois, j'apercevais une chéchia mûre, entre les palmes. Parfois, ainsi qu'une pensée sans gloire, un serpent paresseux traversait l'allée. L'ombre était mêlée au soleil comme l'amertume à toute joie.

Le vent se leva, vers le déclin de la clarté. Les palmes, froissées, eurent un gémissement rude,

une plainte aride et métallique. Elles étaient grises, poudreuses, armées pour vivre longtemps en dépit des saisons. A les contempler, j'éprouvais toute la mélancolie de l'éternité. Je songeais qu'il est doux de mourir et j'avais grand'pitié de Dieu.

### III

Arnauld m'a raconté l'histoire d'un roi des temps anciens. Ce monarque reçut, en son palais, la visite d'un étranger qui prétendait avoir inventé des signes pour inscrire, dans la pierre ou le métal, les actes, les paroles et même les pensées des hommes.

Le souverain réfléchit toute une nuit durant. A l'aube, il appela ses gardes et fit reconduire l'inventeur jusqu'aux frontières du pays.

Oserai-je écrire jamais les plus belles de mes histoires ? Comme une flèche empoisonnée, le stylet blesse et corrompt ce qu'il touche.

Que, du moins, je n'oublie pas le mystérieux dessinateur dont j'admirai jadis la patience ingénue.

C'était en pleine mer, sur le pont du paquebot,



Un des voyageurs se tenait à l'écart. Un album ouvert sur ses genoux, un crayon fluet entre les doigts, il demeurait absorbé dans son travail et ses pensées. Quand l'un de nous approchait, le dessinateur cachait vivement son ouvrage et semblait saisi de honte. Je parvins à tromper sa vigilance en grimpant sur une passerelle. L'homme caressait les pages blanches d'une pointe imperceptible. Il dessinait des vagues, des nuages, des rayons.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

---

HAPITRE PREMIER. — OU IL EST PARLÉ NON SEULEMENT DE LA CRÉATION DU MONDE, MAIS ENCORE DU TEMPS, DE L'ESPACE, DE MOKRANI, DU PRINCE JAFFAR ET DE DIVERS AUTRES OBJETS .....	7
HAPITRE II. — OU L'ON TROUVERA LE PORTRAIT D'HABIB ET NOMBRE DE PETITES HISTOIRES .....	39
HAPITRE III. — CONSACRÉ AU PAYS DES MATMATA, AUX TROGLODYTES, A L'HUILE D'OLIVE ET AU SAGE NOMMÉ BADARDINE .....	71
HAPITRE IV. — RELATIF AUX TRIBUNAUX, AUX MAGISTRATS, AUX PRISONS ET A L'INFLUENCE DE LA LUNE .....	85
HAPITRE V. — CELUI DES CHANTEURS, DES CONTEURS, DE KARAKOUS ET DES POTIERS .....	99
HAPITRE VI. — QUI EST LE RÉCIT DU COLON PHILIPPE..	123
HAPITRE VII. — QUI TOUCHE A CERTAINES PRATIQUES RELIGIEUSES .....	145
HAPITRE VIII. — VIE DE SLIMA .....	157
HAPITRE IX. — QU'IL FAUDRA FEUILLETER COMME UN LIVRES D'IMAGES .....	189
HAPITRE X. — QUI CONTIENT LES CONFIDENCES DE L'INGÉNIEUR JOUBERTIN .....	221
HAPITRE XI. — OU L'ON TROUVERA L'HISTOIRE DE KHÉMAIS MADAR. HISTOIRE SANS LAQUELLE LE TABLEAU SERAIT BIEN INCOMPLET .....	237
HAPITRE XII ET DERNIER. — TOUT PAREIL A UN SONGE.	253

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le quinze septembre mil neuf cent vingt-quatre

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

de

FRANCE







# Date Due

Harris

MAY 5 '33





843.91 D86P



a39001



008047295b

843.91  
D86p

188315

# MERCURE

DE

## FRANCE

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

---

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

---

Le *Mercur* de France, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, et de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passé à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercur* de France paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercur* de France donne plus de matière que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6<sup>e</sup>**